Les clous du Christ dans le légendaire tsigane

Jean-Pierre Cavaillé

▶ **To cite this version:**

Jean-Pierre Cavaillé. Les clous du Christ dans le légendaire tsigane. 2021. hal-03129628v2

HAL Id: hal-03129628
https://hal.science/hal-03129628v2

Preprint submitted on 4 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Les clous du Christ dans le légendaire tsigane[1]

Jean-Pierre Cavaillé

Egész világ ellenségünk
Üzött tolvajokként élünk
nem loptunk mi csak egy szöget
Jézus vérzõ tenyerébõl
Isten, Könyörülj meg nékünk,
ne szenvejen tovább népünk,
megátkoztál, meg is vertél,
örök csavargóvá tettél.

Le monde entier nous est hostile,
Nous avons une vie de voleurs pourchassés.
Nous, nous n'avons rien volé d'autre qu'un clou
De la paume sanglante de Jésus.
Dieu, aie pitié de nous,
Que notre peuple ne souffre plus.
Tu nous as maudits, tu nous as frappés,
Tu as fait de nous d'éternels vagabonds.
Károly Bari [1985 : 147]

La présente étude est née d'un échange que j'ai eu avec un « voyageur » manouche sur un terrain de l'Indre en 2017. Nous évoquions, à sa propre initiative la question des origines des « Manouches », un terme qu'il entendait – comme cela est on ne peut plus courant – au sens le plus large, c'est-à-dire plus ou moins comme un synonyme de Tsigane ou Rom, lorsque ces mots désignent la catégorie la plus englobante (mais dans lesquels, le plus souvent, les Voyageurs français ne se reconnaissent pas [Williams 2016])[2]. Cette question des origines préoccupe beaucoup les familles avec lesquelles je suis en contact et le monde manouche en général (entendu ici au sens strict celui des Sinté de France), et l'on ne peut certes dire qu'elle ne soulève que la curiosité – et les fantasmes en tous genres – des seuls Gadjé (non tsiganes). Il s'agissait pour mon interlocuteur

[1] Je tiens à remercier ici Malesa Rinaldi et tout le groupe de familiers et experts locaux qu'elle a mobilisé pour m'aider à traduire en français les extraits de chants de la Passion en « dialecte » de Basilicate. Merci aussi pour leur lecture, leur remarques et conseils à Bénédicte Bonnemason, qui m'a apporté de précieuses références, et Angelo Arlati, qui m'a fait partager ses découvertes iconographiques.

[2] J'utilise le terme de Tsiganes comme équivalent de celui de Roms, au sens le plus large, plus ou moins dans le sens de Gypsies, sans préjuger de l'impossibilité factuelle de considérer objectivement l'ensemble des groupes concernés comme constituant une unité culturelle et moins encore ethnique. Il se trouve, par contre, que certains éléments culturels qui se sont constitués à la rencontre de tous les groupes assimilés à une telle identité dans les cultures des non-Tsiganes et les non-Tsiganes eux-mêmes, sont non pas communs à tous, car leur variabilité interdit de parler de la sorte, mais les traverse tous. Ce fait me paraît autoriser un travail comparatif et même le rendre nécessaire. C'est le cas, me semble-t-il, des motifs narratifs concernant les rôles supposés avoir été joués par les Tsiganes, Roms, Gypsies, Travellers, etc. juste avant, pendant et après la mort du Christ, en relation avec les clous ayant servis à le crucifier, que je me propose d'étudier ici. Aussi, dans cette étude, m'a-t-il semblé important de mettre en avant les diverses désignations de groupes présentes dans la documentation, une façon aussi de montrer tout ce que les catégories globalisantes peuvent avoir d'insatisfaisant.

d'évoquer et de relativiser la thèse de l'origine indienne qui s'est répandue aujourd'hui chez les Manouches comme dans les autres groupes tsiganes, non sans soulever souvent de grandes perplexités.

Les raisons de cette perplexité sont nombreuses, et d'abord parce que la source de l'information est pour beaucoup considérée comme suspecte, s'agissant des livres des Gadjé. Mais surtout beaucoup expriment la forte conviction de la présence des Tsiganes en terre sainte dès les temps bibliques. Dès lors l'Inde ne serait tout au plus qu'une halte dans une pérégrination beaucoup plus longue et ancienne. Si vos interlocuteurs sont convertis à l'évangélisme pentecôtiste, ou en contact étroit avec celui-ci, ils produisent en effet, pour attester de cette présence, des références bibliques en plus ou moins grand nombre, selon leur degré d'implication dans la communauté et de science dans les matières bibliques, l'histoire sainte et la théologie de leur Église (certains pasteurs et fidèles sont de véritables érudits en la matière)[3]. Tous connaissent en tout cas et produisent le texte évangélique ou plutôt une paraphrase de la parabole du riche qui marie son fils. Les invités de haut-rang ne venant pas à la noce, « le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie » (Luc, 14, 23[4]). « Quel autre peuple que le nôtre pouvait-il bien se trouver par les chemins et derrière les haies ? » me dit-on souvent. « C'est bien la preuve que nous étions déjà en ce pays... ».

Mais ce jour là, je parlais, non avec un Manouche d'obédience évangélique (un « chrétien » selon le terme émique consacré), mais avec un catholique, qui connaissait d'ailleurs bien le verset de Luc, mais y joignit un autre récit, qu'il me donna non pas du tout comme une fantaisie étiologique, mais comme un argument de poids relativement à cette question des origines : c'est me dit-il (je résume le plus fidèlement possible ses propos notés à chaud, mais non enregistrés), l'histoire des forgerons de Jérusalem qui refusèrent de forger les clous pour la crucifixion, hormis un forgeron itinérant qui fit trois clous et ne parvint jamais à forger le quatrième ; c'est pourquoi Jésus fut crucifié de trois clous seulement. Mais partout où il allait, le forgeron voyait apparaître ce quatrième clou d'or qui brillait dans la nuit, et il est désormais condamné à fuir éternellement.

Il ajouta, comme caution en quelque sorte empirique concernant la valeur du récit, que ce clou brillant dans la nuit correspondait bien à ce que voyaient souvent les Manouches, surtout autrefois lorsqu'il n'y avait que peu de lumière dans les villages près desquels ils s'arrêtaient. Ils voyaient des lueurs, des pointes incandescentes dans la nuit. Lui-même en a vu… « Nous avons

[3] Ainsi par exemple est produite la références de 2 Rois 17 et 18 sur la prise de Samarie par Sargon II et la déportation de sa population en 722 av. J. C., source du mythe des tribus perdus d'Israël (des Tsiganes aujourd'hui revendiquent d'ailleurs appartenir à l'une de ses tribus et par là-même leur judaïté). Sont également produites des références à des « forains » et « tribus nomades », Deutéronome 14, 21 ; Jérémie 35, etc. Ces références m'ont été données sur les aires d'accueil, mais on le trouve aussi sur des vidéos en ligne (voir en particulier le site Atsigana).

[4] Traduction Louis Segond, qui est la référence parmi les Évangéliques francophones.

toujours eu peur du *mulo* », du revenant… Et en effet de telles histoires, le plus souvent données pour vraies, sont des plus courantes et conservent, pour beaucoup, leur actualité.

Étiologie de la malédiction

Sous la forme où il me fut rapporté, le récit que nous pouvons nommer du quatrième clou (voir *infra*) est d'abord celui d'une malédiction : celle des Tsiganes condamnés à une éternelle errance pour leur participation à la crucifixion de Jésus. Ce récit entretient une relation évidente avec l'histoire biblique de la malédiction de Caïn (Genèse 4, 12 : « Tu seras errant et vagabond sur la terre ») – et il n'est bien sûr pas fortuit que, dès le XIV^e^ siècle, il soit rapporté que les Tsiganes se seraient désignés eux-mêmes, comme « *de genere Chaym* »[5]. Les collectes finnoises du début des années 1930 montrent combien était encore abondamment diffuse la représentation des Tsiganes comme descendants de Caïn [Andersen 1976 : 75-78]. De même, le patron de ce récit a manifestement un rapport avec ceux concernant la malédiction des Juifs, accusés par les Chrétiens d'être un peuple déicide, et en particulier avec la figure d'Ahasverus, le Juif errant, condamné à vivre et à voyager éternellement pour avoir refusé une halte au Christ en chemin vers le Golgotha [Lammel / Naugy 2005 : 389, Gaer 1961, Knecht 1975, Massenzio 2010]. La figure d'un « Traveller » errant depuis des « siècles » est d'ailleurs présente en Irlande [Maher 1972 : 30] ; au début du XX^e^ siècle un Irlandais s'exprimant en gaélique affirmait qu'il n'avait « jamais rencontré personne qui ait vu les funérailles d'un tinker » et faisait le lien avec la malédiction des clous [Gregory 1903 : 127]. Un Traveller anglais que nous retrouverons, Manfri Wood, affirme d'ailleurs que le forgeron du calvaire, « fut condamné à la vie éternelle » [Wood 1974][6].

Si le parallèle entre les destins des Juifs et des Tsiganes s'impose dans les récits qui les condamnent à une éternelle errance, comme par le biais de bien d'autres éléments de représentations culturelles, il est cependant exagéré de dire que le Tsigane, dans les récits de malédiction qui le frappe, se substitue au Juif [Apolito 1976] ; car ces contes engagent aussi le plus souvent la distinction des deux peuples, leur hétérogenèse, ou leur séparation. Du reste, il est toujours important de considérer, dans les récits que nous étudions, quels sont les auteurs déclarés des souffrances et de la mort du Christ, selon qu'il est plutôt insisté sur les Romains ou les Juifs.

[5] « *Vidimus gentem extra civitatem ritu Grecorum utentem, et de genere Chaym se esse asserentem, que raro vel nunquam in loco aliquo moratur ultra xxx dies, sed semper, velut a Deo maledicta, vaga et profuga post xxxm diem de campo in campum cum tentoriis parvis, oblongis, nigris et humilibus, ad modum Arabum, et de caverna in cavernam discurrit, quia locus ab eis inhabitatus post dictum terminum efficitur plenus vermibus ac aliis immunditiis cum quibus impossibile est cohabitare.* », propos de Simon FitzSimon (Symon Semeonis), visitant l'île de Crête en 1323. *The journey of Symon Semeonis from Ireland to the Holy Land,* Corpus of Electronic Texts: a project of University College, Cork.

[6] Le passage est très beau : « *The smith was condemned to eternal life. On bright nights you can see him sitting on the moon with his hammer in his hand, his anvil by his side and other tools of his trade scattered around them* », Wood 1974 : 75.

Ces contes en effet sont susceptibles d'une exploitation aussi bien antisémite qu'antitsigane. Le Tsigane est toujours présenté dans ces récits comme une figure isolée et subalterne n'ayant joué dans la mort du Christ (sauf exception) qu'un rôle instrumental et marginal. Le procès de Jésus le dépasse, il est un tâcheron de la crucifixion (forgeron cloutier, bourreau..), même s'il lui arrive, selon les versions, de faire du zèle, voire de se montrer d'une méchanceté et d'une cruauté consommées.

Michael Casimir s'est efforcé, dans une importante contribution, de prendre les choses de plus haut. Il a montré que l'on rencontre ce type de récit étiologique au sujet des groupes péripatétiques partout dans le monde ; leur dispersion et nomadisme étant vu comme imposé par une malédiction justifiée par une transgression initiale. Tous ces groupes se caractérisent à la fois par une relation de dépendance envers les société majoritaires au sein desquelles ils évoluent, des conditions sociales inférieures et un statut symbolique largement négatif (Casimir 1986 et 2004). Ces récits étiologiques sont tous fondés sur la reconnaissance d'une faute originelle, cause et légitimation de la perte d'indépendance, de la dispersion et de l'errance, du statut subalterne et de toutes les appréciations morales négatives (sauvagerie, cruauté, ignorance, impiété, saleté…) dont ces groupes font l'objet, mais qu'ils intériorisent aussi eux-mêmes, au moins en partie, tout en se montrant capables de manipuler l'image négative qui pèse sur eux à leur propre avantage[7]. Ainsi Casimir montre-t-il que le récit de la malédiction est souvent transformé par les intéressés jusqu'à devenir en certains cas un récit de bénédiction, et il s'appuie alors sur certaines versions du récit des clous du Christ que nous examinerons plus loin. Ces récits, selon Casimir, répondent à des stratégies d'adaptation, psychologiques et cognitives, à la situation de dépendance, d'infériorisation et de discrimination, mobilisant les sentiments de culpabilité et de honte et la transformation de l'une en l'autre (reconnaissance et expiation de la faute). Ils jouent également un rôle consolatoire ; la faute est reportée à l'origine et les individus qui la reconnaissent n'en sont pas actuellement responsables. En outre, un statut prestigieux est généralement attribué aux premiers ancêtres, d'avant la faute et la déchéance. Enfin, ces récits sont exploités dans les relations avec les membres de la société dominante, afin d'en tirer profit et, à ce sujet, Casimir ne manque pas d'invoquer pour les Tsiganes, le fait qu'ils se soient présentés en Europe de l'ouest comme des pèlerins expiant, sous la houlette de leurs « princes » ou « comtes » déchus de la « Petite Égypte », une apostasie qui leur avait été imposée [2004: 45]. Parmi les légendes parabibliques que certains groupes entretiennent au sujet de leur ascendance égyptienne, il en est où ils se présentent comme peuple de Pharaon

[7] « *Since these peripatetics at least partly accept the basic values of their macro-society, they too find this image deplorable and pitiful. But they must also live with it and manipulate it to their advantage, as far as this is possible* », Casimir 1987 : 90 sq. Voir aussi, sur l'étiologie associée des peuples (dont les Tsiganes), des animaux et des plantes maudites, Albert-Llorca 1991 : 237-267.

(« *Farao népek* », Hongrie), voire descendants du Pharaon lui-même [Radita 1970 : 23], et le nom de « pharaons » même leur fut et leur est encore attribué en certains pays [Toppeltinus 1667 : 55 ; Kalinin 2010 : 50][8]. En « ces temps là », ils furent les maîtres des Juifs réduits en esclavage, est-il parfois raconté[9]. « Nobles ancêtres, remords sincères et misère sont, en de nombreuses contextes sociaux, des facteurs qui contribuent aux succès des péripatétiques dans leurs transactions avec leurs '*customers*[10]' » [Casimir 1986 : 96].

Mais, dans ses multiples variations, l'histoire du, de la ou des Tsigane(s) et des clous du Christ, souvent considérée comme « la » légende tsigane la plus largement diffusée au monde, ne mobilise certes pas une origine prestigieuse, mais la figure d'un simple et très modeste forgeron, l'un de ceux qui fabriquaient des clous à l'aide de leur forge portative, un petit forgeron tsigane itinérant, ou bien, dans les versions les plus positives, diverses figures de pauvres Tsiganes saisis dans leur vie quotidienne de chine, de mendicité et surtout de vol ; un, plusieurs Bohémiens, une *romni*, un enfant parfois, de petits Tsiganes occupés à de petits métiers et de maigres chapardages... Bref en toutes ces histoires et variantes autour des clous du Christ, les Tsiganes sont déjà des Tsiganes. Il en va de même d'autres récits confrontant la Sainte Famille et les Tsiganes à Bethléem, au moment de la naissance du Christ, ou lors de la fuite en Égypte ; tantôt à la défaveurs des Bohémiens (ils refusent d'aider la Vierge, thème remontant au moins au XV^e^ siècle[11], de lui donner de l'eau [Correia 2018 : 46], etc.), et ils en sont punis ; tantôt à leur avantage (une Tsigane leur lit l'avenir et les loge[12], ou elle fait passer l'enfant Jésus à la barbe des sbires d'Hérode[13]), et ils en sont alors récompensés, voire sont-ils punis et récompensés en même temps, lorsque par exemple une Tsigane porte l'enfant Jésus pour alléger Marie, mais en profite pour voler les langes du bébé ![14]

[8] Dès 1350, un pèlerin de passage à Ludolf von Sudheim évoque les « Mandopolini » : « Égyptiens disant être de la lignée de Pharaon et chrétiens avec les chrétiens, musulmans avec les musulmans », Radenez 2016 : § 3.

[9] Il s'agit d'une étude consacrée au Tsiganes lithuaniens et à leur langue à l'extrême fin du XIX^e^ siècle. « *With regard to their genealogy, they say that they come from Egypt, and that, at the time the Jews were slaves in that country, building towers and treasure-cities, their ancestors were set over them by the Pharaohs as taskmasters, armed with knouts to whip them on*. » Dowojno-Sylwestrowicz 1899: 253.

[10] « clients » ici, serait un faux sens, car la relation induite à travers ces récits, excède évidemment celle qui unit un commerçant à ses clients, ou plutôt est-elle en fait d'une tout autre nature. L'analyse de ces récits est d'ailleurs susceptible d'aider à spécifier celle-ci.

[11] La source la plus ancienne que j'ai trouvée est celle, datée de 1418, contenue dans la chronique strasbourgeoise de Jacques Trausch, composée au XVII^e^ siècle, mais qui copie selon toute probabilité une source de cette date même [Traush 1892 : 7, aussi Wagenseil 1697 : 436]. Sur le motif de la fuite en Égypte dans les légendes étiologiques : Boganeva 2013.

[12] Voir la chanson très diffuse en toutes les régions d'Italie dite *La Zingarella*. Apolito [1977 : 10] la considère comme une traduction d'un texte sicilien : *Zingaredda indivina… composta dal P. Fr. Pietro da Palermo de' Minori Osservanti Reformati,* n. d. (mais du XVIII^e^ siècle).

[13] Cerquand 2006 : 315-316. Texte 1, voir annexe (les textes cités un tant soit peu longs ont été reportés en annexe).

[14] Salies-du-Béarn : « Pendant la fuite en Égypte, Joseph, fatigué par la rapidité de la marche encore plus que par le poids de l'enfant Jésus, confia celui-ci à un voyageur qui poursuivit la même route. L'officieux voyageur, satisfaisant ses instincts de rapine dévalisa l'enfant et le remit presque nu à Joseph. Jésus réprimanda doucement le voleur, mais en considération du service qu'il venait d'en recevoir, il lui octroya ainsi qu'à ses descendants le droit de prendre cinq sols à la fois, ou un objet d'un prix équivalent ». L'auteur ajoute : « Il est inutile de dire que cette légende est fort populaire

Dans ce cas, punition et rétribution sont alors associées. Mais la plupart du temps, en fait, malédiction ou/et bénédiction ne changent rien à un statut social et à une situation économique déjà établie et souvent peu enviable ; même l'itinérance est ou semble être, *ab ovo*, le mode de vie propre du Tsigane. Le récit vient ainsi justifier et naturaliser une condition que l'on ne parvient que très difficilement à imaginer avoir été un jour radicalement autre qu'elle n'est actuellement.

Autrement dit, le fait d'être maudit ou béni n'est pas décisif concernant la situation objective des Tsiganes, comme s'ils étaient en fait toujours déjà là à exercer de petits métiers ou à vivre d'expédients ; par contre la malédiction ou bénédiction met d'abord en scène la qualité des relations Tsiganes / Gadjé, le long d'un gradient allant du pire, non pas certes au meilleur, mais disons au moins pire, au plus acceptable, même lorsque la bénédiction apportée par Dieu est pleine et sans restriction aucune (voir *infra*, la notion de *blagostovo*). Selon les versions en effet, le Tsigane protagoniste de la crucifixion apparaît tantôt comme l'incarnation de la cruauté et du cynisme extrêmes, tantôt comme lâche et intéressé, tantôt comme un voleur sympathique, voire charitable, prêt à prendre des risques pour le Sauveur et même, en de très rares cas, proprement héroïque. À un bout l'image de la barbarie morale et de l'irréligion crue et nue (il est très important à ce sujet que jamais le Tsigane n'invoque une raison religieuse dissidente pour justifier son comportement cruel et sardonique), à l'autre bout son intégration dans l'intimité la plus proche de la sainte famille [Hayes 2006, 45-74], mais, notons-le d'emblée, non son identification avec elle (Marie, Joseph, Jésus ne sont pas tsiganes). On devine combien sont importantes la variabilité et la plasticité du thème, ou plutôt des quelques thèmes centraux, qu'il faudra tenter d'envisager en tenant compte de la diachronie et en relation avec les environnements culturels de chaque version, même si cela est souvent très difficile à établir. En la matière, mon approche restera très lacunaire du fait de la dispersion documentaire, des énormes, parfois insolubles problèmes de datation, et des limites de mes compétences linguistiques et historiques.

Une chose bien sûr est primordiale : déterminer, pour chaque version, lorsque cela est possible, si la source disons la plus proche est tsigane ou non tsigane car, à la lumière de l'étude de Casimir et quelques autres [Köhler-Zülch 1993], rien ne serait plus faux que d'attribuer systématiquement les versions où les Tsiganes ne sont pas ménagés aux seuls non-Tsiganes et les versions favorables, automatiquement, aux Tsiganes eux-mêmes. Au contraire, il me semble que bien des versions, sinon toutes celles à notre disposition, supposent en fait une interaction entre non-Tsiganes et Tsiganes, comme j'essaierai de le montrer, y compris en fait dans leur conception.

---

chez les Bohémiens. » [Trébucq 1898 : 200-201, Planté 1910 : 139]. Version andalouse, beaucoup plus âpre pour les « Gitanos », in [Caballero 1874 : 282]. Sur la multitude de contes étiologiques mettant en scène la Sainte-Vierge durant la fuite en Égypte, punissant ou récompensant des êtres de la nature (animaux, arbres, etc.), mais aussi des humains, voir Ténèze 1985 : 93-100.

Mais il n'en demeure pas moins que les caractéristiques de la source écrite ou orale ainsi que son contexte de production, sont des données fondamentales pour l'interprétation. Il va de soi que celle-ci est compliquée par le fait que la parole tsigane est le plus souvent mise en forme et donc réécrite de manière plus ou moins substantielle par le folkloriste, le curieux ou l'ethnographe. Enfin, il s'agit fréquemment de récits traduits en une autre langue et registre de langue que ceux dans lesquels ils ont été initialement prononcés, s'agissant essentiellement d'éléments de culture orale, désormais fixé et figé dans l'écriture, et exploités pour des usages complètement différents (savoir ethnographique, curiosités folkloriques, le cas échéant réinterprétés avec des visées idéologiques déterminées, antitsiganes ou militantes).

Sans viser à l'exhaustivité – ce qui en la matière serait à peu-près impossible – je voudrais ici considérer les plus significatives variantes de cette légende, ou plutôt de ces légendes car, à la fin, nous le verrons, elles n'ont qu'un air de famille au sens de Wittgenstein, n'ayant d'autres commun dénominateur que la relation des Tsiganes à la crucifixion et, plus précisément, aux clous de la croix. Cette approche s'emploie à distinguer quelques trames narratives majeures, envisagées du point de vue des usages auxquelles elles sont susceptibles de se prêter dans des contextes déterminés : antitsiganisme plus ou moins virulent, reconnaissance de la malédiction par des Tsiganes eux-mêmes et à usages internes ou bien tactique à l'égard des non-Tsiganes, ou bien au contraire philotsiganisme, rare et partiel mais effectif, de la part des « Gadjé » et affirmation identitaire de la part des Tsiganes, revendication de spécificités ou de prérogatives en matière de mœurs et de comportement (permission de voler ou de jurer faussement, bonheur et non plus malédiction du nomadisme, etc.). Cette approche pragmatique ne fait cependant pas l'impasse sur la question des formes de relations psychologiques entretenues par les locuteurs avec ces récits, lorsqu'il en est question dans la documentation : affirmation de la vérité littérale du récit, ou du moins de sa forte probabilité (selon divers degrés de croyance exprimés), ou bien de sa fausseté et, éventuellement, de sa condamnation, ou bien encore de sa fonction métaphorique ou allégorique.

Malédiction du cinquième clou

La version la plus ancienne connue appartient à la culture religieuse populaire écrite et orale (chantée et contée) ; elle s'est transmise inchangée ou presque jusqu'à nos jours. Elle est violemment, très violemment même, hostile aux Tsiganes. Il s'agit d'un chant de la passion datable du XV^{e} siècle où le thème apparaît comme un épisode sur le chemin de Marie et des autres saintes femmes se rendant au Calvaire. J'en donne la traduction proposée par Émile Legrand qui édita le texte grec :

« … la route les conduisit à la porte du forgeron [*tou kalkia*].

« Dis-moi donc, forgeron *[atsiggane]*, dis-moi que fais-tu là ? »
« Les juifs m'ont commandé de leur faire des clous ils m'ont dit d'en faire quatre, mais je leur en fais cinq : deux pour ses deux genoux, les deux autres pour ses deux mains, et le cinquième, l'empoisonné, pour le milieu de son cœur. »
Notre Dame le maudit et lui dit : « Fi donc, vilain forgeron [*atsiggane*], puisses-tu ne jamais faire de cendres, n'avoir jamais de chemise à ton dos, jamais de pain à la maison, et n'être jamais rassasié » [Legrand 1874 : 202-203][15].

La malédiction est à la hauteur de la méchanceté viscérale du forgeron tsigane ; pour avoir ainsi manifesté devant Marie l'intention de forger un cinquième clou envenimé pour percer le cœur de son fils, il est condamné à l'errance (il ne peut faire son feu sur la cendre) et à la misère extrême. La malédiction explique et justifie la situation actuelle et à la fois en quelque sorte intemporelle du forgeron tsigane, pauvre d'entre les pauvres et méprisé de tous. Mais d'abord, l'histoire suppose comme constituant pour le monde Grec chrétien une sorte d'évidence : à savoir que le forgeron cloutier ne peut être autre chose qu'un Tsigane, dès l'époque du Christ. Dans un bel article, le philologue Auguste Mahr a montré que, dans un texte cypriote du XIII^{e} siècle présentant un cycle complet de la passion basé sur l'évangile apocryphe de Nicodème, apparaît une figure absente de celui-ci, celle du forgeron cloutier auquel il est commandé de crucifier Jésus et les larrons et ensuite de retirer leurs clous, nommé une fois *chalkeus* (littéralement cloutier) et l'autre *komodromos*, qui veut dire selon Du Cange, à la fois vagabond et forgeron itinérant. Il s'agit déjà, selon toute évidence, d'un Tsigane. Ce personnage est d'ailleurs représenté par l'iconographie : petit homme sans nimbe au vêtement court, se substituant à la figure de Nicodème, le disciple qui dans l'évangile éponyme, aurait déposé le corps du Christ avec l'aide de Joseph d'Arimathie [Mahr 1943 : 17-18, mais voir déjà Groome 1881b : 280 sq, 1888 : xxiv sq. et Vogt 1931 : 72]. Il est à noter que ce texte ne fait du *komodromos* qu'un simple exécutant ; il n'est ni jugé, ni maudit pour ses actes.

C'est un fait très abondamment attesté : depuis la fin de l'époque médiévale jusqu'à l'âge moderne, voire pour certains jusqu'au XX^{e} siècle, on trouve des groupes tsiganes occupés non seulement dans les îles grecques, mais dans l'ensemble des Balkans et en Asie mineure à réaliser de petits travaux de ferronnerie et surtout à fabriquer des clous [Winstedt 1909]. Dès la fin du XV^{e} siècle, des pèlerins d'Europe de l'ouest dont les Allemands Dietrich von Schachten (1491) et Arnold von Harff (1497), de passage à Modon dans le Péloponèse, ont décrit ces forgerons, nommés là-bas, dit von Harff, « Suyginer », travaillant assis sur le sol, leur femme actionnant le soufflet, dans lesquels il ont reconnu ceux que l'on appelle en Allemagne « *Ziegienner* » (von Schachten) ou « *Heiden* » (« païens », von Harff) et qui disent venir d'Égypte [von Harff : 67,

[15] Texte 2, voir annexe

Röhricht / Meisner 1894 : 180]. Deux décennies plus tard, Jacques Le Saige de Douai fit la même description de ces « forgeux de cloux » à Zante [Le Saige : 73] et André Thevet, dans sa *Cosmographie Universelle* (1575), après avoir traité les Tsiganes de tous les noms d'oiseau (« Ce sont des Imposteurs, faisneants, sorciers, et voleurs »), déclare : « [j']en ay veu en Candie, Cypre, Negrepont, Rhodes, et en plusieurs autres Isles de ceste mer Mediteranee, qui n'ont autre vacation ne mestier que de faire des cloux... » [Thevet 1575 : 1017 ; Bataillard, 1849][16].

Le tsigane forgeron de ce chant de la Passion dans les territoires de rite grec est donc une présence on ne peut plus familière. De ce chant, à l'époque moderne, il existe de multiples variantes dans l'ensemble du monde orthodoxe hellénophone, recueillies par les folkloristes et les philologues, depuis le début du XIX^{e} siècle. À Mytilène, où à son époque encore, nous dit l'éditeur du texte, les Tsiganes sont tous forgerons, le cinquième clou est prévu pour percer les poumons du Christ, et la malédiction de la Vierge, depuis le XV^{e} siècle est restée inchangée : « Soyez maudits, ô Tziganes ! / Puisse-t-il ne jamais y avoir de cendre dans vos forges,/ Ne jamais y avoir de pain sur vos huches,/ Ni de boutons à vos chemises ! » [Georgeakis et Pineau 1861 : 275-276]. Halliday, dans ses notes sur les Tsiganes de Turquie en rapporte une version particulièrement violente où d'emblée la vierge apostrophe le forgeron en ces termes : « Toi chien, chien de Tsigane […] Qu'es-tu en train de faire ? ». Elle le maudit ensuite par ces mots : « Toi chien, chien de Tsigane, […] puisses-tu ne faire jamais de cendres./ Et s'il se trouvait que tu en fasses, qu'elles soient emportées par le vent » [Passow 1860 : 240, Stuart-Glennie 1885 : 231, Garnett 1934 : 116, Halliday 1920 : 175][17]. Les variations sur la formule de malédiction sont éloquentes :

- « Fi donc, vilain tsigane, sois maudit: / que ton enclume prenne feu et que ton marteau se consume,/
comme un copeau d'olivier que ta tête s'envole ! »
- « Fi donc, vilain tsigane, que jamais tu n'amasses de cendre au foyer, / que jamais tu n'enfiles chemise de drap fin, / que jamais ta poche ne se garnisse d'argent !
- « Fi donc tsigane que jamais tes affaires ne progressent / et, que jamais tu n'amasses de pain dans ta huche, de deniers dans ta bourse, de cendres dans ton foyer, que jamais une bonne chemise ne couvre ton corps ! » [Bouvier et Baud-Bovy 1976 : 93,145, 204]

Dans ses carnets de voyages, alors qu'il se trouve dans les îles du Dodécanèse, l'archéologue Charles Fellows, écrit en 1838 que les Tsiganes qu'il rencontre sont tous forgerons et que, de ce fait, la pratique du métier est scrupuleusement évitée par les Grecs, superstition perpétuée

[16] Dans un dictionnaire italien de 1875 (Macaluso-Storaci) on trouve encore, à l'entrée « Zingaru », la définition : « *lavoratore di chiodi e simili cosucce* » (« faiseur de clous et petites choses du même genre ») [Rizza 1995].
[17] C'est surtout l'ouvrage de Kenrick et Puxon [1995 : 29] qui a fait connaître quelques vers de ce texte, mais la malédiction dans leur ouvrage n'est pas cité et le référencement y est pour le moins évasif.

par le clergé. Un prête lui confia que la raison de cette règle en est qu'un « forgeron fabriqua les clous utilisés pour la crucifixion et que, en ayant fait plus qu'on ne lui en avait demandé, lui et son métier furent maudits »[18].

La diffusion de ce chant et de la légende qui semble en être tirée excède de loin les territoires hellénophones, puisqu'on la trouve en Serbie, au Montenegro [Bogišić 1874], en Italie et jusqu'en Arménie. Minas Tchéraz, au début du XX^{e} siècle, donne le résumé d'une version arménienne qui affirme que le cinquième clou surnuméraire a bien été enfoncé dans le cœur de Jésus Christ et que la douleur qu'il en eut lui fit maudire les « Tziganes », les condamnant « à mener une vie errante et misérable ». Tchéraz ajoute aussitôt que « Les Tziganes, qui, en disant la bonne aventure, promettent aux étrangers toutes sortes de richesses, avouent que, quant à eux-mêmes, ils ont reçu la malédiction de porter toujours la besace de la mendicité. » [Tchéraz 1912: 2] Il semble dire ainsi que les Tsiganes s'appuient sur le récit de leur malédiction pour donner du crédit à leurs promesses de richesses, en expliquant pourquoi eux-mêmes doivent rester si pauvres. Dans le même ouvrage, cet auteur affirme que cette histoire est connue de tous les Chrétiens d'Orient et qu'elle exprime leur détestation des Tsiganes, auxquels beaucoup, comme du reste les Musulmans, refusent leurs aumônes [2 et 319][19].

Une version Bulgare de la légende introduit la question du vol d'un clou, dont on verra qu'elle est l'élément qui permet de passer de la malédiction des Tsiganes à la mansuétude envers eux, voire à leur bénédiction. Mais ici le schéma narratif reste le même : le Tsigane veut forger ce terrible cinquième clou qu'on ne lui demande pas, mais qui est, dans ce cas, agréé par ses commanditaires juifs. Cependant ce clou supplémentaire disparaît, volé par un berger qui suivait la scène et qui préféra l'avaler plutôt que d'être pris sur le fait. Ainsi est apparue, chez certains hommes seulement (les hommes de cœur et de décision), la pomme d'Adam… Mais le Tsigane fut néanmoins maudit pour son clou et condamné à ne fabriquer jamais rien d'autre que des clous et à devoir mendier son pain. L'histoire précise que le charpentier fut lui aussi condamné pour avoir accepté de faire la croix, mais seulement à rester pauvre malgré son travail[20]. Dans une variante, elle aussi bulgare, les Tsiganes ne forgent un cinquième clou que par conscience professionnelle (« un

[18] « The men are itinerant tinkers : among the Greeks, both here and in Greece, they are employed as blacksmiths, a trade wich is avoided by the Greeks from religious scruples. This is one of the many superstitions traditional in the Greek church, and which are perpetuated by the priests, themselves the least informed among the people. I was told by one of them as a reason for this observance, that a blacksmith made the nails used at the crucifixion, and that, having made more than were required, he and his craft were cursed », Fellows 1839 : 240.

[19] Voir enfin la version curieuse de la malédiction simultanée du Tsigane que Marie voit passer dans la rue avec les clous de la crucifixion et du hennée : « *The Gypsy with the nails for the cross was passing her door. She ran to the door and saw the Gypsy for herself. Mary threw the pot of henna at the wall and cursed the Gypsies to wander forever and to be hated by everyone. She cursed the henna, too. So that to this day the use of henna is suspect* », Esty 1969 : 17.

[20] Voir texte 3, cité en annexe.

des clous peut se tordre, faisons-en cinq ! »), et ce sont les Juifs qui eurent l'idée de le planter dans le ventre du messie. Voyant la douleur de Jésus, le berger le lui retira et soupçonné par les gardes, l'avala [Marushiakova / Popov 1995 : 27-27, Kabakova 2019 : 42]. Il n'est pas indifférent de constater que le beau rôle soit ici attribué à un berger, un homme lui aussi pauvre et nomade, mais auquel, on le sait, le Christ lui-même se compare et, de surcroît, autochtone.

En Moldavie, à la fin du XIX[e] siècle, on racontait que le Tsigane, avait donné le cinquième clou pour remercier de la bonne rémunération reçue et suggère d'en percer le côté du Christ ; la Vierge le condamne à devenir noir et esclave, à rester forgeron et méprisé de tous. La malédiction correspond donc exactement à ce que fut la condition des Tsiganes réduits en esclavage en Moldavie, jusqu'en 1861 : la transparence sociale de la condamnation est ici totale [Dänhnhardt 1909 : 217[21]]. D'ailleurs, avant même leur affranchissement et dénonçant cette pratique, Jean-Alexandre Vaillant attribuait au « clergé ignorant » de Valaquie et Moldavie l'entretien de superstitions n'ayant d'autres fins que de justifier l'esclavage des Tsiganes : Ceux-ci, disent les popes, « ont massacré les enfants de Bethléem, chassé Jésus de l'Égypte, engagé Judas à trahir son maître ; ils ont forgé les clous qui ont attaché à la croix le Sauveur du monde, ils en ont fait un plus long que les autres pour le lui enfoncer dans la poitrine : et le Christ, en mourant, les a maudits. Il est donc bien de les faire esclaves. » [Vaillant 1857 : 213-214].

Il faut noter aussi une variante ukrainienne de la légende du clou surnuméraire. Cette fois le Tsigane forge quatre clous alors qu'on ne lui en demande que trois et dit à ses commanditaires juifs, surpris, qu'il pourra toujours servir un jour : « Alors Jésus-Christ se tourna et dit au Tzigane : Tu vois, ton clou ne sert à rien, et toi, de même, tu ne seras bon à rien jusqu'à la fin du monde ! » [Kobakova 1919:]. L'historiette repose ici autant sur le peu de valeur d'un clou (d'où en français, « ne pas valoir un clou ») que sur l'inutilité du surnuméraire. La malédiction se confond en fait ici avec l'absolue dévalorisation morale et sociale : les Tsiganes ne valent rien, pas plus qu'un clou, et ils ne servent et ne serviront jamais à rien.

Une version serbe du chant si répandu dans le monde hellénique nous introduit à un scénario différent, où la cruauté du Tsigane ne s'exprime pas par la forge d'un clou supplémentaire mais dans la volonté de faire des clous qui blessent et percent terriblement Jésus. On retrouve alors le face à face de la Vierge et, non pas d'un, mais de plusieurs Tsiganes :

---

[21] « *Die Mutter Gottes geht ihren Sohn suchen, trifft einen Zigeuner und fragt ihn, ob er Jesus gesehen habe. Jener bejaht und erzählt, daß die Juden Jesum gekreuzigt und von ihm, dem Zigeuner, für gutes Geld die Nägel gekauft hätten. Vier Stück hätten sie nur gewollt, er aber habe ihnen als Dank für die gute Bezahlung fünf gegeben, und als für den letzten kein Platz mehr gewesen wäre, da habe er sie auf den Gedanken gebracht, den fünften Nagel Christus in die Seite zu stoßen. Die Mutter Gottes verflucht den Zigeuner – und seit der Zeit ist er schwarz und zum Sklaven geworden, beschäftigt sich mit dem Schmiedehandwerk und wird von allen verachtet*. »

« Oh vous Forgerons ! Bonnes gens, / Forgez des clous courts. / Pour que courtes soient les souffrances du Christ. » // Les Tsiganes lui dirent : / « Poursuis ton chemin, toi Juive. / Nous allons forger de longs clous / Pour que les souffrances du Christ / soient plus longues. » / La Sainte Vierge leur lança cette malédiction : / « Ah vous ! Tsiganes, peuple maudit, / Peu importe où vous irez traîner, / Nulle part vous ne pourrez trouver un lieu où vous poser » [Begović 1885 : 18, voir Himstedt-Vaid 2008 : 164][22].

Des clous mais les plus fins et petits

Ce thème du ou des Tsiganes refusant d'accéder à la prière de Marie de forger des clous courts et fins qui blesseraient moins le Sauveur, est aussi très répandue dans toute l'Italie méridionale, comme l'a montré Paolo Apolito [1977], où des groupes issus des Balkans se sont installés dès la fin du XV^e^. A Roscigno dans le Cilento la Vierge est envoyée par Jésus, pour demander aux forgerons (*furgiari*) tsiganes (*zingari*), en les bénissant, de faire « petits et fins » les clous qui doivent percer sa « noble chair » (*li carni gentili*) de son fils. Un « Juif déchaîné » répond qu'ils seront « doubles et appointés » de sorte qu'à chaque coup ils lui arracheront un gros morceau de chair. Marie tombe (exactement comme dans la chanson grecque), puis lance sa malédiction : « Tsiganes puissiez-vous être maudits / puissiez-vous aller comme va le soleil / puissiez-vous vous tremper comme le citron » (il est difficile de rendre ici le parler cilentino)[23]. Cette apparition du terme « Juif » (*Giudeio*) conduit Apolito à affirmer que la figure du Tsigane se superpose ici à celle du Juif qui l'aurait précédée dans les versions plus anciennes, et il se réfère aux chants de la passion de l'Italie centrale qui mettent en scène un échange entre la Vierge et les Juifs sur les clous comme sur les autres instruments, mais sans se conclure généralement par une malédiction [Apolito 1877 : 5, Pasolini 1972 : 245-246]. L'association des deux peuples maudits n'est bien sûr pas fortuite, mais la confrontation avec la matrice grecque (méconnue comme telle par Apolito) montre bien que l'épisode des clous est spécifique dans les chants de la passion et vise bien d'abord les Tsiganes.

Mais surtout, l'échange de paroles, le « *contrasto* », a souvent lieu entre la Vierge, porte-parole du Christ, et, non pas un, mais une Tsigane (*Zingara*) qui passe ainsi au premier plan et qui est même parfois considérée comme celle qui forge les clous : « Cette Tsigane maudite , / Les faisait

[22] Ce dispositif existe aussi, au moins dans un cycle de chants slovènes, pour les autres instruments de la Passion : la croix et la couronne d'épines, et les artisans qui répondent par les mêmes sarcasmes à la vierges sont alors maudits. Dans cette version, il n'est pas (plus?) alors dit que le forgeron des clous est un Tsigane. Kretzenbacher 2000 : 51 sq. Köhler-Zülch 1993 : 222-223].

[23] « *o mamma mamma mo' ca ti ni vai / vattinni pi' la via de li furgiari / fammi fa quatt' chiovi piccul' e sottili / c'hanna percià li carni mei gentili / la Maronna ja addove li zingari / e disse zingari puzziàte esse' bineritti/ facitimi quatto chiuvi piccul' e suttili / c'hanna piercià li carni di lu figliu mio gentili / risposi no giudeio scatenato / facimin*ceddi *ruppi e spuntati / ch'ogni volta se vola na custata / la Marona sintii sta novella / era alerta e carìa re faccia 'nterra / zingari puzziate esse' maeritti / puzziate iri cumu vaie lu sole / puzziate 'mbracità cum' a limone.* » Apolito : 2.

gros et longs / Jésus-Christ les maudit [aux Tsiganes] / les faisant aller toujours errants » (toujours à Roscigno)[24].

Il faut ouvrir une parenthèse car il existe un lien très probable, qui jusqu'ici n'a à ma connaissance jamais été établi, sinon de la manière la plus fugace [Partington 1956 : 10], avec une autre légende présente dans les mystères médiévaux d'expression anglaise et française et dans l'iconographie. Le forgeron juif auquel la tâche avait été confiée de forger les clous avait refusé, prétextant une maladie des mains (qui lui survient ensuite par miracle pour attester ses dires). Ce fut alors sa femme, une mégère insultante qui vouait la plus grande haine à Jésus, qui fait le travail à sa place, apportant ensuite elle-même les clous aux soldats [Moris 1871, Haene 1939]. Cette « févresse » a souvent pour nom Hédroit et elle est aussi celle qui tient la lampe pour éclairer le visage du Christ au moment de son arrestation. Or, au XIV^{e} siècle, cette figure prend les apparences d'une Tsigane, selon le canon bien mis en lumière par Denis Bruna [2014]. Pour la forge des clous, il faut voir l'illustration du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras contenant le *Mystère de la passion* d'Eustache Marcadé [Haene : 63], et pour l'arrestation du Christ, examiner Gaspard Isenmann, Collégiale Saint-Martin de Colmar, 1462-1464 et *Les Heures de Charles de France*, 1465. Cette substitution d'un personnage de Tsigane, ou du moins « à la Tsigane » (ou, ce qui revenait au même pour les contemporains, à l'Égyptienne [Bruna, 2014]), à la figure de la mégère Hédroit n'a rien de très étonnant. Il nous manque, certes, un lien factuel entre ces textes et représentations du Nord de la France et de l'Angleterre avec les passions de l'Italie du Sud, mais dans les deux cas, c'est bien une figure féminine négative (on insiste sur sa laideur, comme on insistait sur la supposée « laideur » des femmes tsiganes), injurieuse et haineuse, qui porte les clous, voire les forge, en lieu et place de son mari. Cela permettrait d'expliquer en tout cas, comment ce n'est plus le forgeron tsigane, mais sa femme, qui passe au premier plan et sur laquelle tombe la malédiction.

A Barile, en Basilicate, lors de la représentation sacrée du jeudi saint, la « Tsigane maudite », inflexible à la prière de la Vierge, engage le forgeron (son mari ? Il est question de « l'artisan qui fait les clous ») à fabriquer les clous les plus gros et inégaux possibles « car ils doivent percer chair de voleur » (par opposition à la « noble chair » invoquée par Marie). La malédiction tombe : « Toi Tsigane maudite / que tu puisses marcher de taverne en taverne / et qu'ils ne te donnent le moindre quignon de pain »[25]. Il est à noter que, dans ce village, cette partie du chant

[24] « *quella zingara maledetta / lungh' e grossa li facea / Gesù Cristo li maliriciva / sempre spierte li faci gghiri* ». Recueilli à Roscigno, Apolito : 3. « *Quella zingar maleretta / chi li fece lunghi e drigni / la Maronna la malirici / e sempre sperta la fece scì* », recueilli à Calitri. Apolito : 5 et Salvante 2006.

[25] « *Gesù : « Piglia la strad' r' lu fragell' / ndò nci stai 'lu mast' ca fac' li chiuv. » / Maria : « Li tre chiuv' r' lu figli' mi' fall' fa curt' e suttil', / c'hanna trapanà carn' gintil' ». Il coro : « Mo' risponn' la zengr' maldett' : / Fall' fa*

est entonnée par le chœur lors de cette cérémonie publique ; c'est dire à quel point ce discours hostile et dépréciatif semble ainsi s'imposer de manière consensuelle dans l'ensemble de la communauté[26]. Qui plus est, lors de la grande procession costumée du lendemain vendredi saint à Barile, mais aussi à Rionero, Rapolla ou encore à Ripacandida (même zone Arbëreshë de Basilicate[27]), l'un des personnages les plus remarquables est celui de la Tsigane qui porte un petit panier contenant les clous. Cette figure de la Zingara portant les clous de la passion semble avoir été très répandue lors des processions de la semaine sainte en diverses zones du Royaume de Naples. Apolito, à partir du livre pionnier de Toschi [1935 : 607-608], cite un couplet chanté dans les Pouilles pendant la procession : « Je suis d'Égypte la *zingarella* / et je porte les clous dans le panier / pour transpercer le Seigneur / notre divin Rédempteur »[28].

Dans les quatre villages signalés plus hauts, comme on peut le voir sur de nombreuses vidéos en ligne réalisées ses dernières années, la Zingara qui porte les clous (contrairement à la laide mégère Hédroit) se doit d'être jeune et belle ; ses vêtements sont colorés, elle porte sur elle une multitudes de bijoux en or que lui ont confié la population (aussi est-elle flanquée de deux gendarmes qui la protègent du vol !), elle arbore un sourire ostentatoire et se doit de marcher de manière déhanchée et provocante, alors que l'ambiance générale est bien celle, grave et retenue, du chemin de croix. Ainsi est-elle, comme on a pu l'écrire, « l'incarnation de l'esprit du mal » [Carra 1989], mais aussi, de manière parfaitement ambivalente, une figure positive de vie et de fertilité ayant un rôle propitiatoire (elle distribue des bonbons et d'autres fois des pois chiches, qui en sont les symboles, mais qu'elle jette parfois au Christ, geste de mépris sarcastique, qui n'anticipe la résurrection que malgré lui) [Cervellino 1961]. Il s'agit donc d'un personnage (et non certes d'une tsigane réelle) ambivalent et complexe, moins négatif qu'il n'y paraît [Apolito, Viscardi].

C'est sur ce point qu'ont insisté les folkloristes et ethnographes qui ont étudié cette figure. Ils la mettent alors en relation avec celle de la *Zingarella*, qui apparaît dans une chanson éponyme partout présente en Italie de puis le XVIII[e] siècle (Sicile)[29]. La « petite tsigane », au moment de la fuite en Égypte, voit l'avenir de l'enfant Jésus à la fois tragique et divin, se convertit sur le champ et

'nquadr' e squadr' / c'hann' trapanà carn' r' latr'. » ».puis le choeur lance la malédiction : « - *E tu zengr' maldetta / tavern' pi taverna puzza camminà / mangh 'na stozz' ri pan' ti pozzin' dà* » Apolito : 7, Cervellino 1962

[26] Voir également, pour Ginestra, tout près de Barile, Salerno 1988 : 145.

[27] Ces communautés étaient originairement de rite grec, comme les communautés hellénophones des Pouilles et, selon toute probabilité, beaucoup des premières familles tsiganes d'Italie méridionale ont sans doute accompagné ces migrations [Aresu 1999 : 20 sq, Novi Chavarria 2007 : 49 et passim]. Cette constatation ne fait que renforcer le lien, du reste évident, entre cette présence des Tsiganes dans la dramaturgie de la Passion en Italie méridionale et la tradition similaire dans les Balkans.

[28] « *Sono d'Egitto la zingarella / E porto i chiodi nella sportella/ Per trafiggere il Signore/ Nostro divino Redentor*e » [Apolito : 6].

[29] voir *supra* n. 12.

loge la sainte famille (mais ce thème est déjà présent en Espagne au XVII[e] siècle, avec par exemple la Gitana dans les *Pastores de Bélen* de Lope de Vega)[30].

D'ailleurs Apolito a recueilli une version du chant à San Gregorio Magno (province de Salerno) où une Zingara, « *brutta femena* » (méchante et laide) menace d'abord la Vierge de lui mettre la corde au cou et de la traîner par la ville, et l'on reconnaît bien là celle qui, dans la procession, toise et méprise le Christ, mais il est aussi très tentant de la rapprocher de l'insultante femme du forgeron des mystères d'Europe du Nord. Aussi Marie ne manque pas de la maudire. Pourtant, le texte se termine non par une malédiction, mais par une bénédiction conditionnelle du forgeron zingaro, s'il accepte de forger des clous tellement fins et minuscules qu'il ne seront pas plus gros qu'un ongle[31]. Mais il pourrait s'agir d'un texte tronqué d'une fin où le Tsigane refuserait d'accéder aux prières de la Vierge et serait maudit à son tour.

Il n'en demeure pas moins que l'image publique ainsi produite des Tsiganes à l'occasion de la dramaturgie de la passion est, dans l'ensemble, en effet très négative et tend à la justification d'un statut, en quelque sorte, de réprouvés sociaux et bien sûr de suspects en matière de religion. Certes, il s'agit là de représentations qu'il ne faut pas confondre avec les interactions sociales et économiques effectives où l'on sait que les Zingari surent trouver leur place, non sans toutefois rencontrer de grandes difficultés [Aresu, Novi Chavarria 2007 et 2008]. Il n'en demeure pas moins qu'il me semble trop facile et en fait réducteur de considérer cette image du Tsigane complice, voire acteur zélé du déicide, comme reflétant surtout l'attitude de défiance et de répression des autorités ecclésiastiques – cela serait d'ailleurs valable pour tous les territoires où existaient ces chants de la Passion, donc sous clergé orthodoxe aussi bien que catholique – à l'égard des Tsiganes, sur laquelle nous avons pour l'Italie du sud une très abondante documentation [Viscardi, Novi Chavarria 2007 et 2008], beaucoup plus que des sociétés environnantes elle-même. Ces textes chantés dans les langues locales et ces rôles joués lors des processions et représentations sacrées impliquaient bien une très puissante ostracisation et dévaluation symbolique des Tsiganes. Il faudrait surtout que nous eussions aussi les commentaires des acteurs impliqués dans ces chants et représentations – ce qui à ma connaissance n'a jamais été fait –, et surtout bien sûr, ceux des Tsiganes eux-mêmes. Concernant l'Italie méridionale, ils sont très rares, aussi il me semble important de reporter une note

[30] Voir supra n. 7. Édition populaire en ligne : Ano. 1880. Voir aussi Giusti 2017. Ce thème fait aussi partie de la culture populaire en Espagne (voir *La Prediccion de la Gitana*, Caballero 1874 : 269-270) et en Amérique du Sud, et la *Gitana,* ou les *Tres Gitanas* devineresses sont bien présentes dans les villancicos collectés encore au XX[e] siècle [Fernández et Flores 1999 : 166-167].

[31] [Les saintes femmes] « *arruvaze n'ato lungu via / truvaze ne brutta femmena respunnueva / era na zengarella queru bbi / che ghiate facenno vuie dann' da quane / na torta 'nganne ti vuli' chiavane / abbascia sta ciddate vui' vi 'rascinane / zingara pozz'esse' maledetta / non pozzo recuglià n'ura ppaise / 'ncuntraze n'ato lungu via fecenn' / scuntaze nuie furgiariello / voi furgiariello mio furgiarielle / faciti chiuovi piccul' e suttuile / c'hanna pircià r' carne de mio figlio gentile / tante re pe' ne fane piccoli e suttuile / ch' nun hanna pircià ni n'ogna [un'unghia] suia gentila / e zingaro putessi esse' beneditte / pe' tuttu lu lavoro che vui' tenite* » Apolito : 4.

liminaire d'Apolito à son article de 1977 : « un groupe de *zingari* d'Avellino [Campanie] m'en ont parlé, niant évidemment toute responsabilité concernant les clous, mais la rejetant sur des 'tsiganes-prêtres' de quelques siècles en arrière, pas de leur parenté, qui vivaient comme des 'animaux'. En outre, pour eux, c'est l'Église qui est responsable de la diffusion de la malédiction »[32]. Mis à part l'invention, sans doute *ad hoc* (pour satisfaire la curiosité du *dottore*), d'un mystérieux groupe de Tsiganes particulièrement dévots (mais certes pas prêtres évidemment au sens littéral !), cette attribution de la diffusion au clergé s'impose en effet, dès lors que l'historiette était – et reste – intégrée au programme rituel de la dramaturgie pascale.

Le quatrième clou

La Tsigane que l'on voit encore aujourd'hui dans les processions d'avant Pâques des villages de Vulture (*supra*) porte trois clous dans son panier. Trois clous et non quatre, dira-t-on, est un détail d'histoire sainte et éventuellement de théologie chrétienne (la querelle des pro et anti triclavistes ![33]) et de différence confessionnelle (orthodoxie / catholicisme et protestantisme), dont il ne sera pas question ici, sinon à propos de la symbolique trinitaire présente à ma connaissance dans une seule version de la légende[34]. Cependant, il est très significatif que les versions les plus répandues de la légende portent sur la question du quatrième et non du cinquième clou et suppose donc une représentation de la crucifixion à trois clous et non à quatre[35]. Cela est d'une certaine importance culturelle et historique : toutes ces versions ne dépendent plus du modèle des icônes gréco-byzantines, où figurent toujours quatre clous, mais d'un modèle iconographique qui ne commence à s'imposer dans les arts de l'Europe catholique qu'à la fin du XIII[e] siècle [Panofsky

[32] « *un gruppo di zingari di Avellino me ne hanno parlato, negando ovviamente ogni responsabilità per i chiodi, ma rimandandola a degli zingari-preti » di qualche secolo fa, non loro parenti che erano come « animali ». Inoltre per essi la responsabilità della diffusione della maledizione è della Chiesa* », Apolito : 2.

[33] Les pères de l'Église déjà étaient divisés sur le nombre de clous ayant percé Jésus. Défendu par les Vaudois, le triclavisme est déclaré hérétique par Innocent III au XII[e] siècle. Pourtant, lors des deux siècles suivants, la représentation de la crucifixion à trois clous s'impose dans le monde catholique.

[34] Il s'agit de la version recueillie par le Père Dominicain Chatard de la bouche de Zanko, un Rom kalderash établi dans la banlieue de Lyon. Elle est saisissante car associe une pratique de divination au symbolisme théologique du nombre 3. On demanda au forgeron tsigane de fabriquer douze clous pour crucifier trois hommes ; il les fit mais en dissimula un en pensant que celui qui serait crucifié avec trois clous seulement serait « l'homme de la bénédiction », car trois « est un signe de bénédiction […] trois c'est la croix de bénédiction ». Ainsi ce raisonnement lui permit-il de déceler quel était le *Sunto Del* (le Dieu saint) (« Le Tsigane regardait, les yeux mouillés de larmes, le troisième homme cloué avec trois clous, cloué en croix. Il connaissait maintenant l'homme de la bénédiction. C'était le Sunto Del »), de s'attacher à lui et de le suivre jusqu'au paradis par effraction [Bernard et Chatard 1959 : 21-22]. Je ne jurerai pas que le Dominicain n'ait pu mettre son grain de sel théologique dans cette très belle version. Peut-être même, le troisième homme dans cette publication, Michel Bernard, auteur entre autres mille choses d'un fascicule sur les *XV Mystères du rosaire*, y fût-il pour quelque chose, même si une édition récente croit pouvoir séparer entièrement les textes dictés par Zanko des abondants commentaires des deux hommes [Zanko 2017].

[35] Soit par exemple la version, à l'os, recueillie en Alsace à la fin des années 1970, de la bouche d'un certain « R. » : « Nous voyageons toujours parce que ce sont des gitans qui ont forgé les clous de la croix. Alors Dieu nous a punis. Le gitan qui a forgé les clous, il a essayé de les perdre, mais le soldat il l'a vu. C'est pour cela qu'il n'y a que trois clous », Daval / Joly 1979 : 26.

1965 : 67, Molanus 1996 : 494-496, Kennedy 1917]. Au moment de l'arrivée des Tsiganes en Europe de l'ouest, ce modèle est en train de s'imposer même si, jusqu'à l'âge baroque et au-delà, certains peintres continueront à représenter une crucifixion à quatre clous, mais alors pour s'opposer consciemment au modèle dominant[36]. Aussi toutes ces versions de la légende qui traitent de ce qu'il est advenu du quatrième clou supposent qu'il aurait été plus attendu et entendu que la crucifixion se fît avec quatre clous et cela nous renseigne sur l'ancienneté de son apparition, que l'on peut dater ainsi, peu ou prou de l'époque même où les Tsiganes ont commencé à devenir visibles dans le paysage ouest-européen. En tout cas dès les premières années des premières notifications de leur présence en Allemagne, on trouve une représentation picturale probable du vol du quatrième clou par une ou un Tsigane et ce thème, très peu étudié, qui contient nécessairement une composante philotsigane (du moins au niveau des représentations…), sera traité dans les arts au moins jusqu'au XVII^{e} siècle (Arlati, voir *infra*).

L'idée en tout cas, que le quatrième clou, celui dont on constate le manque sur les représentations modernes de la crucifixion, a bien existé, mais a disparu (qu'il ait été ou non utilisé lors de la crucifixion) et qu'on le cherche encore, est bien présente dans le folklore européen, sans lien nécessaire avec les Tsiganes, s'il est vrai par exemple que les grandes processions dites des quatre monts (*Vierbergelauf*) en Carinthie, qui se déroulent le jour de la fête en l'honneur des trois clous (*dreinagelfreitag*), étaient considérées comme symbolisant la recherche du quatrième clou [Anonyme 1875 : 197, Gerndt 1973 : 124].

Faire ce que personne d'autre n'accepte

Je voudrais envisager d'abord la question de la malédiction telle qu'elle est traitée en certaines versions dont l'élément déterminant est l'impossibilité ou le refus du forgeron tsigane de fabriquer le quatrième clou que l'on attend de lui.

Je prendrai comme introduction une très riche version enregistrée et mise par écrit par un étudiant en anthropologie américain, dans l'État de New-York, en 1958, auprès d'un tsigane Kalderach prénommé Stefano [Pickett / Agogino 1960 : 73-77]. Il n'est pas inutile de rappeler combien la relation au travail des métaux – dans le nom même qu'ils se donnent – est restée importante pour ce groupe[37]. David Pickett (Agonino étant juste son superviseur et sa caution)

[36] Par exemple, à l'époque moderne, contre leurs ennemis Jésuites qui font paraître trois clous sur leur blason, certains peintres liés au mouvement Jansénistes ont représenté des passions à quatre clous. Voir Réau 1988 : 480.

[37] L'introduction au texte, vraisemblablement de Pickett lui-même, dit de l'ensemble de ses interlocuteurs (« *His investigations brought him into contact with members of the Kalderas, Minyeski and Rusuya Gypsy bands. Members of these groups migrated from Rumania to Mexico many years ago and recently travelled northward, finally settling in New York State* ») Pickett écrit : « *the traditional occupations of tinkers and coppersmiths provided their basic economy* » [1960 : 73].

affirme être resté au plus près des enregistrements, réalisés cependant en trois langues – anglais, espagnol, romani – toutes absorbées dans la publication par l'anglais[38]. L'histoire raconte les déambulations de soldats romains en quête d'un forgeron pour fabriquer moyennant une rémunération (*ten pieces of money*), les quatre clous nécessaires à la crucifixion imminente. Le premier, un vieux juif qui leur déclara : « Je ne forgerai pas des clous pour crucifier l'innocent ou le fou, et soit Jésus de Nazareth est vraiment le Fils de Dieu, soit il est fou ! ». Face à son refus obstiné, les soldats le tuent et continuent leur quête chez un forgeron grec qui refusa lui aussi et fut traité de même. Mais, le temps pressant, ils se rendirent à la tente d'un Tsigane qui les reçut avec « un sourire plein de malice et de mépris » tel que seul peut en avoir un Tsigane, « qui hait tout le monde sauf ceux de son propre sang ». Avant même qu'ils fassent leur demande, il leur dit qu'il savait fort bien qu'ils cherchaient quatre clous pour crucifier « le Roi des Juifs » et déclara : « Je ne ferai pas vos quatre clous ! ». Devant les menaces des soldats, il renchérit : « Vous ne me tuerez pas, vous n'oserez pas, car il est trop tard », mais il précisa alors que ce n'était pas à cause de la pureté de son âme et parce qu'il aurait reconnu en lui le messie, qu'il refusait, ni dit-il, « parce que ce fut mon propre peuple qui refusa de le loger lors de la fuite en Égypte. Je refuse de faire vos quatre clous parce que vous avez seulement dix pièces ; pour dix pièces je forgerai seulement trois clous, et vous accepterez mes conditions parce que vous n'avez pas le temps de marchander […] vous n'avez qu'à crucifier le petit Juif que vous craignez tant avec trois clous, en posant, dit-il en riant, un pied sur l'autre ! ». Ce n'était là qu'une boutade pleine de malignité mais on le prit au mot. Dieu punit alors les Juifs pour l'avoir renié et ordonna qu'on les chassa de leur terre natale, mais comme le vieux forgeron avait refusé de forger les clous, Dieu dit que les Juifs pourraient un jour retourner en Israël, « leur terre promise ». Pour récompenser les Grecs, puisque le forgeron grec avait lui aussi refusé de forger les clous, Dieu fit que leur peuple prit un jour la tête de « la moitié de son Église ». Enfin, comme le Tsigane avait ouvertement défié Dieu, lui, et toute sa race, les « *Romane Prala* » (les frères Roms), furent condamnés à errer pour toujours de par le monde, à vivre sous la tente, à ne jamais pouvoir avoir le réconfort d'un pays qui leur appartienne, ni d'un toit, ni d'un lit.[39]

Quelques remarques sur cette version. D'abord le Tsigane est donné d'emblée comme un Tsigane, vivant en fait déjà sous la tente et entretenant des relations pour le moins difficiles, heineuse est-il dit, avec les non Tsiganes. Il faut évidemment souligner que l'histoire est transmise

[38] « *No attempt has been made to improve sentence structure or "polish the account, except where it has been necessary to assure the proper continuity of the tapes", which were sometimes trilingual (English, Spanish and Romani) in presentation* » [1960 : 73]. On aimerait cependant vraiment pouvoir accéder à cet enregistrement, s'il a été conservé. Il est intéressant de savoir que Pickett soutint quelques années après une thèse d'une provocation achevée et d'un antitsiganisme consommé, intitulé (je traduis) : *Les Tsiganes, une communauté internationale de voleurs vagabonds*. Voir Pickett 1970.

[39] Texte 4. Voir annexe.

par un tsigane alors même qu'elle montre son peuple frappé d'une malédiction sans appel et au demeurant justifiée par le caractère et le comportement du forgeron : haineux, cynique et méprisant envers les non-Tsiganes, envers les Gadjé tous tels qu'ils sont, Romains, Grecs ou Juifs... Cela suppose évidemment qu'il en va tout autrement entre *Romane prala*, frères d'une même famille. Mais surtout, il apparaît en filigrane que les Romains, cherchant à compenser leur imprévoyance stupide par la force brute, ne méritaient pas mieux que d'être humiliés par le Tsigane. Qui plus est, ces Gadjé-là sont, très classiquement, plutôt de mauvais payeurs. Néanmoins le forgeron est puni, certes parce qu'il se moque de Jésus et n'hésite pas à en forger les clous, mais il apparaît surtout qu'il transgresse inconsidérément, par orgueil, la règle de sujétion et de dépendance qui le soumet aux Gadjé. Il inverse même complètement ce rapport en montrant aux soldats impuissants que, cette fois au moins, c'est lui qui fixe les conditions de l'échange. Le conteur semble difficilement retenir l'expression de sa jubilation devant cette inversion symbolique du petit forgeron tsigane, tenant devant lui les soldats de l'empereur à sa merci. Mais cette transgression de l'ordre social des choses est punie par la malédiction divine, qui le contraint lui et les siens à ne jamais pouvoir espérer sortir de l'inconfort où, en fait, ils se trouvent déjà. Énoncée devant un gadjo, cette histoire est l'expression de cette ambivalence : reconnaissance d'une relation factuelle sinon naturelle de dépendance et affirmation pourtant d'une supériorité : le Tsigane a toujours une longueur d'avance sur le gadjo ; il sait déjà, avant qu'il ne parle, pourquoi il vient le voir et il peut en tirer profit, à condition justement d'accepter ne pas exhiber cette supériorité.

Il n'en demeure pas moins qu'il est maudit pour avoir accepté de faire ce que les autres ont refusé, le cas échéant au péril de leur vie. Ainsi existe-t-il de nombreuses versions où le Tsigane est puni pour sa participation à la crucifixion, là où les autres ont refusé, ce qui justifie son statut de paria. Mais ce que dit aussi, bien sûr, cette légende, c'est que les Tsiganes, en de nombreux lieux et en divers temps (et aujourd'hui encore), sont contraints d'exercer des activités et métiers jugés infamants ou impurs par le reste de la population, du fait même de leur statut de paria ou d'esclave[40].

Là où l'on parle de Travellers et de Tinkers, c'est-à-dire de ferblantiers, comme dans les Highlands écossais, la légende, recueillie en gaélique vers la fin du XIX^{e} siècle, veut que les Tinkers, ferblantiers (*whitesmith – ceard* en gaélique), soient condamnés à la dispersion et à l'errance, parce que l'un d'entre eux accepta de forger les clous, alors que le forgeron (*blacksmith - gobha*) avait catégoriquement refusé de collaborer[41]. Dans une version recueillie en gaélique

[40] Voir, par exemple, au sujet de la fonction de bourreau exercée par des « Tchinganés », du fait de leur statut de parias, en Turquie et dans les Balkans, Sthal 1986 : 47-50. Le plaisir pervers que les Tsiganes auraient de faire ce métier infamant est un lieu commun de la littérature antitsigane, voir, parmi tant d'autres, Tissot 1883 : 311.
[41] Texte 5. Voir annexe.

irlandais, c'est un Tinker, alors qu'aucun autre artisan ne voulait le faire, qui a cloué Jésus sur la croix et il en fut puni par un éternel nomadisme[42]. Dans les Highlands encore, une femme de l'île de Barra conta à Carmichael que si le Tinker accepta de forger les clous à l'improviste sur le moment et sur le lieu même de la crucifixion, la confusion était telle qu'il n'y avait même pas de soufflet pour activer le feu et sa femme alors agita ses jupes comme soufflet (pratique bien connue chez les Manouches par exemple). Du haut de sa croix, Jésus maudit alors la femme : « Toi et ton espèce, de génération en génération, d'âge en âge, vous marcherez sur les routes et parcourrez les étendues sauvages, sans gîte pour la nuit, sans répit le jour, à cause de l'œuvre de tes mains et de ta mauvaise action » et le folkloriste d'ajouter la morale explicitement formulée par la « narratrice » : « Il n'est pas juste d'aider le mal, ni d'aider à mal faire, même lorsqu'on nous demande de le faire et que nous pouvons le faire, non, absolument pas ». C'est aussi la raison pour laquelle, il est interdit dans ces îles d'activer le feu avec les jupes[43]. Cette version « émique » est évidemment très intéressante, qui justifie un interdit en relation à l'impureté des femmes et de leurs vêtements [Rehfisch 1975 : 152, Okely 1983 : 81 sq.], mais illustre à la fois une leçon de morale à portée universelle, qui ne tient aucun compte (cela est tout à fait notable), de la distinction entre Traveller et non-Traveller (*gorgio* en anglais).

Le clou incandescent

Un élément, en certaines version – dont celle qui m'a été racontée – explique le fait que la malédiction est active et pousse encore, ou du moins a longtemps poussée, en quelque sorte concrètement, les Tsiganes à repartir sans cesse, à ne jamais connaître de répit du corps et de l'esprit. C'est d'ailleurs cette très forte image du quatrième clou, qui poursuit littéralement le forgeron, dont le récit in vivo m'a incité à entreprendre ce voyage. On en trouve dans les livres une version longue [par ex. de Ville 1956 : 77-80], souvent abrégée [Solet 1970 : 73-74], qui reconduit presque toujours à un texte publié en anglais par l'écrivain Konrad Bercovici en 1928 qui affirme l'avoir lui-même entendu en Macédoine [Bercovici 1983 : 41]. Cet auteur américain d'origine roumaine, qui défend dans le livre où figure le texte l'idée saugrenue selon laquelle les Tsiganes furent initialement conduits en Macédoine par Alexandre le Grand, donne cette histoire comme une attestation de la circulation des Tsiganes entre la Macédoine, l'Égypte et la Palestine depuis l'antiquité ! Comme on va le voir, il prouve plutôt, par les noms, le vocabulaire et le récit, d'intenses échanges intercommunautaires et interreligieux, tels qu'il en existaient dans l'Empire

[42] Le texte est publié en anglais : « … there are some say than when our Lord was on the cross there could be no tradesman found to drive the nails in His hands and His feet till a tinker was brought, and he did it ; and that is why they have to walk the world », Gregory 1903 : 126.
[43] Texte 6. Voir annexe.

Austro-hongrois, les Balkans et le Moyen-Orient du XIX^e^ siècle, projetés en des temps bibliques qui ressemblent fort à. Le narrateur auquel Bercovici eut à faire était effet en contact étroit avec la culture juive et arabe, outre la culture grecque, germanique, etc. Il n'était pas Tsigane, a priori, puisque le récit parle « des » Tsiganes comme d'un groupe auquel le narrateur ne semble pas appartenir ; peut-être était il juif, puisqu'il nomme le Christ, Yeshua ben Miriam (fils de Marie) et précise que ce n'est que « plus tard » qu'il fut nommé Jésus [Bercovici 1983 : 41]. Mais le scripteur a bien sûr pu aussi avoir voulu rajouter des éléments judaïsants et orientalistes ; lui-même était d'ailleurs issu d'une famille juive roumaine polyglotte[44]. Il est évident en tout cas qu'il s'agit d'une version très « écrite » et donc fort suspecte du point de vue de la fiabilité ethnographique.

Ce conte témoigne d'un grand sens de la dramaturgie et de la narration, il est même, de ce point de vue, un chef d'œuvre (on trouvera en note le texte « original » anglais) et il m'en coûte beaucoup de le résumer[45]. Deux soldats romains, munis de 80 kreuzer (monnaie ayant cours dans l'empire non pas romain mais austro-hongrois) furent chargés de se procurer les quatre clous nécessaires pour le supplice de Yeshua ben Miriam (nom juif du Christ, fils de Miriam : Marie), plus tard appelé Jésus, condamné à mort pour avoir dit du mal de l'empereur de Rome. Mais en chemin les soldats dépensent la moitié de leur argent à boire du vin doux dans les estaminets, tenus par des Grecs... Il était tard dans l'après-midi quand ils se sont rappelés des clous et la crucifixion avait lieu le lendemain matin ! La suite de l'histoire ressemble beaucoup à la version kalderash recueillie par Pickett : les soldats, avinés, vont de forgeron en forgeron, successivement deux Juifs et un Syrien auxquels ils tentent de faire forger les clous, sous la menace et pour ce prix dérisoire. Le premier forgeron juif avait vu devant son échoppe le long visage pale et les yeux sombres et lumineux de Yeshua et refusa d'emblée de forger les clous : les soldats lui brûlèrent la barbe et le percèrent de leur lance. Le second commença par marchander, pour un tel prix se proposant d'abord de faire de « petits clous », mais entreprit le travail sous la menace et, invité à forger « des clous bons et solides pour crucifier Yeshua ben Miriam, la voix étouffée du premier forgeron tué par les soldats se fit entendre : 'Aria, ne forge pas les clous, il est destiné à l'un des nôtres, un homme innocent' ». Il refusa alors, et les soldats, pourtant terrorisés par la voix du mort, lui firent subir le même sort qu'au premier. Le troisième forgeron, Khalil le Syrien à son tour, entendant les voix des forgerons assassinés lui demandant de ne pas s'exécuter, jeta son marteau et fut tué de même. C'est alors que les soldats, sortant de l'enceinte de Jérusalem, trouvent un Tsigane, à la nuit tombante, qui

[44] Cet auteur assez fameux (1882-1961), qui a beaucoup écrit sur les Tsiganes (essais, fictions, articles de journaux) affirme également que sa nourrice était Rom et fut dès sa plus tendre enfance en contact avec des membres de la communauté Rom. Voir son autobiographie [Bercovici 1941]

[45] Texte 7. Voir annexe.

venait de dresser sa tente et d'installer sa forge[46]. Le Tsigane prit l'argent et forgea successivement trois clous, mais dès que les soldats eurent prononcé le nom de Yeshua Ben Miram, les voix des forgerons morts lui réclamèrent de s'arrêter. Épouvantés, les soldats s'enfuirent avant que le Tsigane n'eut le temps de finir le quatrième clou. Mais une fois terminé, il ne put le refroidir, malgré l'eau qu'il jetait dessus : « le fer demeura aussi incandescent que lorsqu'il le tenait dans le feu avec ses pinces. Le Tsigane versa d'avantage d'eau, mais le clou demeura ardent tel un corps vivant et saignant ; et le sang faisait pétiller le feu. Il versa de plus en plus d'eau sur le clou, mais le clou restait incandescent ». Terrifié, le Tsigane s'enfuit, mais lorsqu'il s'arrêta pour à nouveau dresser sa tente dans le désert : « à ses pieds, le clou brillait... »[47]. Puis il se rapprocha d'un village arabe : « il se produisit une chose étrange. Un Arabe arriva et lui demanda de réparer le cerceau de fer d'une roue. Rapidement, le Tsigane prit le clou ardent et l'appliqua au joint brisé du cerceau. Alors il vit de ses yeux comment l'Arabe avait pu repartir ». Le Tsigane s'enfuit encore, mais le clou se révèle posséder ainsi une vertu surnaturelle, confirmée plus tard, à Damas, où le forgeron finit par arriver, par la réparation d'une poignée d'épée : « depuis, ce clou apparaît toujours devant les tentes des descendants de l'homme qui forgea les clous destinés à crucifier Yeshua Ben Miriam. Et chaque fois que le clou apparaît les Tziganes s'enfuient ». C'est aussi pourquoi le Christ fut crucifié avec trois clous seulement.

Outre le fait confirmé encore que le Tsigane vivait déjà une vie d'errance, puisqu'il arrive au crépuscule sous les murs de Jérusalem, la chose notable est ici que la malédiction n'est pas prononcée mais activée, rendue effective par la seule présence du clou ardent qui ne s'éteint et ne disparaît jamais. Cette présence pousse les Tsiganes à l'errance, mais le clou a aussi une fonction positive, puisqu'il a la vertu de réparer les métaux brisés avec lesquels il est en contact. Cette vertu le rapproche des reliques, et notamment des nombreuses vertus miraculeuses prêtés aux clous du Christ, selon la légende de l'invention de la vraie croix par l'impératrice Hélène, mère de Constantin [Hunt 1982]. La possession du clou est donc parfaitement ambivalente et la conduite du Tsigane n'est pas foncièrement en cause puisque, de fait, tout au long de son travail, jusqu'à ce que les soldats prononcent le nom de Yeshua, il est dans l'ignorance de la destination des clous. Sa transgression consiste à forger le quatrième clou, presque gratuitement et malgré l'injonction des voix des morts. Son crime a donc d'abord à voir avec le non respect de l'injonction des forgerons

[46] L'informateur de Bercovici, ou plus probablement Bercovici lui-même savait sans doute qu'un groupe de Dom vivait encore au début du XX^{e} siècle sous des tentes devant les murailles de Jérusalem. Voir Auzias 2013.

[47] Il existe des variantes moins dramatiques de la même histoire. L'une d'elle, collectée en Russie, nous dit que les deux premiers forgerons refusent le travail ; l'un parce qu'il trouve le prix trop bas, le second parce qu'il a compris sa finalité. Ils sont battus et l'on se retourne vers le Tsigane , aux abords de la ville, qui accepte malgré le prix, mais ne parvient pas à forger le quatrième clou et s'enfuit avec sa famille, partout poursuivi par le clou incandescent. Druts / Gessler 1990 : 9-10 rapporté in Lemon 1990 :188.

défunts, et je comprends un peu mieux alors pourquoi, pour mon interlocuteur de l'Indre, le clou incandescent est aussi la manifestation des *muli* (revenants), qui poussent les Tsiganes à changer de « place » (lieu de résidence).

Cette version donnée pour macédonienne, au moins dans sa structure principale, est attestée également en Hongrie, comme relatée parmi les *covaci* (forgerons) selon Mirella Karpati : le Tsigane accepte de forger les clou, là où les autres ont refusé, et le quatrième reste incandescent, abandonné sur le sol [Apolito 1976]. En d'autres versions, c'est au petit matin, que le ou les Tsigane(s) constante(nt), avant que les soldats ne viennent prendre livraison, l'incandescence du quatrième clou, après que le forgeron, ou son fils, ait appris en rêve, d'un ange ou de Dieu, que ce clou était destiné à percer tantôt le cœur, tantôt le front de Jésus. Ce rêve pousse le Tsigane ou son fils à subtiliser le clou, à ne pas le laisser aux mains des bourreaux. On suggère d'ailleurs souvent que ce quatrième ou cinquième clou, s'il avait été effectivement enfoncé dans la poitrine ou dans la tête, aurait sinon compromis la résurrection du christ [Demeter 2001, Kabakova 2015[48], Lemon 2000 : 189[49]], et le lien s'impose alors avec la tradition populaire d'Europe de l'est (rendue fameuse par le succès de la figure du vampire) selon laquelle seul un pieu planté dans la poitrine ou/et un clou dans la tête d'un cadavre de revenant lui procure le repos éternel, c'est-à-dire le tue définitivement [Goens 1993]. Le vol du clou fatal joue alors un rôle décisif dans la résurrection du Christ, susceptible de produire une image autrement positive des Tsiganes forgeurs des clous de la Passion.

Ce quatrième clou volé n'est parfois pas dit incandescent mais dorée, voire forgé en or. Ainsi trouve-t-on l'expression de « *golden nail* » et le fait qu'elle le soit en anglais n'est pas fortuit, car il y a là sans doute une contamination sémantique avec un chapitre d'un texte connu de John Bunyan, l'auteur de *Pilgrim Progress* (lui-même fils d'un Tinker et, comme tel, réputé « gypsy » [Simson 1889, Groome 1899]), où il est question des clous d'or du temple de Jérusalem, où Jésus Christ lui-même est présenté comme un clou d'or et où chaque croyant est dit avoir dans le ciel le clou d'or de son propre salut [Bunyan 1989 : 92][50].

Il est intéressant de savoir que l'histoire du clou incandescent, donnée comme une légende colportée par les Tsiganes eux-mêmes, a été exploitée dans la presse américaine, puis dans un ouvrage très spécial destiné à l'assistance pratique des policiers dans leur travail d'investigation,

[48] Kabakova rapporte une légende ukrainienne où le forgeron et bourreau tsigane dissimule le cinquième clou dans ses cheveux, « afin que le Sauveur ressuscitât » (2015 : 67). Demeter (Kentucky) écrit : « *a gypsy child stole a fourth golden nail which was destined to be driven through Jesus' heart, thereby saving his life, and allowing the resurrection* » (2001).

[49] « *They couldn't put that nail through Christ's forehead, and so he didn't die completely* ».

[50] En arrière plan de ce texte, il faut citer aussi le légendaire de l'invention de la vraie croix qui, dans les Passions anglaises de l'époque médiévale disent que les clous découverts par Hélène étincelaient sur le sol comme de l'or (Moris 1871).

notamment contre les Gypsies, considérés par antonomase comme des voleurs [Smith / Walstad 1989 : 70]. Car la conclusion de cette histoire est – en lieu et place de la malédiction – le « droit » concédé par Dieu aux Tsiganes de voler sans pécher. On la trouve ainsi, par exemple, dans un journal de l'Iowa en 1980, avec les commentaires d'un certain « sergent Branley » affirmant que « pendant ses 16 ans de chasse aux Gypsies [sic] dans le comté de Dane » (Wisconsin, sans doute la région de publication initiale de l'article), « il a entendu la légende de ceux qu'il a arrêté ou tenté d'arrêter ». Pour eux, conclut-il, « voler est normal, ce n'est pas contre la loi. C'est leur religion »[51]. Tene, un « gypsy » interviewé aussi pour faire bonne mesure [!], très embarrassé par cette histoire, nous dit le journaliste, tente de dissocier le récit de la morale, et estime que la licence accordée par Dieu fut celle de la construction (car en effet, que fait-on ordinairement avec des clous?) et non la permission de voler... Le *Vade mecum* grand public de l'enquête policière reprend la légende et sa morale, la donnant aussi comme une preuve irréfutable de la licéité du vol pour les Gypsies, non autrement nommés ni définis, et un article de leur religion [Smith / Walstad 1989 : 70].

Devant tant d'assurance, on voit comment la version de la légende qui paraît la plus « favorable » aux Tsiganes, sans doute la plus répandue, y compris dans les Balkans[52] où, par ailleurs, la « légende noire » du forgeron est sans doute la plus ancienne et toujours bien ancrée, est aussi celle qui est susceptibles de nourrir l'antitsiganisme le plus terrible et pourtant parfaitement normalisé (pas de procès apparemment pour discrimination contre les auteurs de ces textes…). La même histoire est d'ailleurs reprise, jusqu'à aujourd'hui, en toute impunité, sur des sites et blogs parfaitement racistes[53].

Punition et récompense

Voilà qui permet d'introduire une version recueillie par David Pickett en 1958, dont nous avons vu que la thèse, à prétention scientifique cette fois, est justement que les Gypsies forment une communauté internationale de voleurs[54]. Son interlocuteur, Munya, « Russian Gypsy » résidant à Syracuse (USA), lui donnait pour titre, en romani, *O Karfin* : *Le Clou*. Si ses paroles enregistrées sont rapportées par écrit aussi fidèlement que l'affirme le chercheur, Munya semble s'être employé

[51] Texte 8. Voir annexe.

[52] « *My South Albanian friend knew the legend that Gypsies stole the fourth nail at the time of the Crucifixion and says that it is common throughout the Balkan Peninsula* », Durham 1910 : 79.

[53] « *Gypsy children are raised being told the tale of the young Gypsy boy who saved the life of Jesus. The tale tells of four nails made to be used in the crucifixion: one each for the hands of Jesus, one for his feet and the fourth, a nail of gold, for his heart. Late at night the Gypsy boy stole the golden nail, so when the crucifixion took place the next day, only three nails remained. God appears to the young Gypsy boy telling the child his act of thievery saved Jesus from having the nail plunged through his heart. In payment for the boy's deed, God endowed Gypsies the right to steal with no moral consequences forever! Gypsies choose a lifestyle of thievery, one that is as natural to them as eating and sleeping…* », Venitis 2017.

[54] Pickett 1970, voir *supra* n. 38.

à confirmer cette thèse avec une belle résolution, peut-être avec une charge de provocation et d'ironie qui auront manifestement échappé au jeune chercheur. Pourtant cette version est très intéressante, parce qu'elle associe justement la malédiction de l'errance à la permission de voler.

Le récit commence en romani : « *Sar pendiya mro dad:* comme le racontait mon père » et ainsi de génération en génération depuis de temps immémoriaux… La scène semble tirée d'un tableau ou, plutôt, d'un film : elle se déroule sur le Golgotha, le jour de la crucifixion. La foule s'amasse… Les condamnés, trois « criminels qui ont violé la loi de Rome », sont pieds et poings liés, les soldats jouent aux dès… Parmi la foule, figure un forgeron tsigane, « l'un de ceux qui sont délinquants et voleurs par nature », mais qui pensent seulement qu'un « criminel doit en aider un autre, lorsque l'occasion se présente ». Il s'approche avec son marteau et son enclume portative et demande à appointer les clous afin qu'ils percent plus aisément les chairs et le bois et, en bon voleur qu'il est, profite de son labeur et de la distraction des soldats, toujours occupés à jouer, pour subtiliser un clou qu'il glisse discrètement... dans son rectum. Mais très vite les soldats le chassent d'un coup de pied, car l'heure est venue et le Tsigane s'enfuit, abandonnant dans la précipitation son marteau et son enclume. On procéda à la crucifixion de Jésus et des larrons et l'on s'aperçut à la fin qu'il manquait un clou ; ainsi un seul clou servit-il pour les deux pieds du Christ.

Depuis le ciel, Dieu le père vit la tentative du Gypsy pour alléger les souffrances des condamnés en appointant les clous et pour avoir cherché à voler un ou plusieurs clous. « Il sut que les Tsiganes était un peuple de voleurs impénitents, et qu'ils servaient O Kalo Beng, le Diable Noir, mais Il sentit qu'il devait récompenser tous ceux qui avaient essayé d'épargner la souffrance à Son Fils et, puisque le forgeron tsigane avait eu recours au vol pour réduire le nombre de clous enfoncés dans le corps du Christ, il décréta que dorénavant les Tsiganes seraient pardonnés pour tout péché de vol. En même temps, puisque le forgeron tsigane s'était enfui du lieu du supplice, Notre Père punit les Tsiganes en faisant d'eux d'éternels errants, ne se fixant jamais et se déplaçant constamment d'un lieu à un autre. C'est pour cela que les Tsiganes, aujourd'hui encore, sont nomades. »[55]

Ce récit possède un lien avec les chants de Passion (nous n'avons que des versions italiennes, mais il doit en exister ailleurs) où la Vierge implore des clous fins pour son fils et accrédite l'existence de versions où le Tsigane accède à sa demande (voir *supra*). Ce qui paraît étrange et en fait un peu incohérent, est tout de même de considérer le vol comme consubstantiel à la nature des Tsiganes, une activité à laquelle ils peuvent se livrer en toute innocence, et de les présenter à la fois comme des forgerons travaillant à la tâche, se déplaçant partout avec leurs outils.

[55] Texte 9. Voir annexe.

Il est significatif que l'homme doive abandonner sur place ses outils après le vol, car, en fait, l'une et l'autre pratique s'accordent assez mal, si l'on songe à l'embarras de l'enclume ! Mais surtout, ici, le Tsigane est puni pour sa lâcheté, condamné à fuir éternellement, comme il a fui le calvaire, en même temps que le droit de voler lui est reconnu. Enfin, le détail scatologique concernant le moyen de cacher le clou, bien que non dénué de réalisme et de vraisemblance – le rectum étant effectivement utilisé depuis la nuit des temps comme lieu de cache, justifiant la pratique policière de la « fouille au corps » – ajoute au récit une pointe (!) de dérision et rend l'héroïsme du voleur, dont est stigmatisée la lâcheté, assez dérisoire. On peut aussi se demander, comme je l'ai déjà indiqué, qui se moque de qui, et si l'autodérision tsigane, n'est pas ici aussi, ou d'abord, un « foutage de gueule » dont fait les frais l'enquêteur à la recherche des preuves de l'existence d'une culte du vol chez les Gypsies.

À un autre niveau de réflexion, nous pouvons noter que l'association même d'une punition et d'une récompense, en plus d'une version, aide en fait à la crédibilité au moins partielle du récit, car l'association et le mélange du bon et du mauvais, dans ces représentations que des Tsiganes ont d'eux-mêmes et que des non-Tsiganes se font des Tsiganes rendent au moins compte d'une partie de la complexité de l'expérience : un consensus apparent, qui masque de profonds malentendus [Olivera 2014 : 500], semble pouvoir s'établir à travers ces histoires partagées, qui traitent bien d'abord des relations difficiles entre Gajdé et Tsiganes, sur l'appréhension de la vie des Bohémiens ; attirante et repoussante, enviable et méprisable, maudite et bénie. La punition infligée par Dieu réside dans leur situation sociale objective ; autrement elle naturalise leur situation d'ostracisme, de misère et d'errance. La récompense, elle, est tout à fait ambivalente et ne peut en fait que se retourner en accusation : les Tsiganes ont inventé des histoires *ad hoc* pour justifier leur transgression de lois morales élémentaires dans leurs relations avec les non-Tsiganes : un pseudo-droit de voler, de mentir, de tromper les Gadjé (et seulement eux). Certes les Tsiganes peuvent aussi dire – et ils certains le disent – que les histoires de malédiction divine les concernant ont été inventées par les Gadjé pour justifier la situation d'extrême injustice dans laquelle ils les maintiennent. La légende des clous, selon les versions, dit tout cela, parfois tout à fois.

Soit par exemple, une belle version donnée dans un recueil de contes de tradition ukrainienne, qui est une révision assez radicale de la légende des cinq clous, où le Tsigane apparaît comme forgeron et bourreau du Christ, et pourtant, par un côté au moins, méritant. Cette fois, le cinquième clou, prévu pour le cœur du Christ, est une commande des mauvais Juifs et non une initiative personnelle dictée par la malignité ; le Tsigane le forge comme les autres, mais se refuse à l'utiliser, alors qu'il s'exécute pour les quatre autres : « Le Tzigane, avec une excuse toute prête,

apporta les clous au Golgotha, mais n'en enfonça que quatre, dans les mains et les pieds, et il dissimula le cinquième dans sa chevelure. Il le fit afin que le Sauveur ressuscitât, car le Tzigane y croyait dur comme fer. Les Juifs s'aperçurent de la tromperie du Tzigane et le soumirent à un interrogatoire ; mais le Tzigane jura ses grands dieux qu'il avait planté le cinquième clou. A cet instant, une abeille se posa sur la poitrine du Sauveur[56]. Le Tzigane la montra et dit : - Voilà le clou que j'ai enfoncé, pourquoi vous ne voulez pas me croire ? Je l'ai planté, je vous le jure ! Que je devienne noir comme la terre, si je mens ! C'est pour cela que le Seigneur interdit de tuer les abeilles, c'est un péché, et qu'il permit aux Tziganes de jurer et de tromper les gens ; mais il punit le parjure en rendant tous les Tziganes noirs comme la terre. » [Kabakova 2015:][57]

Par son intervention providentielle – c'est le cas de le dire, puisqu'il y va de la possibilité même de la résurrection (voir *supra*) – l'abeille (mouche en d'autres versions [Andronikova 2006]), assiste le Tsigane dans son mensonge et dans son parjure. Ainsi est-il permis aux Tsiganes de tromper et jurer (c'est-à-dire de faire ce qu'ils ne *devraient* pas faire), mais à la fois ils en sont punis, puisqu'ils paient leur parjure par la couleur de leur peau, le noir étant à la fois associée à la laideur physique et morale (voir *supra* la Vierge condamnant les Tsiganes pour la forge du cinquième clou à la noirceur de peau et à l'esclavage).

Il nous faut en outre remarquer au passage que les versions où le Tsigane est l'un des bourreaux du Christ sont rares et, lorsque tel est le cas, cette fonction dépend de son statut de forgeron des clous. Nous ne connaissons à ce jour qu'une seule exception, contemporaine, où personne ne voulant enfoncer les clous dans les mains et les pieds de Jésus, un « Mânouche » se voit offrir pour exécuter le supplice une « bourse pleine d'or » qui, après exécution, se transforme en sable. Mais cette version, prétendument issue de collectage, est éminemment suspecte d'avoir plutôt été dictée par une fantaisie d'écrivain gadjo [Pégon 1982 : 99][58].

Beaucoup plus intéressante, l'usage décalé que Rufa, une interlocutrice rom lovara moscovite de l'anthropologue Alaina Lemon, fait de l'histoire du cinquième clou caché dans les cheveux. Plutôt qu'une licence de voler et de tromper, qu'y voient les Gadjé russes qui la racontent,

[56] Version d'un conte religieux type ne faisant par intervenir nécessairement la figure du Tsigane : AaTh / ATU 772*: *The Flies Instead of Nails on Christ's Heart*.

[57] Dans une autre version, ukrainienne également, le Tsigane forgeron et bourreau n'amène avec lui au Golgotha que quatre des cinq clous demandés, jurant qu'on ne lui en avait commandé que quatre. Ainsi Dieu permit-il aux Tsiganes de jurer faussement aux grandes foires annuelles. Polivka 1897: 263 (qui traduit Manžura 1894 : 184).

[58] Lucien Pégon écrit en effet : « la matière de cet ouvrage m'a été entièrement fournie par ces "Bohémiens", comme vous les appelez encore », en ajoutant toutefois : « si la matière de mon livre est taillée dans le vif, j'estime avoir eu le droit de l'interpréter à ma façon, chacun devant y retrouver son bien ». Le très bref compte-rendu que lui consacre le très sérieux et compétent Joseph Valet, auquel Pégon a emprunté certains de ses récit, est lapidaire et réservé : « on se demande qu'elle est la part du conteur-voyageur et celle de l'auteur du livre » [Valet 1982 : 20]. De plus la confrontation des versions qu'il donne de contes manouches issus des collectages de Valet montre son absence de fiabilité.

Lemon y voit une illustration de la nécessité quotidienne pour les Tsiganes de dissimuler leur identité, de même qu'ils ont dû dissimuler pendant l'époque communistes leurs objets religieux ou encore, à l'époque de cette ethnographie (années 1990), la pratique de la kris, l'instance juridique traditionnelle (Lemon 2000 : 190-191). La dissimulation du cinquième clou, qui « sauve » la résurrection, devient l'élément déterminant, à la fois le symbole d'une capacité à préserver les valeurs premières du groupe (la non trahison, son propre sens de la justice etc.) et à réaffirmer dans cette capacité même de mutisme et de discrétion sa propre identité Rom.

Le clou caché

L'histoire du clou caché dans l'anus est attestée par ailleurs ; elle n'est donc pas une invention opportuniste et ponctuelle pour répondre à une enquêteur prétentieux, insistant et accusateur. Il n'y a pas de doute qu'elle se racontait et probablement se raconte encore, dans l'entre soi de tel ou tel groupe, de telle ou telle famille. Le Père André Barthélémy, pilier de l'aumônerie des gens du voyage en France, paternaliste certes, mais bienveillant et surtout grand connaisseur de la langue et des mondes tsiganes, rapporte sensiblement la même histoire que Pickett. Il l'a, dit-il, recueillie en Uruguay auprès d'une « vieille Romani » : « Quand les Juifs ont voulu faire mourir Jésus, ils avaient préparé quatre clous pour le fixer sur la croix. Un des deux autres condamnés était un Rom (ce devait être le bon larron). Voulant épargner à Jésus le supplice, il chercha à s'emparer des clous qu'on lui destinait, mais il ne put en dérober qu'un qu'il cacha… où il put (certains par pudeur disent sous la langue). Ne trouvant pas le quatrième clou, les bourreaux clouèrent les deux pieds du Christ l'un au-dessus de l'autre, comme on peut le voir sur beaucoup de crucifix. Jésus se tourna alors vers le Rom et lui dit : « Tu as voulu me tirer d'affaire. C'est bien de ta part. Pour te récompenser, j'accorde le pardon à tous ceux de ta race qui voleront et ce, jusqu'à la fin du monde – Mais, dis-je à la bonne femme, crois-tu que cette histoire soit vraie ? – Oui, c'est marqué dans la Bible ! » [Barthélémy 1982 : 108].

L'identification de l'un des larrons – tant qu'à faire plutôt le « bon » – à un Rom, est évidemment intéressante et presque, dirai-je, attendue[59]. Sergio Franzese en donne une version similaire, en sinto piémontais[60] (c'est le seul texte *romenes* de ma moisson à ce jour, à l'exception

[59] Dans un conte de Paul Arène, paru en 1894, recueilli prétendument auprès de Gitans espagnols aux Saintes-Maries-de-la-Mer, le bon larron tsigane, qui avait réjoui l'enfant Jésus au berceau en coupant une pendeloque de l'un des rois-mages, prend le nom de Gestas (Arène 1894), qui est pourtant celui… du mauvais larron, dans l'évangile apocryphe de Nicodème qui est le seul texte à donner ce nom, associé à celui de Demas, le bon larron.

[60] Hélas Franzese ne donne aucune indication au sujet de son collectage ; il est fort possible qu'il ait écrit lui-même l'histoire en sinto et, peut-être, s'est-il tout simplement inspiré de Barthélémy. En tout cas l'introduction semble répondre aux versions dans lesquelles le peuple tsigane est maudit, en énonçant l'idée forte selon laquelle les Sinti sont insensibles aux malédictions des Gadjé, et suppose donc que, lorsque tel est le cas, il s'agit de versions nécessairement

d'un petit poème, lui même en sinto d'Italie, de Vittorio Mayer Pasquale, dit Spatzo 1927-2005[61]). En outre, on notera, dans le récit rapporté par Barthélémy, l'invocation, bien sûr erronée, de la Bible comme preuve de la « vérité » du récit. Il est certain que cette légende, à l'instar de tant d'autres récits para-bibliques [Lammel / Nagy 2001], a pu, peut encore être considérée de bonne foi comme présente effectivement dans les Saintes-Écritures par des personnes peu lettrées ; ce gage donné à sa « vérité » est très indicatif de la charge d'adhésion susceptible d'impliquer le récit. Sur un blog mexicain où la légende se trouve relatée sous une forme plus austère, un visiteur a écrit : « *asi es desde el principio y no es historia catolica es biblica* » : « il en est ainsi depuis le début et ce n'est pas une histoire catholique, elle est biblique ». Cela n'est cependant pas toujours le cas, et l'histoire peut bien sûr être aussi perçue par des Tsiganes qui la racontent comme une pure légende malveillante inventée par les Gadjé (nous en avons vu un exemple en Italie, Apolito *supra*), et tout autant pour les versions apparemment complaisantes (celles qui autorisent le vol par exemple) que pour les versions où tout converge vers une (con)damnation sans appel. Aussi Matt Salo, chercheur qui s'est penché sur la légende des clous, cite les collectages de Pickett (*supra*) et de Pelly (*infra*) et y ajoute une version recueillie à Toronto de la bouche de « N. Kalderash », témoignage qui insiste pourtant sur le fait que la légende correspond bien à une réalité (une pratique fréquente du vol, et – plus étonnant – la capacité à échapper aux poursuites[62]), il croit devoir cependant préciser, à partir de son « expérience » de terrain : « beaucoup de Roms connaissent une version de cette légende, mais aucun ne la raconte avec conviction. Elle n'est en aucune manière un blanc-seing pour le vol ; elle est plutôt habituellement racontée comme une curiosité, comme un exemple du genre de choses que les gens disent au sujet des Gypsies »[63]. Cette interprétation ne tient pas compte des cas, assez nombreux, où l'histoire est racontée pour « vraie » ou, du moins vraisemblable, alors même que les Gadjé sont désignés comme sa source probable. C'est d'ailleurs de cette façon, comme un récit étiologique vraisemblable, qu'elle m'a été relatée dans l'Indre (voir *supra*, introduction), n'excluant

élaborées et données par les Gadjé, ce qui n'est pas certes pas toujours vrai. Aucune précision n'est donnée au sujet du lieu où le bon larron a caché le clou… Texte 10. Voir annexe.

[61] « U star nagli / *Star nagli hisle perajt / Fir ti keren ti merel i Retares / Jek vintakri čaj dikjas / Jek korkoro čordasli / U kurmaskro na hajčardaspes / Unt Jov vjas kjake nagaldo / Mit trin nagli ap u krajzo* » (« Les quatre clous. Quatre clous étaient forgés / Pour faire mourir le Sauveur / Une fille du vent le vit / Elle en vola seulement un / Sans que le soldat ne s'en aperçut. / Et Lui fut ainsi crucifié, / De trois clous sur la croix ») [Arlati 2016].

[62] « *Yeah, it was supposed to be a Gypsy fellow that stole the nail, that was supposed to go into his heart, or something. And ever since then, they say, the God's supposed to say, Christ, he says there'll always be Gypsies. As long there'll be Gypsies, there'll be stealing going on. And they'll never get caught. That's pretty well the truth, pretty well the truth*. » Salo 1977 : 44 (« Oui, il est supposé que c'est un Tsigane qui a volé le clou, qui était supposé percer son cœur, ou quelque chose comme ça. Et toujours depuis, ils disent, Dieu est supposé dire, le Christ, dit qu'il y a toujours eu des Tsiganes. Tant qu'il y aura des Tsiganes, les vols continueront. Et ils ne seront jamais pris. C'est la vérité pure et simple, la pure et simple vérité. »).

[63] « *In our experience, many Rom know a version of this legend, but none tells it with conviction. It is by no means a charter for theft ; rather it is usually told as a curiosity, as an example of the kinds of things people say about Gypsies*. » Salo 1977 : 44.

nullement l'intervention des Gadjé, qui, après tout ne colportent pas que de fausses histoires, surtout lorsqu'elles sont susceptible d'une caution biblique ou, disons, parabiblique. Du reste, la Bible même a été écrite par des Gadjé, certes inspirés de Dieu, qui « attestent » de la présence des Tsiganes en Terre Sainte (voir *supra*).

La version du clou volé dans la confrontation de deux acteurs ou spectateurs de la Passion du Christ, un bon et un mauvais, un gentil et un méchant, est assez ancienne, s'il est vrai que Gustav Mühl la publie en 1874, sous une forme très intéressante apprise au contact d'un Zigeuner alsacien : « Lorsque notre Seigneur Jésus Christ devait être mis en croix, deux frères dans la foule le suivirent sur la place du supplice ; l'un se nommait Schmul, l'autre Rom-Schmul. À la vue de l'élévation de la croix et des autres préparations pour le martyre de Jésus, Schmul non seulement demeura indifférent, mais il manifesta même sa joie ; Rom-Schmul, par contre, était maintenant disposé tout autrement, le spectacle du supplice imminent était très proche de lui, et il aurait aimé sauver le Sauveur de l'agonie et de la mort. Malheureusement, cela était impossible. Mais il voulut quand même faire quelque chose, alors il vola au moins l'un des quatre clous avec lesquels le Seigneur devait être cloué à la croix. […]. Rom-Schmul professa sur le champ le christianisme, alors que son frère restait Juif. Ce fut lui qui devint l'ancêtre des Roms ou Zigeuner. »[64] Mühl, qui écrivait pour une revue intitulée, en allemand, *Le Salon de la littérature, de l'art et de la société*, ne nous précise pas où Rom-Schmul cacha le clou, mais on peut l'imaginer ! L'enjeu, par ailleurs, de la fable étiologique est ici transparente et c'est bien à ce titre que Mühl la produit (tout en la rejetant sans ambages)[65] : les Roms sont des Juifs devenus chrétiens, et ils sont bénis par ce vol, par le seul fait d'être justement chrétiens. S'il est un peuple maudit, c'est le peuple juif qui bafoue le Christ et lui seul, mais il offre à la fois une ascendance prestigieuse... Schmul ou Schmol désigne un patronyme ashkénaze en Alsace, mais c'est de ce fait même un nom parfaitement alsacien, qui a souvent la charge d'en représenter l'identité patronymique : au passage, Rom Schmol, ex juif, se déclare Alsacien parmi les Alsaciens. Rien n'est dit par contre au sujet d'une quelconque licéité du vol, dont les Juifs d'ailleurs sont accusés, sous une autre forme : l'usure et la finance !

Qui vole un clou vole tout

Mais un grand nombre, sans doute le plus grand nombre de versions en circulation, ne mettent en fait l'accent que sur la gratification reçue en échange du vol du cinquième ou quatrième clou ; à partir d'éléments qui renvoient clairement au récit de malédiction (le cinquième clou),

[64] Texte 11. Voir annexe.
[65] Mühl évoque dans ce texte, pour la révoquer aussitôt, la théorie de Wagenseil [1697 : 435-480] selon laquelle les Zigeuner seraient des Juifs qui se seraient cachés au moment des persécutions du XIV^{e} siècle.

l'histoire devient alors celle d'une bénédiction et d'un régime d'exception moral accordé aux seuls Tsiganes [Dähnhardt 1908 : 215].

On en trouve un exemple dans l'ouvrage pionnier (1975) d'Anne Sutherland, reposant sur un travail de terrain prolongé, à partir de 1968, dans la communauté Rom (surtout Kalderash) d'une grande ville de Californie (sans doute San Francisco [Sutherland 1986]). Sous une forme dramatique, il y est encore et toujours question du soi-disant droit de voler. L'auteure considère le récit suivant, comme un véritable « mythe », connu de tous les Roms (« il n'est homme, femme ou enfant qui ne le connaisse ») sous le titre d' « Histoire de Dieu »; il « apporte une explication et une justification du vol » : « Jésus allaient être crucifié et un forgeron tsigane, qui était un esclave, fut contraint par les soldats romains de fabriquer quatre clous, trois pour les mains et les pieds et un pour le cœur. Le Tsigane a tout fait pour résister, mais les soldats l'ont fouetté pour qu'il fasse les quatre clous. Il demanda à Dieu de l'aider et d'aider les Tsiganes. Dieu pleura et le Tsigane pleura. Au moment de consigner les clous, il en avala un et dit aux soldats qu'il l'avait perdu[66]. Quand Dieu vit qu'il avait avalé le clou destiné au cœur de Jésus, il dit : 'Tsigane, tu es libre d'aller et de voyager partout et tu peux voler ta nourriture et prendre ce qu'il te faut pour vivre'. C'est pourquoi les Tsiganes voyagent et volent. »[67]

Sutherland commente aussitôt en disant que, pour autant, ils ne forment certes pas une communauté de criminels, dans une ville où pourtant les criminels ne manquent pas ; tout au plus, certains de leurs membres sont-il impliqués dans de petites affaires de chapardage et de vol à la tire [Sutherland 1986 : 73]. D'ailleurs, l'un des enjeux de son livre était justement de montrer, contre tant d'autres, y compris des anthropologues (voir *supra* Pickett, *infra* Petrović), que l'identification Gypsies / voleurs est fausse, les Roms de Californie trouvant bien d'autres sources de revenus. Pourtant, son livre fut considéré à sa parution par un journaliste du *New York Times* (8 novembre 1975), comme une « apologie du fait que les Gypsies volent beaucoup » (voir préface de 1986). Ce fut peut-être cette publicité malencontreuse qui valut au livre l'attention des auteurs du *vademecum* de l'enquêteur de police dont nous avons déjà parlé, qui ont intégré « l'histoire de Dieu », dans leur ouvrage pour apporter une preuve supplémentaire du fait que, justement, qui dit gypsy, dit voleur [Smith / Walstad 1989 :70] ! On voit par là combien les versions de l'histoire des clous les plus favorables, apparemment, aux Tsiganes, se retournent fatalement contre eux, accusés de s'être

[66] On remarquera que c'est le même geste, attribué dans une version bulgare à un berger autochtone (*infra*, texte 3), que revendique ici le Tsigane.

[67] « *Jesus was going to be crucified and a Gypsy blacksmith, who was a slave, was ordered by the Roman soldiers to make four nails, three to go into his hands and feet and one through his heart. The Gypsy stalled and stalled, but the soldier whipped him so he made the four nails. He asked God to help him and to help the Gypsies. God cried and the Gypsy cried. When he was to deliver the nails he swallowed one and told the soldiers he had lost it. When God saw that he had swallowed the nail for Jesus' heart, he said, "Gypsy you are free to go and travel anywhere and you can steal your food and take what you need to live.*" », Sutherland 1986 : 73.

forgés un « mythe », voire « une religion » leur permettant de violer allègrement le huitième commandement du décalogue. Pourtant cette version limite le vol licite, ou du moins tolérable, à la nourriture et disons, au minimum vital. Cette limitation est souvent rappelée dans ces histoires : « cinq sous » seulement, « la valeur de 10-12 kreuzer par jour », une fois tous les sept ans, ou aux grandes foires annuelles[68]... On pourra remarquer aussi ce qu'occulte complètement la focalisation de l'attention sur le seul droit de voler : le statut d'esclave du forgeron, maltraité et fouetté par les soldats ; il y a là, bien sûr, une épaisseur mémorielle pour ces Roms, dont les ancêtres très probablement avaient connu l'esclavage et qui ne pouvait que faire écho à l'histoire américaine : ce que les Roms ont gagné par les souffrances partagées avec le Christ est la « liberté », le droit de voyager où bon leur semble, plus encore que celui de voler, et bien des versions insistent, comme nous verrons, sur cette dimension fondamentale.

Ce texte de Sutherland, fait néanmoins écho à beaucoup d'autres, écrits par des Gadjé, anthropologues, prêtres, journalistes ou policiers, qui voient dans la légende ainsi remaniée à partir de la subtilisation du quatrième ou du cinquième clou, l'expression d'une véritable mentalité ou culture du vol. Il en va ainsi, peut-on dire, depuis son apparition dans les écrits des folkloristes de la fin du XIX^{e} siècle. Dans une étude conduite par Alexander Petrović aux environs de Belgrad au début des années trente du XX^{e} siècle, cette fonction attribuée à la légende, par le chercheur, choqué par ce qu'il estime être une banalisation des pratiques de vol, est particulièrement visible : ses « informateurs » (ainsi les appelle-t-il), auxquels il demande s'ils ne considèrent pas le vol comme un « péché », lui répondent : « Non. C'est seulement un péché de voler ce que j'ai dans la maison et dont je n'ai pas besoin ». On lui dit aussi, affirme-t-il, de manière proverbiale, « celui qui n'a pas, désire avoir » ou, de façon plus politique : « Pourquoi certains ont plus qu'ils n'ont besoin et d'autres rien ». Lorsqu'il essaie de moraliser celui qu'il voit voler en lui disant d'aller plutôt travailler, l'intéressé lui répond : « Je travaille ; mais Dieu ne donne pas, Dieu a commandé 'Vole' » [Petrović 1934: 22]. Cette curieuse inversion du huitième commandement se réfère selon lui à la « légende qui explique pourquoi les Tsiganes pensent qu'il n'est pas un péché de voler : lorsqu'ils clouèrent Jésus à la croix, les Juifs voulaient enfoncer des clous dans son front, sa poitrine, chaque main et chaque pied ; mais les Tsiganes volèrent les clous. Selon certains, ils volèrent tous les clous : d'autres affirment qu'ils ne prirent seulement que ceux qui étaient prévus pour le front et la

[68] Exemple collecté à Baisingen dans le Bade-Wurtemberg dans les années 1850 : « *Die Zigeuner dürfen stehlen, was und wo sie können, so lang es den Wert eines Groschens nicht übersteigt, weil sie bei der Kreuzigung Christi einen Nagel stahlen und Christi Füße mit einem Nagel statt mit zweien, durch jeden Fuß einen, befestigt worden sind*. » (« Les Tsiganes ont le droit de voler, ce qu'ils peuvent et où ils peuvent, tant que la valeur du vol ne dépasse pas quelques sous, ils y ont été autorisés, parce qu'ils ont volé un clou lors de la crucifixion et le Christ a été crucifié d'un seul clou pour les pieds »), Birlinger / Buck 1861 : 383. Voir aussi Wittig 1914 : 171.

poitrine. En conséquence, Dieu bénit les Tsiganes et les enjoint de voler ‘vite et bien’, les assurant qu’ils ne sont responsables que devant Lui »[69].

Cette dernière assertion semble sous-entendre que ses interlocuteurs ne reconnaissent guère la légitimité des institutions des Gadjé qui les répriment pour le vol, dès lors au moins que ce vol est commis sans violence et avec adresse (*cleverly*), pas plus qu’il ne se plient à leur code moral (condamnation inconditionnelle du vol). Mais surtout la légende, et le poids qui lui est concédé – véritable « mythe » (Sutherland), voire substitut de « religion » (sergent Branley) –, permet de ne pas prendre en compte la question sociale – les conditions qui poussent des pauvres à voler (« Je travaille, mais Dieu ne donne pas... »), qu’ils soient ou non Tsiganes – en en faisant exclusivement un fait culturel, sinon même naturel, au sens où la légende n’exprimerait rien d’autre que la propension innée des Tsiganes à voler.

Il n’y aurait rien à faire, puisque cette irrépressible inclination au vol viendrait du sang ! Cet argument, notons le bien, pouvait aussi d’une certaine façon servir d’excuse, ou d’alibi, surtout en relation avec la légende. Dans une lettre du 16 décembre 1880 dont des extraits figurent dans la préface des *Gypsy Folk Tales* de Groome, l’érudit et ethnographe avant l’heure Paul Bataillard rapporte une discussion qu’il venait d’avoir avec une femme alsacienne de la famille Reinhart qui lui demandait d’intercéder pour un membre de sa famille, en prison depuis deux mois. S’adressant à lui comme à un homme qui connaissait si bien les Manouches (et cela est indiscutable) elle lui dit que ceux-ci n’étaient « pas mauvais, ne tuaient pas les gens »… Il lui répondit en souriant que les juges étaient impitoyables avec eux parce qu’ils avaient l’infortune de n’être que trop enclin à s’emparer du bien d’autrui. Elle en convint, dit-il, en expliquant que « c’était dans le sang », ajoutant qu’il devait aussi savoir que les Manouches avaient le droit de voler une fois tous les sept ans. « C’est une histoire que vous devez connaître. Ils se préparaient à crucifier Jésus. L’une de nos femmes passaient par là, et elle chipa l’un des clous qu’ils allaient utiliser. Elle aurait voulu voler les quatre clous, mais elle ne le put pas. En tout cas, c’était toujours un de pris, et c’est la raison

[69] « *When asked whether they consider it a sin to steal, Gypsies reply: ‘No. It is only a sin to steal what I have in my house and what I do not need.’ Usually theft is to them a matter of course—“He who has not,’ they say, ‘desires to have’ ; or ‘Why have some more than they need, and others nothing’. If a Gypsy, who has stolen some thing, is asked why he did it, and why he does not work and acquire the thing honestly, he retorts: ‘I work; but God gives not. God has commanded « Steal ».’ This answer refers to a legend that explains why Gypsies think it no sin to steal. When nailing Jesus to the cross the Jews intended to drive nails through His forehead, breast, each hand and each foot; but the Gypsies stole the nails. According to some they stole all the nails: others affirm that they took only those intended for the forehead and breast. In consequence God blessed the Gypsies and enjoined them to steal ‘easily and cleverly,’ assuring them that they would be responsible only to Him* ». Petrović 1934: 22. Mais on peut remonter dans le temps et citer une étude de Mieczyslaw Dowojno-Sylwestrowicz, elle aussi parue dans le *JGLS*, mais en 1899, au sujet des Tsiganes lithuaniens: « *Stealing, they say, has been permitted in their favour by the crucified Jesus, because the Gypsies, being present at the Crucifixion, stole one of the four nails, by the aid of which the Saviour was nailed to the cross; hence it is that, when the hands had been nailed fast there was only one nail left for the feet, and therefore God allowed them to steal, and it is not accounted a sin to them*. » (1899 : 253).

pour laquelle Jésus fut crucifié de trois clous seulement. Et c'est pourquoi Jésus laisse les Manouches voler une fois tous les sept ans »[70]

En une époque plus récente, les années trente du XX[e] siècle, un Rom britannique, Walter Lloyd, qui sut exploiter mieux que tout autre l'image du Gypsy jusqu'à en prendre le nom, signant ses livres du nom de Gipsy Petulengro [Hancock 2004 : 87-88], lui aussi fait état, non sans une très remarquable ambiguïté, de cette licence divine, qui impose cependant une drastique restriction à la pratique du vol licite. Il s'agit surtout, semble-t-il, de calmer à ce sujet l'obsession des *gorgios* (= gadjé pour les voyageurs britanniques), de la même façon que madame Reinhart s'employait à amadouer Bataillard dont elle avait besoin. Petulengro, dont le livre de remèdes *romane* est encore aujourd'hui réédité [1935a], rapporte dans son autobiographie [1935b] que, alors qu'il était enfant avec ses frères et sœurs, sa mère racontait pourquoi « nous, les *gipsies*, nous avons la permission de voler une fois tous les sept ans » : « alors que la procession vers le Calvaire suivait son cours, une vieille tsigane entra dans la foule et demanda ce qui se passait. On le lui dit et lorsqu'elle vit le regard plein d'angoisse du Sauveur, elle eut pitié de Lui et eut l'idée d'empêcher la crucifixion. 'Si seulement je pouvais voler ces clous', pensa-t-elle. Elle en vola un et le jeta. Mais à sa seconde tentative elle fut surprise par les soldats et battue. La vieille Romani demanda pardon, en disant : 'Je n'ai rien volé depuis sept ans !' L'un des disciples, debout près d'elle lui dit : 'Tu es bénie maintenant. Le Sauveur te permet de voler désormais une fois tous les sept ans !' ». Ainsi, par la même occasion, la mère de Gipsy expliquait la raison des trois clous...[71]

---

[70] « *In a letter of 16th December 1880, M. Bataillard wrote: 'An Alsatian Gypsy woman, one of the Reinhart family, has been at me for some time past to procure a remission of sentence for one of her relations who has been in gaol since ad October. 'The Manousch' [Gypsies], she urges, 'are not bad ; they do not murder.' And on my answering with a smile that unluckily they are only too prone to take what doesn't belong to them, and that the judges, knowing this, are extra severe towards them, her answer is, 'It is true, it's in the blood. Besides, you surely know, you who know all about the Manousch, they have leave to steal once in seven years.' 'How so?' 'It's a story you surely must know. They were just going to crucify Jesus. One of our women passed by, and she whipped up one of the nails they were going to use. She would have liked to steal all four nails, but couldn't. Anyhow, it was always one, and that's why Jesus was crucified with only three nails, a single one for the two feet. And that's why Jesus gave the Manousch leave to steal once every seven years'* ». Groome 1880 : xix-xxx. Voir aussi le Yéniche allemand Engelbert Wittich : Jésus, pour remercier la voleuse a levé (ou adouci ?) la malédiction qu'avait auparavant jeté le Père sur le peuple Tsigane, parce qu'ils avait négligé son fils et la Vierge lors de la fuite ne Egypte, en permettant aux Zigeuner de voler la valeur de 10-12 kreuzer par jour : « *Als der kleine Gott (Jesus) von dem Judenvolk gekreuzigt wurde, hatte er vier Nägel an seinem Kreuze gehabt. Eine Zigeunerin stahl davon einen und war so daran schuld, dass die Judenknechte die Fusse des Heilandes kreuzweise an das Kreuz schlugen. Der Heiland sprach deshalb darauf, wie der grosse Gott einige Jahre vorher über alle Zigeuner, den Fluch über diese Zigeunerin aus, dass von dieser Zeit an jede Zigeunerin täglich etwas stehlen müsse, was einen Wert von 10—12 Kreuzer habe* », Wittich 1914 : 170-171.

[71] « *I remember also my mother telling us of the old Romany legend handed down since the Crucifixion of why we gipsies are allowed to steal once every seven years. My mother said that while the procession was resting on its way to Calvary, an old gipsy woman came intro the crowd and asked what was happening. She was told, and when she saw the look of anguish on the Saviour's face she took pity on Him and thought she would like to prevent the crucifixion. 'If only I could steal those nails,' She thought. She stole one and threw it away. But at the second attempt she was caught by the soldiers and thrashed. The old Romany begged for mercy, saying : 'I haven't stolen anything for seven years !' One of the Disciples standing near said to her. 'You are blessed, now. The Saviour allows you to steal once every serven years from now onward !' My mother used to tell us as* chavis *that that was the reason why only three nails were used and why the feet of Jesus were crossed* ».

Le cycle de sept ans, dans ce contexte, ne manque pas de sel, s'il est vrai que la période intermédiaire apparaît en fait comme une pénitence (être privé de voler pendant sept ans !), selon le schéma classique des sept ans de pénitence auxquels les canons pénitentiels condamnent les devins et devineresses (chiromanciennes par exemple!), et que les premiers groupes arrivant en Europe de l'Ouest invoquait pour expliquer et justifier leur voyage. On remarque aussi que la vieille Tsigane n'est pas ici punie, ni récompensée, pour son mensonge qui, face aux soldats crucifiant le Christ était bien le moindre des péchés ! Mais le Seigneur la prend au mot, et ne lui donne, du coup, la permission de ne voler, comme elle l'a dit, qu'une seule fois tous les sept ans. Elle est ainsi piégée par son propre mensonge, mais rien ne dit évidemment que sa descendante ou, ici, son descendant (car nous n'avons pas bien sûr la version romani de la mère de Gipsy Petulengro, si du moins son fils ne s'est pas tout bonnement inspiré de Bataillard ![72]) ne ment pas aux *Gorgios*, en leur racontant cette histoire, c'est-à-dire en leur proposant éventuellement une version *ad hoc*.

Un Kalderash installé en France, Alexandre Zanko, célèbre par les nombreuses photographies que l'on a de lui, mais surtout par le livre du Père Chatard qui a recueilli sa parole, a vendu la mèche sur cette question : « Vos journalistes, vos photographes, certains de vos écrivains nous exploitent de toute façon. Ils vont même jusqu'à arranger les choses, de manière à mieux amuser le public et gagner plus d'argent. Ils s'enrichissent ainsi à nos dépens et ils nous laissent dans notre malheur que souvent ils aggravent encore. Voilà pourquoi je n'ai jamais rien voulu dire de ces choses à personne durant ma vie. Nous pensons tous ainsi et c'est la raison pour laquelle, lorsqu'ils insistent trop, nous leur 'racontons des histoires' et nous rions sous cape, en voyant ces grands « niais » s'empresser de les noter ; c'est notre revanche à nous. À moqueur, moqueur et demi » [Bernard / Chatard 1959 :14. voir Köhler-Zülch 1993 : 230]. Cela ne l'empêche pas de confier ses récits et son savoir « secrets » à celui auquel il fait cette déclaration, en donnant entre autres une interprétation divinatoire et théologique de la légende des clous (*infra*).

La *romni* à la main leste

Ces versions font apparaître au grand jour, si l'on peut dire, le personnage de la femme Tsigane, souvent aidée ou relayée par son enfant, qui vole un ou plusieurs clous pour alléger les souffrances du Christ. De nombreuses versions de ce vol compassionnel ont été recueillies. Dans certaines d'ailleurs le personnage de Sara « l'Égyptienne » est mobilisé, comme femme de Ponce Pilate[73] répudiée pour avoir défendue Jésus et qui aurait elle-même volé, mais après la déposition du

[72] Vu la notoriété de l'ouvrage de Groome cela est même très probable !
[73] Cette identification de Sara à la femme de Ponce Pilate est consignée déjà à la fin du XVI[e] siècle (Michaelis 1592) sans qu'aucun rapport ne soit fait alors avec les Bohémiens, soulignons-le.

corps du Christ, les clous du supplice, ramenant ensuite ces reliques avec elle de l'autre côté de la Méditerranée[74].

Mais il existe de nombreuses autres versions, beaucoup plus prosaïques, si l'on peut dire, comme celles collectées par Petru Raditi en Roumanie. A la fin des années 1960 une Tzigane de dix-huit ans, « visiblement convaincue de l'authenticité » de l'histoire, lui précisa, que de peur d'être découverte, la Tsigane du Christ « planta le clou dans un morceau de lard qui pendait là tout proche. » D'ailleurs, précisa-t-elle, « aujourd'hui encore, les Tsiganes qui font les lignes de la main, en faisant du porte-à-porte par les villages, demandent un bout de lard parce que, affirment-elles, peut-être un jour une Tsigane recevra de quelqu'un le bout de lard dans lequel était fiché le clou »[75]. Mais sa compagne de chine la contredit, soutenant une autre version : « le clou avait été jeté dans un fleuve et avalée par un brochet ; en effet, assurait-elle, quand on mange un brochet, on trouve toujours dedans un clou de ces temps anciens » [Raditi 1970 : 22][76]. Cette étiologie du quotidien, qui raccourcit en fait les temps et met les âges bibliques à portée de main, est typique du légendaire. Le fait que ce clou christique jeté aux poissons ait comme origine probable celui que l'impératrice Hélène aurait, après l'invention de la vraie croix, lancé dans le golfe de Settalie pour calmer une tempête [Bozóky 2007], n'a guère d'importance. Ici, la légende est évoquée en relation directe avec la vie quotidienne : le lard chiné, les poisson de rivière péchés, les habits donnés par les Gadjé… Elle est aussi l'appropriation tsigane du motif de la « recherche du quatrième clou » (voir *supra*).

Si l'on s'en tient à la documentation écrite, cette version de la légende ne paraît pas très ancienne, mais, comme pour tant d'autres récits transmis oralement, et qui n'ont commencé à

---

[74] « *She begged there garments from the Provencal fisher-folk, to clothe the saintes (thus originating the Gypsy right to receive old clothes from the gawje (non-Gypsy); earlier she had stolen the nails which held Christ to the cross and taken away his crown of thorns, thus giving the Gypsies the right to steal small objects* », Baïracli Levy 1962. « Sara profita d'un moment d'inattention du bourreau pour voler un des clous. Malheureusement, celui-ci se retourna, la vit commettre son larcin et se lança à sa poursuite. Trois Saintes Femmes qui assistaient à la scène étendirent leurs voiles pour couvrir la retraite de la jeune femme. Le soldat, ayant perdu de vue la fuyarde fut contraint d'abandonner », Magne 2016. Voici aussi juste un aperçu de la présentation de ce dernier texte d'Alexa et Albert Magne (sic, évidemment il y a du grand Albert là-dessous!) suffisamment explicite quant à sa fiabilité ethnographique (!) : « L'histoire du Tarot est assez floue et très controversée, je vous en donne, ci-après, quelques versions – historiques ou légendaires – mais avant, je tiens à vous délivrer celle que je tiens d'un clan Rôm. Elle m'a été contée, il y a quelques années, alors que je vivais en Camargue, aux Saintes-Maries-de la Mer. Elle fait référence au Livre de Thôt égyptien et à l'histoire de la sainte des gitans : Sara la Noire. / Vous ne trouverez cette belle histoire dans aucun livre, car j'ai fait la promesse à ce clan de ne jamais la publier. Si je le fais aujourd'hui état, c'est parce que Marie-Stella, l'Ancienne du clan m'en a donné l'autorisation. » Ces textes, qui pullulent sur internet, sont fascinants, pots-pourris de références ésotériques associées aux clichés les plus éculés de la gitane cartomancienne (une sorte d'ésotérisme de fête foraine !).

[75] Mirella Karpati rapporte la même version qu'elle dit avoir recueillie en Roumanie. Or le texte est celui-là même de Raditi (que Karpati, directrice de Lacio Drom a sans doute contribué à mettre en italien) : les deux chercheurs étaient-ils ensemble pour ce collectage ? En tout cas dans le texte revendiqué par Karpati figure une conclusion absente de Raditi : la découverte du clou dans le lard mettra fin à « l'expiation de notre peuple, condamné parce que l'une d'entre nous a augmenté les souffrances du Seigneur » (« *Sarà allora finita l'espiazione del nostro popolo, condannato perché una di noi ha accresciuto le pene del Signore* »), en obligeant par son vol, les bourreaux à transpercer les deux pieds d'un même clou. Karpati 1978 : 39.

[76] Texte 12. Voir annexe.

intéresser les élites qu'au XIX[e] siècle, on peut et l'on doit même supposer une existence bien plus ancienne. Elle suppose une culture dans laquelle la femme Tsigane, accompagnée ou non de ses enfants, est largement considérée comme habile à subtiliser des objets, ce qui est le cas, pour les Balkans et l'Europe de l'Ouest au moins depuis le début du XVI[e] siècle [par exemple Münster 1545] et sans doute dès le siècle précédant. Un chercheur italien, Angelo Arlati, a identifié plusieurs peintures, entre les années vingt du XV[e] siècle et la fin du XVII[e] siècle où le vol du quatrième clou par une Tsigane pourrait être représenté [Arlatti 2016]. Dans une crucifixion anonyme allemande (Mittelreinische Meister) du Städel de Francfort-sur-Main, on voit un personnage au visage basané portant un foulard sur la tête, sans doute féminin (mais en armure), prendre la fuite sur un cheval, tenant un petit seau à la main, dans lequel le clou pourrait se trouver. Un autre personnage l'accompagne dans cette chevauchée, chapeauté à la Tsigane ou à l'Égyptienne, puisque les Égyptiens sont alors représentés sous les traits des Tsiganes [Bruna 2014]. Dans une fresque de Gaudenzio Ferrari à Varallo Sesia, réalisée entre 1512 et 1513, alors que le Christ se tient agenouillé devant la croix, une Tsigane / Égyptienne (son large turban d'étoffe la désigne sans aucune équivoque comme telle [Giani 2018]), se tient tout près de lui, tenant par la main un enfant qui marche sur la croix encore posée au sol, tout en regardant vers le ciel ; les plis de son vêtement pourraient dissimuler le clou… Plus explicite, une famille de bohémiens, mari, épouse et enfant (là aussi il n'y a aucun doute d'identification), se trouve mêlée à la crucifixion de la chapelle du Sacro Monte de Varese, œuvre étonnante constituée de statues polychromes en terre cuite réalisées par Dionigi Bussola vers 1660. Cette fois, c'est le garçonnet vêtu négligemment de manière à laisser voir son sexe, porte avec lui un coffre, qui pourrait contenir des objets saints dérobés sur le théâtre de la passion, dont le fameux quatrième clou[77].

Autant d'indices qui laissent en effet penser que le vol par la Tsigane et sa petite famille d'un clou du Christ (qu'il est à la fois compréhensible et irritant de ne jamais voir !) a pu représenter un motif discret dans la peinture, bien avant que cette version de la légende ne soit attestée par des textes. Il serait très important de pouvoir l'établir définitivement, car cela permettrait de montrer l'existence d'un motif positif précoce de la représentation des Tsiganes par les Gadjé dans la peinture et attesterait évidemment de l'ancienneté de cette version de la légende en concurrence avec celle de la malédiction méritée du cruel forgeron.

Les voleurs du Golgotha

[77] Pour la tradition orale hongroise, comme l'atteste un collectage d'Ilona Nagy ayant conflué dans *La Bible Paysanne*, l'histoire du clou volé serait attesté par l'iconographie : « Sur bien des images pieuses, on peut le voir, ce petit Tsigane, auprès de la croix », dit la traduction française [Nagy 1973 : 10, Lammel / Nagy 2001 : 199]. Pour ma part, je n'ai pu encore trouver de ces images.

Dans certaines versions, la scène du calvaire est en fait une scène de vol, au sens où c'est l'intention de voler les chalands qui aurait conduit « les » Tsiganes à s'y trouver. Ainsi la légende se contente-t-elle alors de raconter comment une pratique déjà invétérée, une pratique de toute éternité attachée aux Tsiganes, précède et en fait explique le vol d'un ou plusieurs clous. Ainsi en une version recueillie par l'auteur d'un ouvrage en espagnol consacré à la petite ville de Taos, au Nouveau Mexique, on saute allégrement et sans rupture aucune des Gitanos qu'« autrefois » (fin du XIX^{e} début du XX^{e} siècle ?) on appelait « Turcas »[78] à Taos, réputés « *muy ladrones* » (très voleurs), aux Gitanos des temps antiques, déjà présents dans tous les coins du monde et livrés bien sûr à leur occupation favorite [Torres 1992 : 45-46]. C'est ainsi, selon la légende, qu'une « caravane de ces « Turcas » arriva à Jérusalem au moment au Ponce Pilate venait de condamner le Christ à mort », les Gitans se mêlèrent à la foule venue assister à la crucifixion et, selon leur habitude, se mirent à faire les poches des spectateurs. La vue d'un jeune Gitan tomba tout à coup sur les quatre clous préparés pour les pieds et mains du Christ et qui brillaient au soleil comme de l'argent. Il pensa que peut-être ces clous étaient de grande valeur, il s'approcha et en voleur expert, en glissa un dans son sac. Ainsi, au dernier moment, manquait-il un clou. Après l'avoir cherché en vain, les bourreaux clouèrent les deux pieds du Christ l'un sur l'autre : « Dieu le Père, qui voit tout, vit le petit gitan voler le clou et dit : 'Béni soit ce voleur qui épargna une mesure de douleur à mon fils. Dorénavant, les gitans peuvent voler tout ce qu'ils veulent, avec ma bénédiction' »[79].

Il existe des versions disons plus débonnaires de cette présence de Tsiganes voleurs au pied de la croix, comme la version provençale proposée par Bruno Durand [Domenge 2005: 153-154]. *Tres Boumians* passaient par Jérusalem le jour où « les Juifs, les pharisiens et les chefs des prêtres crucifièrent le fils de Dieu ». Ils trouvèrent la Vierge en pleurs. Aussi marchèrent-ils jusqu'au calvaire, où tout était prêt pour le supplice, mais où personne d'autres encore ne se trouvait. Ainsi eurent-ils vite-fait, l'un de voler les clous, l'autre le marteau, le troisième les tenailles et, en repassant devant la Vierge, déposèrent à ses pieds les outils volés. « La Vierge voulut faire un grâce aux bohémiens compatissants. Mais, comme elle craignait de ne pas reconnaître les trois vagabonds de Jérusalem, elle accorda à tous les fils de Bohème le privilège de voler sans péché »[80].

Ces trois Boumians viennent en fait d'un très célèbre et très beau Noël de la fin du XVII^{e} siècle du chanoine Louis Puech (souvent attribué par erreur à Saboly), très librement adapté de vers tirés des *Pastores de Belén* de Lope de Vega. Dans cette chanson, ils tiennent la place, exactement, de la *Gitana* du poème de Lope et de la *Zingarella* italienne, devinant dans la main du Christ son

[78] *Sic*, en fait dans les autres sources consultées sur le terme utilisé au Nouveau Mexique, c'est bien le masculin qui apparaît : « Turcos » (par ex. Cordova May 2011).
[79] Texte 13. Voir annexe.
[80] Texte 14. Voir annexe.

destin tragique et sa nature divine. Ces trois personnages, qui sont l'équivalent et à la fois l'exacte inversion sociale des mages, ont donc été aussi mobilisés pour animer la légende des clous en provençal, peut-être en fait à une époque assez récente, puisque l'on trouve cette version mot pour mot en français, dans un conte de Noël des frères Jérôme et Jean Tharaud (1934), de sorte qu'il est difficile de savoir si leur texte vient d'un texte provençal plus ancien ou bien si, plus probablement, le provençal est traduit du français[81]. Dans une version ultérieure beaucoup plus étoffée de ces mêmes auteurs, clairement antisémite (il est question de « ces Juifs de malheur »), le vol des trois compères n'est nullement oblatif mais bien intéressé et la caricature ethnique (raciale ?) plus marquée : « Il y avait là la boîte à clous, le marteau, les tenailles... Nos vagabonds s'en emparèrent sans vergogne. 'C'est autant de pris, se dirent-ils, et dont l'enfant de cette pauvre femme n'aura toujours pas à souffrir...'. Puis, continuant leur route, ils poursuivirent leur vie errante. Or, quelque temps plus tard, quand la Vierge eut rejoint son divin Fils au Paradis, elle se souvint des trois passants qui lui avaient été pitoyables, et voulut les récompenser. Mais ces gueux se ressemblent tous, de poil et de couleur. Et pour être bien sûre que ces trois-là seraient sauvés, elle accorda la grâce de voler sans péché à tous les fils de Bohême » [Tharaud 1940]. Mais, la Vierge ayant concédé le salut de tous les voleurs bohémiens, elle sauvera aussi peut-être ces deux académiciens, non pour les contes médiocres qu'ils ont fait sur elle (le recueil en questions s'intitule *Les contes de la Vierge*), mais plutôt pour avoir publié en mai 1945 dans *Le Figaro*, sur la suggestion de Matteo Maximoff, l'un des tous premiers articles sur l'internement des nomades [Bauman 2017: 116].

Cet exemple, comme bien d'autres, montre la difficulté qu'il y a, avec les versions écrites, qui ne disent rien de leurs conditions d'élaboration, de s'assurer qu'elles ont pu ou peuvent encore circuler par ailleurs oralement. Mais l'on sait évidemment que l'écrit, depuis qu'il existe, influe sur la culture orale, y compris des populations qui n'ont pas un accès direct à la lecture. Il serait vain en tout cas de chercher à distinguer l'oralité authentique des artifices littéraires, car ceux-ci ne manquent pas d'être à leurs tours repris et réélaborés dans les échanges oraux, médiatisés désormais par l'écrit, et d'ailleurs souvent, avec internet, sous la forme d'un écrit oralisé par les outils de synthèse vocale. Telle est la culture de nombreux Voyageurs et non-Voyageurs aujourd'hui. Ainsi continue d'ailleurs de se transmettre la légende des clous, sous différentes formes ; il suffit d'introduire les mots clés an anglais, en espagnol, etc., dans un moteur de recherche et l'on verra combien la légende continue à se propager et à se tranformer comme un élément toujours vivant et actif et non pas comme une pièce du musée culturel de tel ou tel groupe.

[81] On le trouve dans *L'Écho d'Alger* du 4 janvier 1934, mais il a sans doute été publié aussi en métropole. Texte 15. Voir annexe.

O Blagostovo

Il en est une version, proche d'une certaine façon des précédentes, parce que la bénédiction s'y substitue à l'antique malédiction, que j'ai trouvé seulement dans son état de popularisation la plus contemporaine. Cependant, selon toute évidence, elle est plus ancienne et, pour une raison linguistique, d'origine rom et même, selon toute probabilité, rom kalderash. Je suis d'ailleurs bien certain que d'autres que moi, plus perspicaces, sauront en découvrir ou en possèdent déjà des versions plus anciennes.

Je l'ai d'abord débusquée en espagnol, dans un tout petit ouvrage anonyme, en ligne et non daté, qui s'intitule *Magia Gitana* et de manière quelque peu exagérée, vue son exiguïté, *Manual integral de esoterismo*[82]. Il contient quelques propos sur la pratique prétendue des sorts, des conjurations et de la divination, en particulier par l'usage des cartes de tarot. Il arrive ainsi porté par le flot sans cesse renouvelé d'ouvrages censé découvrir les secrets de la *Magie des Tsiganes* (*Gypsy Magic*, etc.), une vogue inaugurée au XIX[e] siècle avec, entre autres[83], le livre de l'ésotériste Georges Encausse, *Le Tarot des Bohémiens* [Papus 1889] (ouvrage toujours réédité et traduit en de multiples langues) et, sur un mode plus informé des cultures tsiganes, par l'ouvrage de Charles Leland, alors président de la vénérable Gypsy Lore Society, sur *La Sorcellerie et la divination tsigane* [1891]. Ils furent suivis d'une infinité d'autres qui mériteraient d'ailleurs une attention particulière des études tsiganes, et continuent de se multiplier et d'être invoqués, copiés, pillés sur des sites de voyantes extra-lucides et de cartomanciennes, de forums consacrés à la magie et à l'ésotérisme, etc. Il y est parfois question du mythe du quatrième clou comme d'un profond arcane[84].

Le fascicule qui a attiré mon attention, parce que copié et plagié sur plusieurs sites, est probablement lui-même constitué de textes copiés ou adaptés. Il est en tout cas de facture assez récente (l'évocation de l'enfance s'y fait à travers la métaphore de la photographie en noir et blanc…). Une narratrice (il s'agit d'un univers exclusivement féminin) raconte sans grand réalisme (et donc avec peu de vraisemblance...) son compagnonnage avec des *Gitanas* qui l'ont initiée, dont une nommée Samara. Celle-ci, entre autres choses, lui conta l'arrivée miraculeuse des trois saintes en Provence (Madeleine, Salomé et Jacobé), grâce au secours miraculeux de « Sara la Kali » qui vivait avec sa « tribu » dans les parages, et qui étendit son vêtement sur les eaux pour conduire les

[82] Divers indices me font penser qu'il s'agit d'un texte composé en Amérique du Sud, probablement en Argentine (localisation des sites relatifs, présentation des Saintes-Maries-de-la Mer comme lieu exotique…).

[83] En réalité les ouvrages consacrés à mettre en avant un prétendu savoir ésotérique, magique et divinatoire des Tsiganes, à travers la chiromancie et la cartomancie, sont présent depuis au moins le début du XIX[e] siècle (par exemple Vaillant 1857), mais le lien avec la magie, la divination et l'ésotérisme fut établi dès leur arrivée en Europe de l'Ouest, au moment où les élites commençaient à se passionnaient pour l'Égypte et les Égyptiens [Porter 2005].

[84] Voir par exemple un article ésotériste sur le symbolisme des clous qui ne manque pas de faire une place à notre légende : Duffy 2011.

Saintes sur le rivage[85]. Puis, comme autre signe d'élection du peuple Gitano, Samara enchaîna avec le récit de *La leyenda de los cuatro clavos* : « elle m'expliquait que lorsque l'on avait commandé la forge de quatre clous pour faire mourir le Rédempteur ; une fille du vent (Tsigane) les vit qui passait par la colline et elle ne put voler qu'un clou sans que le soldat qui surveillait le travail ne la vit. Ce fut ainsi que le Christ mourut crucifié, avec trois clous seulement ; annulant le quatrième clou, la douleur des Tsiganes pour le Sauveur. Ils croient que le Seigneur, reconnaissant pour une attitude si noble, offrit au peuple gitan le '*blagostobo*', c'est-à-dire, tout le bien, plaisir et liberté. Elle me racontait aussi, à ma grande surprise, que ceux qui les dépréciaient interprétaient cette action comme une mauvais coup gitan ; supposé qu'elle causerait une souffrance plus grande à notre Nazaréen »[86]. J'en ai également trouvé une autre version, plus cohérente et complète en fait, sur une page facebook mexicaine (*Gitana de alma libre y soberana,* 2008), là aussi manifestement copiée : « Une légende raconte que lorsque Jésus était en train d'agoniser sur la croix, une Gitane s'approcha qui, en voyant les châtiment auxquels il était soumis, se mit à pleurer, déjà les trois clous étaient cloués, mais il manquait cependant le principal, le plus grand qui était destiné au cœur. En voyant la souffrance de cet homme, la Gitane eu pitié de lui et lui vola le clou majeur. Les soldats cherchèrent ce clou de tous côtés et ne le trouvant pas renoncèrent à l'enfoncer dans le cœur de Jésus. Le Seigneur, pour la remercier, lui donna le « *blagostobo* » (mot gitan qui signifie, tout le bien, plaisir, liberté) en lui disant : 'Je donne ma bénédiction aux Tsiganes (*Gitanos*), qui seront vagabonds et errants, libres de toute infirmité qui afflige l'humanité, qu'ils soient pardonnés par Dieu et libres de fautes pour toute la vie' »[87]. Quelques commentaires d'internautes affirment ou nient qu'il s'agisse d'une « histoire vraie ». Récemment un groupe italien de musique Tsigane a adapté et mis en note cette version de la légende, lui donnant pour titre *Blagostobo*. Ce mot existe

[85] Élément très probablement emprunté à Wood 1973 : 73. On ne peut ici s'arrêter sur les diverses versions de l'histoire de la Tsigane « Sainte Sara », que nous retrouverons *infra*, sinon pour souligner que cette identification (Sara, sainte, voire plus récemment « divinité » des Tsiganes) n'est pas attestée avant la fin du XIX[e] siècle (ce qui n'exclut pas la circulation plus ancienne d'une tradition orale). Voir au moins sur le pèlerinage gitan des Saintes-Maries, inventé par Folco de Baroncelli, les travaux de Bordigoni (2005, 2014).

[86] « *… me explicaba que cuando se había mandado a forjar los cuatro clavos para hacer morir al Redentor; los vio una hija del viento (gitana) que cruzaba la colina y sólo pudo robar un clavo sin que la sorprendiera el soldado que custodiaba la labor. Así fue que Cristo murió crucificado, con tres clavos solamente; añadiendo el cuarto clavo, el dolor de los gitanos por el Salvador. Ellos creen que el Señor agradecido por tan noble actitud, les regaló al pueblo gitano el "blagostobo"; es decir, todo lo bueno, placer y libertad. / También para mi sorpresa me contaba que aquellos que los despreciaban, interpretaban este hecho como una maldad gitana; puesto que llevaría a nuestro Nazareno a un mayor sufrimiento con sólo tres clavos.* ». Site *Magia Gitana*, consulté en mars 2020.

[87] « *Cuenta una leyenda que cuando Jesús estaba agonizando en la cruz, se acercó una gitana que al ver los castigos a que estaba siendo sometido comenzó a llorar, ya tenía clavado los tres clavos, pero todavía faltaba el mayor, el mas grande que estaba destinado al corazón. Al ver el sufrimiento de este hombre, la gitana se compadeció de él y se robó el clavo mayor. Los soldados buscaron ese clavo por todos lados y al no encontrarlo desistieron de colocárselo a Jesús. El Señor en agradecimiento le dio el "blagostobo" (palabra gitana que significa, todo lo bueno, placer, libertad) diciéndole: " Le doy mi bendición a los gitanos, los cuales serán vagos y errantes, libres de toda enfermedad grave que azote a la humanidad, que siempre sean perdonados por Dios y que queden libres de culpas toda la vida* ». consulté en avril 2020

en effet, sous la forme *blagostóvo* (ou *blagostovimos*). Il signifie, en dialecte kalderash, « bénédiction » et aussi « assentiment, consentement » [Lee 2010: 99].

Cette version de la légende, dont le concept même de *blagostobo* atteste la source romani, est évidemment remarquable, car la licence du vol n'est plus revendiquée explicitement et devient de fait tout à fait secondaire et subalterne. Dieu en effet a fait beaucoup plus pour remercier la Tsigane : il a béni son peuple lui accordant liberté, protection, santé et félicité. Bref, il s'agit de l'interprétation positive la plus extrême de la légende par rapport à laquelle le simple droit de voler apparaît comme une chose bien mesquine. Non plus malédiction mais bénédiction, non plus condamnation au malheur mais don de la béatitude, non plus la punition qui vouait les Tsiganes à la misère et au dénument mais grâce de la plénitude et d'un bonheur sans partage, par rapport auquel les récriminations des Gadjé deviennent absolument dérisoires, tellement la vie de ceux-ci, en comparaison, est misérable.

Un important document à ce sujet est la transcription d'une version de la légende accompagnée des réflexions auxquelles elle donne lieu au sein d'une famille de « Gypsies » de Philadelphie, le tout enregistré, avec une série d'autres « histoires » intéressantes, par Francine Pelly en 1968. Les intervenants, Nick, un homme mûr, et son fils John, se disent « Russian Gypsies » et le romani est la langue quotidiennement parlée dans la famille, pourtant mixte (la femme de John se présente comme une « French Gypsy » parlant son propre dialecte). Cette précision est importante. En effet la question de la langue joue dans cette version un rôle absolument central : « Nick : Lorsque Jésus est né, tout le monde parlait une seule langue. Quand ils ont crucifié Jésus, ce Tsigane (Gypsy) était un ferronnier (*metalsmith*). Ils pouvaient faire n'importe quoi en métal. Et on lui ordonna de faire quatre clous pour Jésus Christ[88]. Alors cet homme demanda à sa femme en un certain langage de voler un clou de façon à ce qu'ils ne le trouvent pas. Ils ont seulement trois clous. Ils l'ont crucifié avec trois clous. Alors la mère de Dieu, elle pria pour cet homme, pour que personne ne comprenne ce que cet homme était en train de dire. Aujourd'hui encore, pas de lycée, pas d'école, personne, seulement entre Tsiganes. Ils [la Vierge et Jésus / Dieu] lui dirent de voyager pour voir le monde et vivre comme des rois […] Ils les ont béni, ils peuvent se lever quand ils veulent et manger quand ils veulent. Et ils n'auraient jamais faim. Le Tsigane, tu vois, mange n'importe quand, il n'a jamais faim. Il mange à n'importe quelle heure de la journée. Ils prennent le nom qu'il leur plaît. C'est ce que je fais… comme un acteur. Je mets moi-même 'nommé C.' ; ce n'est pas mon nom. Beaucoup de Tsiganes aiment partir la nuit parce qu'ils doivent leur loyer. Ils doivent à leur épicier. Tu sais d'ici où on va aller à New York. On va prendre un

[88] John, le fils de Nick, précise à l'intention de l'enquêtrice : « *I don't think you understand the moral of the story. The moral of the story is that they used to crucify in the old days, in a X position, with his legs spread apart, yu know. So he stole one of the nails so He should be crucified in the cross position, with one of this legs covering another*. »

appartement sur la Cinquième Avenue et tout ce que je dois faire c'est de payer un mois de loyer. Après la police peut nous expulser » [Pelly 1968: 94-95].

Il fallait reporter ici toute la séquence car elle spécifie les bénéfices principaux de la bénédiction : le voyage et la faculté non pas de s'enrichir, mais de ne manquer de rien d'essentiel – manger et surtout se loger, pour ces Gypsies de grandes métropoles – en usant d'expédients et de dissimulation (le témoignage recoupe ceux que Alaina Lemon a effectué à Moscou, deux décennies plus tard, voir *supra*). La langue, une langue que personne d'autre ne comprend, pas plus aujourd'hui qu'aux temps de la crucifixion, est un instrument efficace pour réaliser cette débrouille au quotidien dès que l'on s'aventure hors de la légalité. Mais le fait de posséder une langue propre inaccessible aux Gadjé est d'abord un puissant élément identitaire. Elle apparaît dans la légende du clou comme une invention (le forgeron tsigane et sa femme inventent spontanément une langue incompréhensible pour voler le clou) produite par cette forme spécifique d'intelligence pratique caractérisée par l'adaptation aux situations, par la dissimulation efficace à la fois de ses actes parmi les Gadjé et de l'entre soi jalousement préservé, par la ruse (une *mètis* spécifique qui s'incarne par exemple dans les pratiques de chine et de lecture des lignes de la main[89]), impliquée dans toutes les activité parmi les Gadjé : se donner des noms d'emprunt, vivre à crédit, etc. C'est cela le jeu romanès [Williams 1988] qui, pour ceux qui le vivent, est donc ici présenté comme une bénédiction, la possibilité de « vivre comme des rois » en étant considéré – et parce que l'on est considéré –, par les Gadjé comme des moins que rien. Voilà en fait, dans cette courte séquence qui paraît chaotique, ce que permet d'exprimer et de penser l'histoire du clou volé par l'invention d'une langue à la fois outil (sans l'entente du forgeron et de sa femme, en présence des Juifs et des Romains, point de vol possible) et médium d'un être ensemble, d'un faire communauté, malgré la situation d'immersion dans la société environnante, de dispersion, de dépendance et de mépris.

Millénarisme du clou

O blagostovo, la bénédiction romani, suppose toujours un fond sombre, très sombre, de pratique effective de discriminations en tous genres et de menace perpétuelle de persécutions dont le souvenir est souvent confus (« la » guerre, « les » soldats...) mais toujours brûlant. Et cela aussi est dit par la légende, non seulement parce que la malédiction de la fuite perpétuelle est une métaphore évidente des expulsions et des persécutions, mais parce qu'elle permet aussi, en certaines de ces versions, de thématiser directement, frontalement, le fait de la persécution elle-même.

[89] Il n'est nullement fortuit, par exemple, que l'auteure de l'article, Francine Pelly, ait rencontré ces familles à travers une proposition de lecture des lignes de la main.

Le motif apparaît par exemple dans les versions des Travellers anglais Manfri Frederick Wood et Silvester Gordon Boswell qui, tous deux, ont publié leur autobiographie au début des années 1970. Le récit de Wood (et de son éditeur John Brune [Hancock 2004]) est véritablement épique. Cela est suffisamment rare chez les Tsiganes pour être relevé. Il se développe à partir de l'invention, par le fils anonyme d'un maquignon, de semelles de bois puis en métal (fers à cheval) pour les chevaux et mules, au moment de la création des routes empierrées, et donc agressives pour les chevaux, par les Romains envahisseurs. Le jeune homme découvre, à partir d'un rêve, la pratique de la forge pour la fabrication de fers et de clous protégeant les sabots des chevaux. Ce fut lui, arrivé à un grand âge, que les « Gentils » (les Païens) allèrent trouver pour lui commander douze clous. Mais après en avoir forgé neuf, il comprit à quoi ces clous étaient destinés ; il acheva le travail mais en fit enlever trois par l'un de ses fils et malgré les réclamations pressantes, ne les livra pas. Les Gentils trouvèrent la solution : ils crucifièrent les trois condamnés de trois clous seulement[90].

Mais l'histoire ne s'arrête pas là : « On raconte ensuite que les Gentils se sont mis depuis à rechercher les trois clous manquants et c'est cette recherche ininterrompue qui a conduit à la persécution des Gypsies. Si ces clous pouvaient être trouvés la persécution finirait. Mais s'ils ne sont pas bientôt trouvés, les 'Gorgious' s'entre-tueront à force de trop faire leurs malins et seuls les Gypsies et autre peuples voyageurs survivront à l'holocauste ». Le récit reprend alors depuis le calvaire : la foule en colère, apprenant qui avait forgé les clous, se lança à la poursuite du forgeron, de sa famille et de ses amis qui s'échappèrent, mais depuis ils sont pourchassés d'un lieu à un autre. Le forgeron est condamné par ailleurs à la vie éternelle et on peut le voir avec ses outils dans la lune[91]. L'histoire se complique ensuite par le récit de l'un des fils du forgeron qui, en dissimulant son identité, épousa la fille du roi de Roumanie, mais ce roi devint aveugle du fait de la malédiction pesant sur les Tsiganes. Son gendre, le forgeron caché, se mit à la recherche d'un magicien de sa tribu, possédant une herbe pour guérir le roi, mais les trois fils du roi lui tendirent un guet-apens et lui imprimèrent très profondément dans la chair de son postérieur la marque d'un fer à cheval rougi à blanc, sans doute, comprend-on, parce qu'ils avaient découvert sa vile origine. D'ailleurs le roi, malgré sa guérison procurée par l'herbe magique et le tort subi, chassa son gendre ainsi que sa fille, prenant soin de garder cependant tous les autres membres de la tribu, car ils étaient bons guérisseurs

[90] Texte 16. Voir annexe.

[91] Ce point offre une version du conte étiologique référencé par la classification internationale dans la catégorie des contes religieux sous le numéro T. 751E*-*Man in the Moon*, dans lequel un homme est envoyé sur la lune par punition. [Uther 2004, 400].

et bons forgeurs d'armes[92]. Ils sont toujours en Roumanie, où on les appelle « *Romanies* et leur mode de vie est dite *roaming* ou *roving* »[93]

Le récit n'est pas très clair, car la persécution semble à fois relever de la vengeance des chrétiens pour la mort du Christ, de la recherche incessante des clous subtilisés, de la malédiction divine (il est bien question de *curse*) ainsi que du statut de paria acquis pour toutes ces raisons à la fois. Pourtant on apprécie le talent de guérisseurs des Tsiganes et leur travaux de ferronnerie. Qui plus est l'humanité leur doit l'invention du travail de la forge et du métier de maréchal ferrant.

Le récit de Boswell, publié peu avant celui de Wood, et lui aussi avec l'assistance d'un tiers (John Seymour), est plus clair et plus concis [Schaw 2006: 85, Epstein Nord 2008]. Il est présenté strictement comme un récit de tradition qui fait l'objet d'une très forte adhésion à la fois personnelle et collective. Du moins l'auteur cherche-t-il à nous en convaincre : « Maintenant revenant aux origines de mon peuple, selon les enseignements de mon père, grand-père et arrière-grand-père et qui ont été transmis jusqu'à moi : nous croyons que lorsque Jésus fut crucifié et les deux larrons avec lui, nous croyons que ce fut un Gypsy qu'ils allèrent trouver pour fabriquer ces clous, et qu'ils étaient faits de cuivre[94]. Mais les Gypsies découvrirent à quoi devait servir ces clous, et au lieu de leur donner quatre clous, ils ne leur en donnèrent que trois – l'un d'eux parvint à s'échapper avec seulement l'un de ces clous. Et les Gentils, depuis, n'ont pas cessé de rechercher ce clou. Et c'est cette recherche qui a conduit à la persécution du Gypsy. Et je crois que l'on arrive au moment où la découverte de ce clou est éminente, et qu'ils vont réaliser que les Gypsies ont fait un bon *coup*, en dérobant plutôt qu'en ajoutant ce clou aux trois autres »[95] La ressemblance avec le récit de Boswell, dans certains détails, est troublante (les « Gentils », qui « n'ont jamais cessé » de rechercher le clou...) et rend probable la lecture de celui-ci par Wood, dont la mémoire, ou sinon l'imagination, sont autrement fertiles, comme on l'a vu. Mais le plus frappant est ce millénarisme du clou : les temps sont proches (Boswell) où le clou va être enfin trouvé et où cesseront les persécutions contre les Tsiganes, ou bien (Wood) ce sera une guerre générale et totale entre les Gadjé, dont seul les peuples élus des Tsiganes et des autres Voyageurs (on pense évidemment aussi aux Juifs) seront

[92] Texte 16 (suite). Voir annexe.
[93] Même type d'étymologie sauvage pour Zigeuner, selon Mühl chez les Zigeuner alsaciens : « *wollte er doch schon die Benennung Zigeuner nicht anders als durch den Begriff des Ziehens, herumziehens gebeutet wissen* ». Mühl 1874, 92.
[94] Sans doute du fait que certains groupes, comme les Kalderash, se sont spécialisés dans le travail du cuivre et ont favorisés en certains lieux, l'identification du tsigane à la forge de ce métal là précisément.
[95] « *Now going back to the origins of my people, according to the teachings of my father and grandfather and great-grandfather and it's been handed down to me: we believe that when Jesus was crucified and the two thieves with him, we believe it was a Gypsy they went to to make these nails, and that they was made of copper. But the Gypsy people found what these nails were for, and instead of giving them four nails they only give them three – one of them managed to escape with one of these nails. And the Gentiles have been looking for that nail ever since. And it has been this search that has led to the persecution of the Gypsy. And I believe that it's just coming to the point when they're finding that nail, and they are realising that the Gypsies done a good turn by taking it away instead of adding it to the other three.* »

épargnés. L'appropriation des récits apocalyptiques, mis en avant par les Évangéliques et autres groupes millénaristes, est ici évidente et cette formulation identitaire originale, dans ce contexte général d'adhésion de nombreux Travellers en Grande-Bretagne et ailleurs dans le monde, à certaines de ces Églises, prend tout son sens.

Mais l'élément décisif est le mythème du clou volé et recherché comme une sorte de représentation allégorique des relations pour le moins difficiles entre Gorgios / Gentils et Travellers / Tsiganes. Les Tsiganes ont contribué, certes de manière accidentelle, à la mort du Christ – qui en elle-même est une pure affaire de Gadjé en toutes les versions, mêmes les plus noires pour les Tsiganes –, ils se sont efforcés au contraire d'empêcher ou du moins d'alléger ses souffrances en volant le ou les clous qu'ils avaient eux-mêmes forgé(s) ; les Gadjé ne les ont pas compris, le malentendu est total, et ils les persécutent pour retrouver ce ou ces clous manquants… Le reproche majeur, on l'a assez vu, qui leur est fait et qui justifient aux yeux des Gadjé leur persécution, est précisément le vol, d'argent, de biens, d'enfants… et de ces clous, qu'eux, les Gadjé, ont payé ![96] Car, de leur argent, les Gadjé se servent aussi pour commander des croix aux charpentiers et, aux Tsiganes, des clous et des armes. Mais les Tsiganes non plus ignorent où se trouve(nt) ce ou ces clous à la fois damné(s) et béni(s), insignifiant(s) ou étincelant(s), et dans certaines versions, ils sont eux-mêmes à leur ou à sa recherche (version Karpati [Apolito 1977]) et toutes les activités de chine sont ainsi réinterprétées comme une quête de ce Graal du pauvre : peut-être le clou est-il fiché dans un morceau de lard qu'une fermière daignera donner à la *romni* qui l'importune ?

La légende des clous parle ainsi à la fois des origines – c'est toute sa dimension étiologique – mais aussi, en chacune de ses versions, d'une situation présente, envisagée sous un angle ou sous un autre; elle met en scène la relation aux non-Tsiganes et participe elle-même de cette relation, parce qu'elle est présente, évidemment sous des formes différentes mais parfois presque identiques, chez les Tsiganes et dans le folklore des sédentaires, mais aussi parce que les récits tsiganes que nous avons, tels que nous les avons, dans leur immense majorité, sinon même dans leur totalité, sont destinés à une réception par les non-Tsiganes (par le simple fait qu'ils sont confiés à des non-Tsiganes). D'ailleurs presque aucun d'entre eux, dans notre collection (mais il en existe sans doute), n'est énoncé en romani (à l'exception de la version produite par Franzese), alors qu'il ne fait aucun doute que des versions, pendant des siècles, ont été véhiculées au sein des groupes dans leurs propres dialectes. Lorsqu'elles ont été au moins partiellement énoncées en romani (Pickett), elles nous sont parvenues transcrites en anglais, espagnol ou français… Au rebours, pour faire plus authentique, certaines versions émaillent le récit de mots *romane*.

[96] Une variante donnée comme entendue dans son enfance par un auteur contemporain militant de l'athéisme, Alex Gabriel, affirme que le droit accordée pour avoir subtilisé le quatrième clou destiné au cœur de Jésus, est le droit accordé aux Tsiganes de voler « leurs persécuteurs » (Gabriel 2014).

Il en est une version que je gardais pour la bonne bouche, très écrite, très belle, chargée très volontairement de clichés et d'ironie sur les clichés, très délibéremment et librement actualisée aussi, bref au demeurant dénuée de toute authenticité folklorique, bien que présentée à travers un dispositif qui la donne pour authentique. On la trouve en effet parfois donnée comme une légende macédonienne [Kabakova 2019], alors qu'elle a été écrite par un Voyageur belge au début des années cinquante du siècle passé, José ou Joseph Pirnay, figure fascinante et fort peu étudiée. Le texte figure dans un livre, au contenu souvent bien discutable, *Tziganes: Témoins des temps* (1956), de Frans de Ville, un ouvrage dont Pirnay est par ailleurs le préfacier, signant son texte « José Pirnay *Romen Balibach* », titre de « Chef des Tziganes que, souligne l'auteur, mon regretté préfacier portait en Belgique » [de Ville 1956:1]. En effet, à la parution de l'ouvrage, Pirnay était décédé depuis peu. Il va de soi que ce titre de Romen Balibach était complètement farfelu [de Heusch 1966] et reconnu des seuls Gadjé qui voulaient bien y croire, tels de Ville ou le père Fleury, de l'aumônerie française des Gitans, qui entretint avec lui un longue correspondance. Ce circassien et entrepreneur de spectacles, fervant catholique, est considéré comme le très probable inventeur du personnage de Tikno Adjam, qu'il présentait comme un ami intime ayant connu les camps et qui serait décédé en 1948 [Adjam 1955], et dont il prétendait avoir traduit du romani quelques unes des oeuvres poétiques, d'ailleurs d'une indéniable beauté [Sigot 1994 : 231]. Du reste, le nom de Tikno (« Petit » en manouche), apparaît dans le récit qui nous intéresse ici, intitulé *Les Clous de la Passion. Légende.*

Pirnay campe d'abord un décor, une vraie scène de photographe, de peinture ou de cinéma représentant une halte de Bohémiens se rendant, imagine-t-on, au pèlerinage des Sainte-Maries-de-la-Mer : « Bibi, chère Bibi[97], raconte-nous une histoire. Il y a là Iono, Maria, Iliena, Ruduloscho, Petre, Tantsa, Basola et Genia, tous enfants de voyageurs campant pendant une halte de quelques heures près de la 'Mare aux Bœufs'[98], à un quart de lieue à peine d'Avignon. On s'est arrêté pour pour laisser souffler les chevaux qui ont tiré dur sous un chaud soleil de Vaucluse. Tous réclament une histoire de la vieille Zulmé, une *phuri-daï* (vieille femme ayant grande autorité[99]) que la tribu respecte et honore, pour qui les chefs, quand ils s'adressent à elle, emploient toujours le respectueux "*Ki-o raïmi*" (Votre Grâce); mais Bibi (Tante) Zulmé faisait un peu la sourde oreille ; de ses yeux profonds elle fixait le ciel pour y découvrir, peut-être, un signe du destin ou un geste de Dieu. La marmaille insistait: 'Bibi, raconte-nous une histoire' […] *So is ech data, chana sas* (il était une fois, autrefois)… » La vieille Zulmé s'interrompt pour qu'on lui bourre sa pipe (« *Fine, si tut drale ?*

[97] Bibi signifie tante en romani, mais par ce mot on désigne en général les vieilles femmes auxquelles on montre ainsi une respectueuse familiarité.
[98] Voici bien un toponyme fort peu provençal !
[99] Toutes les parenthèses explicatives et les italiques sont déjà présentes dans le texte cité.

filleul, as-tu du tabac ? »), attribut indispensable de la vieille romni à l'ancienne, fait mine de vouloir raconter l'histoire du serpent enroulé (« *O sapo m'bolino* »), mais ses auditeurs en réclame une autre… Ce sera la légende des clous volés. On remarque évidemment la forte présence de la langue, comme preuve imparable d'authenticité, une langue d'ailleurs qui semble être un mixte de divers dialectes (rom kalderash, sinto…) graphié de manière assez aléatoire. On peut d'ailleurs suspecter, de la part de F. de Ville, des erreurs de transcription.

Suit l'histoire, qui commence par la description d'un âge d'or des Tsiganes : « Il y a des centaines et des centaines d'années, l'arrière-grand-mère du *baro zoralo* Rubie (du grand et fort Rubie) voyageait dans les pays qui sont après les mers de couleurs où les Yaoutes (Juifs) vivaient depuis des milliers d'années, chaque jour, dans son coffre de en vois de Setim, caché sous les toiles de son chariot, elle ajoutait des pièces d'or et des bijoux à ceux qui y étaient déjà entassés tant les affaires allaient ». Nous sommes donc en Terre Sainte, les « Tziganes » vivent leur vie de Tsiganes, mais dans l'abondance et la prospérité : « Les hommes de *Basili* (Roi) Rubie demandaient tout ce qu'ils voulaient pour forger des épées, des bijoux et les fers des chevaux des gadjé et leur achetaient pour presque rien des chevaux qu'ils revendaient dix fois plus cher quand ils les avaient 'toilettés'. Nos femmes et nos filles disaient la bonne aventure et se faisaient payer chaque fois dix pièces d'or ; et, pour nous regarder danser ou pour écouter notre musique, l'or des gadjé tombait tout seul à nos pieds de leurs ceintures et de leurs bourses. C'était un véritable *auré drom* (chemin d'or). » Le narrateur, comme tout au long du récit, se moque avec bienveillance de Zulmé qui décrit en effet un pays de cocagne pour toutes les activités traditionnellement attachées aux Tsiganes : orfèvrerie, métallurgie, maquignonnage de chevaux (toilettés, c'est-à-dire maquillés), chiromancie, danse, musique… tout y est. Mais pour qui connaît la Bible, le clin d'œil est assez appuyé: Ruben dans la Bible est l'arrière petit fils de… Sarah ! Certes il s'agit de Sarah la femme d'Abraham, mais justement la revendication d'être des enfants de « Sara » (très souvent sans h), de la part des Bohémiens, est fort ancienne, puisque consignée déjà dans un ouvrage du tout premier XVII^{e} siècle (1615) [Bouchel 1671: 374]. Évidemment, une Sara peut en cacher une autre… Qui plus est la tribu de Ruben, qui s'était installée au pays de Canaan, la tribu des rubinites donc, fait partie de ces dix tribus perdues dont on voulut penser que les Tsiganes descendaient (certains aujourd'hui plus que jamais l'affirment d'ailleurs haut et fort). Plus encore, cette manière de présenter les choses dans le conte, abondaient dans le sens des pseudo-recherches personnelles de F. de Ville, qui prétendait montrer, depuis les temps d'Abraham, l'existence d'une alliance entre les tribus du peuple d'Israël… et les « tribus Tziganes » ! [de Ville 1956 : 63 et 68].

L'histoire se poursuit par la longue cohabitation des Tsiganes avec le Christ, depuis la naissance de l'enfant, jusqu'à sa mort. Ils auraient été les premiers, collectivement, à reconnaître la

divinité de Jésus : « Tous les Tziganes étaient venus du nord, de l'est, du sud, commercer en voyageant dans ce pays béni par le grand événement qu'était la naissance de notre doux Sauveur Christos, alors que les gadjé de Yaoutes, avec leurs yeux de loriots, ne devinaient pas que le Fils de Dieu était venu sur terre, enfanté par la *Tsai-Bari*[100] (la Sainte Vierge) ». Ils étaient donc là depuis la crèche, conformément à la tradition de la divination de la divinité de l'enfant Jésus par la « Zingarella », les « trois bohémiens », etc. Jésus leur en était reconnaissant : « Quand il voyait un Tzigane, il clignait un peu de l'œil, comme pour dire: '– Tu sais, toi, tu es un frère pour moi'. Et celui qui avait le bonheur d'être ainsi regardé tirait ce jour-là de son violon des sons qui faisaient frémir tous les êtres vivants, qui arrêtaient le cours des eaux; le vent lui-même accordait son souffle aux sons du violon et soufflait alors une divine chanson ». Le violon, n'en doutons pas, est un motif ici très volontairement anachronique : qui dit Tsigane (surtout avec un "z"!) dit violon et un violon faisant frémir les âmes, mais aussi la nature, la création entière, chantant elle-même à l'unisson [Doerr 1982].

Bref, les Tsiganes nageaient dans le bonheur ; c'était pour eux « le paradis sur terre et les Yaoutes étaient jaloux de nous parce qu'ils commençaient à comprendre que c'étaient les Tziganes qui étaient – et ils le sont encore –, le vrai peuple élu de Dieu ». Rien n'indique en fait que l'auteur, Pirnay, partage les assertions mirobolantes de Bibi Zulmé (l'auto-ironie est ici très probable), mais l'idée de peuple élu n'est pas absente, notons-le, des conversions massives à l'évangélisme (phénomène chez les Tsiganes francophones légèrement postérieur au décès de Pirnay) et au rapprochement concomitant avec le peuple d'Israël. De ce point de vue, en voulant sans doute se moquer, le texte de Pirnay était prémonitoire.

Mais évidemment les choses se sont gâtées, les Juifs complotent la mort de Jésus et les Tsiganes lui servent de garde rapprochée, déjouant plus d'une fois « cet abominable forfait ». Mais « Dieu l'avait écrit depuis Adam et Ève », vint le fatal jour de l'arrestation de Jésus : Dieu « admit que les Tziganes s'en aillent boire au cabaret et oublient de veiller sur Jésus. Quand ils revinrent, il était trop tard : les Yaoutes, avec le préfet et le sous-préfet romains, avaient tout comploté ». Voilà donc les Tsiganes trahis par leur penchant pour les cabarets, comme en d'autres versions les soldats romains préposés à l'achat des clous (voir *supra*) ! On jurerait que l'auteur, ou du moins le scripteur de celle-ci connaissait l'histoire de Yeshua ben Miriam. Or celle-ci figure justement traduite en français dans le même livre de F. de Ville... Une faiblesse fatale, en tout cas, fort peu glorieuse que cet attrait pour l'estaminet, mais il fallait bien que s'accomplissent les Écritures, en l'occurrence malmenées à dessein, car la suite du texte décrit les efforts que les Tsiganes firent, eux ou plutôt leurs femmes, autrement décidées, pour libérer Jésus, se précipitant sur les « gendarmes romains »

[100] A prononcer Tchaï Bari, Littéralement « la grande fille ».

et volant non pas un clou, mais tous les clous, et ceci non pas une, mais sept fois ! (toujours le septénaire !) :

« Comment le délivrer ? Hélas ! On le conduisit au gibet entre deux rangs de gendarmes romains ; une foule de Yaoutes hostiles les entouraient, insultant le Sauveur qui ployait sous le faix de la croix que ses bourreaux l'obligeait à porter. / Les Tziganes arrivent, ils se comptent ; ils sont trop peu nombreux pour tenter quelque chose, trop ivres aussi, hélas, pour jouer victorieusement du couteau. Et puis, Dieu voulait qu'il en fût ainsi. Mais les femmes tziganes ne voulaient pas de cela ; elles crachaient à la face des *smiths* (gendarmes), frappaient et griffaient les Yaoutes qui s'acharnaient sur Jésus, et par sept fois arrivèrent à voler les clous destinés à crucifier le Christ. Sept fois il a fallu que les sbires dépêchent un carabinier à la ville pour rapporter de nouveaux clous. Finalement elles auraient pu réussir à les voler une huitième fois si un maquignon yaoute, qui connaissait les ruses des Tziganes à force de les avoir fréquentés – vous voyez, mes enfants, ce qui arrive quand on ne se méfie pas des *borunè*[101] (non-tziganes) – n'avait vu le manège et averti les *smiths*. Alors les pauvres femmes furent empoignées par les soldats, chassées à coups de fouet, mais plus d'une creva les yeux de l'un ou l'autre, ou griffa à sang l'un ou l'autre de cette mauvaise engeance de gendarmes qui prêtaient main forte pour supplicier le Fils de Dieu. Mais elles revinrent avec leurs hommes, tandis que la terre tremblait, que le voile du temple se déchirait et que Jésus expirait, le flanc percé par la lance d'un *smith*. Le Sauveur avait vu ce que les gens de notre peuple avaient tenté pour le sauver, il eut pour les Tziganes présents un doux regard de remerciement et d'amour avant de rendre l'âme... et c'est pour cela que, lorsqu'un des nôtres vole, il est à moitié pardonné par Dieu » .

Aucune autre version, à ma connaissance, ne fait état de cette émeute de *romnia* attaquant les *chmits* (car c'est bien ainsi que l'on prononce le mot qui désigne les gendarmes et qui étrangement est celui qui, en allemand et manouche, veut dire le forgeron), dont on remarque le réalisme exalté dans la bouche de la Bibi Zulmé, ce long compagnonnage du peuple tsigane avec Jésus semble aussi une nouveauté. Aussi est-il bien possible que ces inventions reviennent à Pirnay lui-même. Mais désormais, le texte figure dans un recueil de contes traditionnels tsiganes, en inspire d'autres et poursuit son chemin, se mêlant aux autres versions [par exemple, Plaut 2012]. Ces usages, sa circulation, son appropriation collective, tsigane et non tsigane, sont les seuls gages de son authenticité. Son intérêt, ici encore, réside ailleurs. D'abord, il tient à son outrancière modernisation, dans le contexte de l'après-guerre en Europe de l'Ouest, parce que les scènes décrites, la stratégie même consistant à mobiliser les femmes dans les situations où il serait trop dangereux et contre-performant que les hommes interviennent, les mots employés, tout converge à

[101] Ce terme n'est pas canonique, il pourrait s'agir d'un mot injurieux dont la traduction littérale signifie « les baisés ».

la mise en scène d'une scène classique de conflit entre Voyageurs et Policiers. Ensuite, on remarque qu'une fois de plus, même à l'âge d'or, la condition foncière des Tsiganes est de vivre parmi les autres peuples, Juifs, Romains, Roumains, Égyptiens... avec lesquels ils ne se confondent jamais véritablement – ce sont peut-être des Juifs, mais de tribus perdues, errantes, spéciales, de même en Roumanie et partout dans le monde. De ces autres, Gadjé, Gorgios, Paysans, Boruné, etc., ils dépendent économiquement, à l'âge d'or comme aux temps de plus grande misère, et avec ces autres, ils sont donc en interaction constante, parlant leurs langues, adoptant leurs religions (détail significatif et énorme, Pirnay en fait des Chrétiens certes privilégiés, sans faire pour autant de Jésus lui-même un Tsigane), etc. Mais de ces autres aussi ils se distinguent radicalement, parce qu'il sont certes toujours déjà « marqués », stigmatisés, forgerons et maquignons dont les tentes sont plantées au bords des villes et aux abords des villages, mais aussi parce qu'ils fabriquent en permanence cette différence en vivant une vie autre, maudite par certains aspects, surtout aux yeux des Gadjé, bénite par d'autre côtés, car le « blagostovo » se réalise par l'adoption d'un mode de vie alternatif à portée de main et sans besoin en fait d'intervention divine. Ils sont emportés par le flot de l'histoire de ces autres sociétés, en pâtissent le plus souvent, en bénéficient parfois, et ils ne s'y insèrent, dans cette histoire, ils n'y agissent que par effraction et sans pouvoir prétendre la maîtriser, car, il faut bien le dire, le vol d'un clou n'a pas sauvé Jésus-Christ du supplice et ne lui a pas épargné les affres de l'agonie.

Dans la conception que les Gadjé se font de l'histoire, l'intervention des Tsiganes au Golgotha est somme toute dérisoire, mais dans une autre appréhension des choses, les Tsiganes manifestent leur présence par l'intervention discrète et subreptice, par subtilisation et soustraction [Williams 1982]. Mais il faut se souvenir que cette légende partagée n'est qu'un élément culturel parmi bien d'autres produit à la rencontre des Gadjé et des Tsiganes, et que cette relation aux Gadjé, à leur histoire, à leur politique et à leurs religions ne cesse elle-même de changer ; la manifestation bruyante au Calvaire, de ce point de vue, ouvre une nouvelle époque.

Enfin, une dernière remarque qui est un retour au terrain vivant dont est née cette enquête documentaire. La grande leçon de toutes les variantes de cette légende portées par les Tsiganes eux-mêmes est que la question de l'origine des Tsiganes bute sur une aporie remarquable. À l'origine, les Tsiganes étaient en fait déjà là, parmi les autres peuples, en Terre Sainte, mais pas seulement, car, comme me le disent certains de mes interlocuteurs, ils sont présents depuis toujours en « toutes les puissances », parlant leur langue et vivant leur vie propre, c'est-à-dire aussi se déplaçant, éventuellement, d'une « puissance » à l'autre ; Dieu les a créé m'a dit un cousin éloigné de l'homme du Blanc qui m'a conté la légende, parmi les autres hommes, partout dans le monde : la preuve étant, ajoute-t-il, qu'il y a des Manouches arabes, des Manouches juifs, des Manouches

chinois, russes, américains... Et cela ne date pas d'hier ! De ce point de vue, l'origine indienne, l'Inde comme origine première, lui apparaît comme une erreur d'appréciation d'une aventure humaine qui n'a pas commencé là ni en l'an mille ; il s'agissait d'un voyage parmi d'autres, ou plutôt d'itinéraires multiples qui se sont croisés ici et là, et ici encore, dans un monde toujours déjà occupé et régenté par les Gadjé. D'ailleurs, dès les temps de Jésus, dès les temps de Moïse, dès les temps d'Abraham, ils étaient bien là, derrière les haies ou sous la tente, forgeant des clous, chinant et vendant des chevaux toilettés.

Bibliographie

ADJAM, Tikno, 1955, Poésies, *Études Tsiganes*, n°3-4/, p. 3-6.

AHNE, Paul, « La 'Févresse' Hédroit au portail de la cathédrale de Strasbourg », *Bulletin de la Société des amis de la cathédrale de Strasbourg*, série 2, n° 5, p. -71.

ALBERT-LLORCA, Marlène, 1991, *L'ordre des choses: les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*, Paris, Éd. du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTSH).

ANDERSEN, David M., 1976, « Finnish folk-accounts for the origins of the Gypsies », *Journal of Gypsy Lore Society* (12), p. 73-78.

ANDRONIKOVA, I. M., 2006, Язык цыганский весь в загадках: народные афоризмы русских цыган из архива И.М. Андрониковой (*The gypsy language is all in riddles: folk aphorisms of Russian gypsies from I.M. Andronikova*), Saint-Pétersbourg, Dimitry Bulanin.

ANONYME, 1880, *La Zingarella indovina : dalla quale si può conoscere quando la Beatissima Vergine, con Gesù Bambino e San Giuseppe, se ne fuggirono in Egitto, e come incontrarono da essa alloggio e vitto*, Firenze, Salani.

APOLITO, Paolo, « Canti di maledizione degli zingari »*, Lacio Drom*, 1977, n° 3-4, p. 2-17.

ARÈNE, Paul, 1894, « Le noël du bohémien », encadrements de Atalaya, *Paris-Noël* 1894-1895.

ARESU, Massimo, « Gli Zingari in Sardegna in età moderna », *Lacio Drom*, 1999, p. 2-31.

ARLATI, Angelo, 2016, « I Rom e i chiodi della crocifissione »
http://www.gypsypedia.it/archives/gli-zingari-e-i-chiodi-della-crocifissione/

ARLATI, Angelo, 2012, « La Più antica rappresentazione iconografica degli Zingari. Maestro del Medio Reno 1417 - 1419 », *ROM - SINTO*, n. 15.

BARI, Károly, 1985, *Tűzpiros kígyócska: cigány népköltészet*, Budapest, Gondolat.

BARTHÉLÉMY, André, 1982, *Routes de Gitanie*, Éditions du centurion.

BATAILLARD, Paul, 1849, *Nouvelles recherches sur l'apparition et la dispersion des Bohémiens en Europe*, Paris, A. Franck.

BAUMANN, Ulrich, 2017, « From the Gypsy's Point of View. Politique et Mémoire au travers de la vie et l'œuvre de Matéo Maximoff », *Études Tsiganes*, 2017/1 (n° 60), p. 115-133.

BERCOVICI, Konrad, 1983, *Gypsies, Their Life, Lore, and Legends*, New-York, Greenwich House (réédition de *The Story of the Gypsies* (1928), London)

BERCOVICI, Konrad, 1941, *It's The Gypsy In Me. The Autobiography Of Konrad Bercovici*, New-York, Prentice Hall.

BERKI, János, *Miklos Fils-de-Jument : Contes d'un Tzigane hongrois* recueillis et présentés par Veronika Görög [trad. par Dominique Bonhommet, Edina Bozóky, Veronika Görög], Paris, éditions du CNRS, 1991.

BERNARD, M. et CHATARD, R. P., 1959, *Zanko, chef tribal, Traditions*, *coutumes, légendes des Tsiganes chaldérach*, Paris, éd. Du Vieux Colombier.

BIRLINGER, Anton / Buck, M. R., 1861, *Sagen, Märchen und Aberglauben,* Freiburg im Breisgau, Herder.

BOGANEVA, Elena, 2013, « Légende populaires étiologiques dans la Bible populaire biélorusse (nativité, fuite en Egypte) », in G. Kabakova (dir.), *Contes et légendes étiologiques dans l'espace européen*, Pippa/Flies France, Paris, p. 59-66.

BOGIŠIĆ, B., 1874, « Die Slavisirten Zigeuner in Montenegro »*, Das Ausland* 47 (21), p. 401-406.

BOSWELL, Silvester Gordon, 1970, *The Book of Boswell : Autobiography of a Gypsy*, ed. By John Seymour, Pinguin, (réédition, Faber & Faber, 2012).

BOUCHEL, Laurent, 1671, *La Bibliothèque ou Trésor du droit françois…* (1615), Lyon, I. Girin et B. Riviere, volume 1.

BOUVIER, Bertrand / BAUD-BOVY, Samuel, 1976, *Le mirologue de la Vierge: chansons et poèmes grecs sur passion de Christ,* T. I, *La Chanson populaire du vendredi saint*, Genève, Droz.

BRUNA, Denis, *Tsiganes premiers regards. Craintes et fascination dans la France du Moyen-Âge*, Lyon, Fage éditions, 2014.

BUNYAN, John, 1989, *Solomon's Temple Spiritualized*, in *The Miscellaneous Works of John Bunyan*, Volume VII, Clarendon Press.

CABALLERO, Fernán, 1874, *Cuentos y poesías populares andaluces*, coleccionados por F. Caballero, Leipzig, Brockhaus.

CARRA, L., 1989, « La passione secondo Barile », *Vie del Mondo*, p. 92-95.

CARMICHAEL, Alexander, 1940, *Carmina Gadelica, Ortha nan Gaidheal. Hymns and incantations with illustrative notes on words, rites, and customs, dying and obsolete orally collected in the Highlands and islands of Scotland*, translated into English by Alexander Carmichael. Translated and edited by James Carmichael Watson from the author's unfinished manuscripts, vol. 3, Edinburg, Oliver & Boyd.

https://digital.nls.uk/early-gaelic-book-collections/archive/78426727

CASIMIR, Michael J., 2004, « Once upon a time. Reconciling the Stranger », in M. J. Casimir and A. Rao (eds.), *Mobility and Territoriality. Dimensions of Territorial Behaviour,* Oxford, Berg, p. 31-54.

CASIMIR, Michael J., 1986, « On the formation of a niche: peripatetic legends in cross-cultural

perspective », *Nomadic Peoples*, n° 21/22, Special Issue on peripatetic peoples (December), p. 89-102.

CERQUAND, Jean-François, 2006, *Légendes et récits populaires du Pays Basque recueillis dans les provinces de Soule et de Basse-Navarre* [1876], Anglet, Éditions Aubéron.

CERVELINO, E. (a cura di), 1962, *Reliquie Viventi del Dramma Sacro in Lucania. La processione dei misteri a Barile di Vulture*, Roma, Museo Nazionale delle Arti e Tradizioni Popolari.

CORDOVA MAY, Esther V., 2015, *Antes : Stories from the Past, Rural Cuba, New Mexico, 1769-1949*, Santa Fe, Sunstone Press.

CORREIA, Paulo, 2018, *Contes et légendes du Portugal*, trad. Ana Maria Torres, Flies.

DÄHNHARDT, Oskar, 1908, *Natursagen. Eine Sammlung naturdeutender Sagen, Märchen, Fabeln und Legenden*, 2 Bande, Leipzig/Berlin, Teubner.

DAVAL, Marcel / JOLY, Dominique, « Mode de vie, coutumes, traditions », in Les Tsiganes en Alsace, *Saisons d'Alsace*, 23e année, n° 67, 1979, p. 25-32.

DJORDJEVIĆ, Tihomir R., 1932, *Vrste Cigana u Srbiji*, Beograd, Naš narodni život.

DOERR, Joseph, dit Coucou, 1982 *Où vas-tu, manouche ? Vie et mœurs d'un peuple libre*, Bordeaux, éditions Wallâda.

DOUMENGE, J. L., 2005, *Contes du diable et de l'ogre en Provence en français et en provençal*, CNRS-Université de Montpellier.

DOWOJNO-SYLWESTROWICZ, Mieczyslaw, 1899, « The Lithuanian Gypsies and their language », *JGLS* (1) i, p. 251-258.

DRUTS, Efim / GESSLER, Aleksei, 1990, *Tsygane: Ocherky (Tsiganes : Notes),* Moscow, Sovietskii Pisatel, 1990.

DUFFY, Martin, 2011, « Concerning The Use & Symbolism Of Nails », Threehandspress.com, 27 janvier 2011, consulté le 10 avril 2020.
https://threehandspress.com/concerning-the-use-symbolism-of-nails-by-martin-duffy/

DURHAM, Edith, « Balkan Gypsies », *Journal of the Gypsy Lore Society*, n.s. v.4, 1910, p. 66-70.

ESTY, Katharine, 1969, *The Gypsies : Wanderers in Time*, New-York, Meredith Press.

FELLOWS, Charles, 1839, *A Journal Written During an Excursion in Asia Minor*, London, J. Murray.

FERNÁNDEZ, Anaya, FLORES Anaya, 1999, *Romances de ciego y de tema truculento: recogidos en la provincia de Ciudad Real* (antología), Ayuntamiento de Ciudad Real.

2014

GABRIEL, Alex, 2014, « What NBC's Constantine got wrong on Romanies and religion », 13 novembre 2014, consulté le 10 avril 2020.
https://the-orbit.net/godlessness/2014/11/13/what-constantine-got-wrong-on-romanies-and-religion/

GAER, Joseph, 1961, *The Legend of the Wandering Jew,* New American Library.

GIANI, Federico Maria, 2018, *Gaudenzio Ferrari. Isaia; Storie della vita e della Passione di Cristo; San Francesco; San Bernardino*, *in Il Rinascimento di Gaudenzio Ferrari*, catalogo della mostra, a cura di G. Agosti, J. Stoppa, Milano, Officina Libraria, p. 172-199.

GÖRÖG-KARADY, Veronika, 1991, « Le Folklore du mépris. Le tzigane dans la pensée populaire européenne. Étude des stéréotypes ethniques *», Cahiers de Littérature Orale*, n° 30, p. 114-155.

GREGORY, Augusta, 1903, « The Wandering Tribe », in *Poets and Dreamers: Studies and Translations from the Irish,* Dublin, Hodges, Figgis, and Company, p. 121-127.

GROOME, Francis Hindes, 1899, *Gypsy Folk Tales : a missing link,* London, W.H. Allen, 1888.

– 1881b, *In Gipsy Tents*, William P. Nimmo.

– 1881a, *The Gipsies: Reminiscences and Social Life of this Extraordinary Race, Their Manners, Customs, and Wanderings, Humorous and Descriptive*, London, J. Bartholomew.

HALLIDAY, W. R., 1920, « Notes on the Gypsies of Turkey", *JGLS*, Series III, vol. 1.

HANCOCK, Ian, 2004, « The Concoctors : creating fake romany culture », in Nicholas Saul and Susan Tebbutt ed, *The Role of the Romanies: Images and Counter-Images of 'Gypsies'/Romanies in European Cultures*, Liverpool, Liverpool UP.

HEUSCH, Luc de, 1966, *A la découverte des Tziganes Une expédition de reconnaissance (1961)*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, Institut de Sciologie.

HIMSTEDT-VAID, Petra, 2008, « Das Bild des « Zigeuners » im südslawischen Volkslied », *Grenzüberschreitungen: Traditionen und Identitäten in Südosteuropa : Festschrift für Gabriella Schubert*, Otto Harrassowitz Verlag, p. 158-181.

HUNT, E. D., 1982, *Holy Land Pilgrimage in the Later Roman Empire AD 312-460*, Oxford, Clarendon Press.

KABAKOVA, Galina, 2019, *Contes et légendes tziganes*, Paris, Flies France.

– (dir.), 2013, *Contes et légendes étiologiques dans l'espace européen*, Pippa/Flies France (Paris).

KALININ, Valdemar,« The construction of the history of the Roma in the 'Geat Land' (Russia) notions of Roma history and identity in Imperial, Soviet and post-Soviet Russia », in Thomas Alan ACTON, / Damian LE BAS, *All Change!*: *Romani Studies Through Romani Eyes*, Univ. of Hertfordshire Press, 2010, p. 49-60.

KARADŽIĆ, Vuk Stefanović, 1934, *Sprske narodne pripovekte*, Beograd.

KARPATI, Mirella, 1978, *I Figli del vento gli Zingari*, Brescia, ed. La Scuola.

KENNEDY, Katherine, 1917 [pseudonyme], *The Crucifix an outline sketch of its history* supplementary chapter by Rev. E. Hermitage Day, Published by A.R. Mowbray, London.

KENRICK, Donald et PUXON, Grattan, 1995, *Destins gitans – Des origines à la "solution finale"*, [Paris, Calmann-Lévy, 1974], Paris, Gallimard.

KNECHT, Edgar, *Le Mythe du Juif errant*, *essai de mythologie littéraire et de sociologie religieuse*, PUG, 1977.

KÖHLER-ZÜLCH, Ines, « Die Geschichte der Kreuznägel : Version und Gegenversion? Überlegungen zu Roma-Varianten », in Michael Chesnutt, *Telling reality. Folklore studies in memory of Benkt Holbek*, Kopenhagen, University of Copenhagen, 1993, p. 219-234.

KRETZENBACHER, Leopold, 1989, *Volkskunde im Mehrvölkerraum : ausgewählte Aufsätze zu Ethnologie und Kulturgeschichte in Mittel- und Südost-europa*, München, Trofenik.

LAMMEL, Annamaria / NAGY, Ilona, 1985, *Parasztbiblia : magyar nepi biblikus tortenetek*, Budapest, Gondolat, trad. fr., 2001, *La Bible Paysanne*, *Contes et légendes*, Paris, Bayard.

LE SAIGE, Jacques, *Voyage de Jacques Le Saige: de Douai à Rome, Notre-Dame-de-Lorette, Venise, Jérusalem et autres saints lieux*, A. d'Aubers, 1851.

LEGRAND, Émile, *Recueil de chansons populaires grecques : publiées et traduites pour la première fois*, Paris, Maisonneuve, 1874.

LELAND, Charles Godfrey, *Gypsy Sorcery and Fortune Telling*, London, T. Fisher Unwin, 1891.

LEMON, Alaina, *Between Two Fires: Gypsy Performance and Romani Memory from Pushkin to Postsocialism*, Durham, NC, Duke University Press, 2000.

LIZZA, G., 1992, « La Zingara nei riti della Settimana santa », *Lacio Drom*, XXVIII, n° 5, p. 13-19.

MAGNE, Albert et Alexa, 2015, « Sara la noire et LE livre muet de ThôT » [sic], en ligne : Site Officiel de Brice saint Clair, 14 juillet 2015. Consulté le 10 avril 2020.
https://www.bricesaintclair.com/histoires-legendes-tarot-de-marseille/

MAHR, Auguste, 1943, « The gipsy at the crucifixion of Christ », *Ohio Journal of Science*, vol. XLIII, p. 17-21.

MAHER, Sean, 1972, *The Road to God Knows Where : A Memoir of a Travelling Boyhood*, Dublin, Talbot Press.

MANŽURA, Ivan Ivanovyč, « малороссия скаэки, предания, пословицы и поверья » in Сборник Харьковского историко-филологического общества [*Sbornik Charkovskago Istoriko-filologičeskago Obščestva*], t. VI, 1894, p. 161-197.

MARUSHIAKOVA E., POPOV V., « Legends », *Studii romani*, vol. 2, 1995.

MASSENZIO, Marcello, 2010, *Le Juif errant ou L'art de survivre*, Paris, Éditions du Cerf.

MICHAËLIS, Sébastien, 1592, *Démonstrations évangéliques sur la vraye généalogie et histoire de saincte Anne et de ses trois filles les sainctes Maries, où est prouvé que les sainctes Maries sont vrayes soeurs de Nostre Dame…*, Lyon, J. Pillehotte.

MOLANUS, Joannes, 1996, « Du nombre de clous de la croix », in *Traité des saintes images, De historia SS. imaginum et picturarum pro vero earum usu contra abusus* (1570), ed. François Bœspflug, Éd. du Cerf, , liv. IV, chap. 6 p. 494-496.

MORIS, Richard, 1871, *Legends of the holy rood; Symbols of the passion and cross-poems. In Old English of the eleventh, fourteenth, and fifteenth centuries*, London, N. Trübner.

MÜHL, Gustav, 1874, « Die Zigeuner im Elsaz und in Deutschlothringen », *Der Salon für Literatur, Kunst und Gesellschaft*, p. 90-104.

NAGY, Ilona, 1973, « Eredetmagyarázó mondák », *Folklore Archivum* 1, p. 7-17.

NOVI CHAVARRIA, Elisa, 2008, « Giptij, aegiptii, cingali: gli zingari nel Regno di Napoli (secoli XV-XVII) », *in* ARESU, Massimo / PIASERE, Leonardo, eds, *Italia romaní* vol. V, *I Cingari nell'Italia dell'antico regime*, Roma, CISU, p. 109-120.

– 2007, *Sulle tracce degli zingari, Il popolo rom nel Regno di Napoli, Secoli XV-XVIII*, Alfredo Guida, Naples.

OLIVERA, Martin, 2014, « Production du romanès. « Quiproquo » assumé et dynamiques socioculturelle chez les Roms Gabori », in COQUIO, Catherine et Poueyto, Jean-Luc (dir.), *Roms, Tsiganes, Nomades. Un malentendu européen*, Paris, Karthala, p. 495-512.

PANOFSKY, Erwin, 1965*, Renaissance and Renascences in Western Art*, Vol. 1, Almqvist & Wiksell, 1965.

La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art en Occident (1961), Paris, Flammarion.

PAPUS (Georges Encausse), 1889, *Le Tarot des Bohémiens,* Paris, Georges Carré éditeur.

PARTINGTON, Ruth B. A., « The Gypsy and the Holy Family », *Journal of the Gypsie Lore Society*, XXXIV, n° 1-2, 1956, p. 1-11.

PASOLINI, Pier Paolo, 1972, *Canzoniere italiano. Antologia della poesia popolare*, vol. I, Parma, Garzanti.

PASSOW, Arnold Thomas Gottfried, 1860, *Τραγουδια Ῥωμαιικα. Popularia carmina Graeciae recentioris*, Lipse, B. G. Teubner.

PÉGON, Lucien, 1982, « L'or Maudit », *Contes du pays qui n'existe pas*, Vénissieux, Impr. Jullien, p. 20.

PELLY, Francine, 1968, « Gypsy Folktales from Philadelphia », *Keystone Folklore Quarterly*, XIII-2, p. 83-102.

PETULENGRO, Gipsy (Xavier), 1935 a, *Romany Remedies and Recipes*, London, Methuen.

PETULENGRO, Gipsy (Xavier), 1935 b, *A Romany Life*, London, Methuen.

PETROVIĆ, Alexander, 1934, « Contributions to the Study of the Serbian Gypsies », *Journal of the Gypsy Lore Society*, ser. 3, v. 13 1934, p. 21-25 (p. 22).

PICKETT, David W., 1970, *The Gypsies, an International Community of Wandering Thieves*, Thèse de “Philosophie en anthropologie”, University of Syracuse [en ligne].

PICKETT, David W. / AGOGINO, George A., 1960, « Two legends of the nails of the cross » recueillies par (recorded by), *Journal of the Gypsy lore society*, 3e série, vol. XXXIX, p. 73-77.

PLAULT, Magdeleine, 2012, *Tant crie-t-on Noël qu'il vient*, Editions Eyrolles.

POLIVKA, Georg, 1897, « Neuere slavische Märchensammlungen », *Archiv für slavische Philologie,* 19, p. 240-268.

PORTER M., 2005, « The Troubling Emergence of the “Egyptian” in Early Modern Europe », in Porter M., *Windows of the Soul, Physiognomy in European culture 1470-1780,* Oxford, Clarendon Press, p. 120-171.

RADENEZ, Julien, 2016, « Contribution à l'histoire des Tsiganes en Europe », *Hommes et migrations*, n° 1314, p. 151-155.
https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=HOMI_1314_0151

RADITA, Petru, 1970, « Gli zingari nelle loro legende », *Lascio Drom,* 1970-n° 3, p. 21-25.

RÉAU, Louis, 1988, *Iconographie de l'art chrétien* (1955-1959), vol. 2, Millwood, N.Y., Kraus reprint.

RIZZA, Sebastiano, 1995, « Zingari in Sicilia fra magia e religiosità popolare », *Lacio Drom*, XXXI, n° 3.

RÖHRICHT, Reinhold / MEISNER, Heinrich, 1880, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.

TISSOT, Victor, *Voyage au pays des tziganes: la Hongrie inconnue*, Paris, E. Dentu, 1883.

SALERNO, Franco, 1988, « Viaggi ad oriente della morte. I riti sacro-folklorici della settimana santa nell'Italia meridionale », in Guido Ceriotti, dir. *Storia sociale e culturale d'Italia*, vol. 6 Franco Cardini, ed., *La cultura folklorica*, Busto Arsizio, Bramante, p. 109-154.

SALO, Matt T., « The expression of Ethnicity in Rom Oral Tradition », *Western Folklore*, XXXVI-1, 1977, p. 33-56.

SCHULENBURG, Wilibald von, 1880, *Wendische Volkssagen und Gebräuche aus dem Spreewald*, Leipzig, Brockhaus.

SHAW, Martin, 2006, *Narrating gypsies, telling travellers: a study of the relational self in four life stories*, Institutionen för moderna språk, Umeå universitet.

SIGOT, Jacques, 1994, *Ces barbelés oubliés par l'histoire. Un camp pour les Tsiganes... et les autres : Montreuil-sara, 1940-1945*, Chateauneuf-les-Martigues, Éditions Wallada.

SIMSON, James, 1882, *Was John Bunyan a Gipsy ?* New-York, Maclachlan & Stewart.

SMITH, Lindsay E. / WALSTAD, Bruce A., 1989, *Sting Shift: The Street-smart Cop's Handbook of Cons and Swindles,* Littleton, Street-Smart Communications.

SOLET, Bertrand, 1970, *D'où viens-tu Tzigane* ? Paris, Éditions Robert Laffont.

STAHL, Paul Henri, 1986, *Histoire de la décapitation,* Paris, PUF.

STRAUSZ, Adolf, 1898, *Die Bulgaren : Ethnographische Studien*, Leipzig, T. Grieben.

TENÈZE, Marie-Louise, 1985, « De l'enfance du Christ : nativité, fuite en Égypte, premiers miracles », in *Le Conte populaire français, tome 4 : Contes religieux,* l'appendice A, p. 93-100.

THARAUD, Jérôme et Jean, *Les contes de la Vierge*, Paris, Plon, 1940.

TCHÉRAZ, Minas, 1912, *L'Orient inédit : légendes et traditions arméniennes, grecques et turques*, recueillies et traduites [par] Minas Tchéraz, Paris, E. Leroux.

THEVET, André, 1575, *Cosmographie Universelle,* vol 2, Paris, Guillaume Chaudière.

TOPPELTINUS, Laurentius, 1667, *Origines et occasus Transsylvanorum, seu erutae nationes Transsylvaniae, earumque ultimi temporis revolutiones*, Lyon, Boissat et Remeus.

TORRES, Larry, 1992, *Yo seigo de Taosi: ensayos culturales Nuevo Mexicanos*, Taos, El Crepúsculo.

TOSCHI, P., *Le origini del teatro italiano*, *Origini rituali della rappresentazione popolare in Italia*, Torino, Boringhieri, 1982 (3e éd.), p. 607-608.

TRAUSCH, Jacques, 1892, *Les Chroniques strasbourgeoises de Jacques Trausch et de Jean Wencker*, éd. Dacheux, L., Strasbourg, Imprimerie strasbourgeoise.

UTHER, Hans-Jörg, 2004, *The types of international folktales: a classification and bibliography based on the System of Antti Aarne and Stith Thompson*. Tome 1. Helsinki : Academia Scientiarum Fennica.

VAILLANT, Jean-Auguste, 1857, *Les Romes. Histoire vraie des vrais bohémiens*, Paris, E. Dentu.

VALET, Joseph, 1982, compte-rendu de Lucien Pégon, *Contes du pays qui n'existe pas*, *Monde Gitan*, n° 63, p. 20.

VILLE, Frans de, 1956, *Tziganes. Témoins des temps*, Bruxelles, Office de Publicité.

VISCARDI, Giuseppe Maria, 2005, « Chiesa e Zingari nel Mezzogiorno d'Italia », in *idem*, *Tra Europa e "Indie di quaggiù". Chiesa, religiosità e cultura popolare nel Mezzogiorno (secoli XV-XIX)*, Roma, Ed. di Storia e Letteratura.

VOGT, Albert, 1931, *Études sur le théâtre byzantin*, in *Byzantion*, Vol. 6, n°. 1, p. 37-74

URL: https://www.jstor.org/stable/44167803

VON HARFF, Arnold, 1860, *Die Pilgerfahrt des Ritters Arn. von Harff von Cöln durch Italien, Syrien, Aegypten, Arabien, Aethiopien, Nubien, Palästina, etc. in den J. 1496 bis 1499, durch Zeichnungen erläutert*, p. 67-68.

WAGENSEIL, Johann Christoph, Épître au lecteur du *Buch von der Meistersinger holdseligen Kunst* à la suite du *De sacri Rom. imperii libera civitate Noribergensi commentatio,* Altdorfii Noricorum, gedruckt von Jobst Wilhelm Kohles, 1697, p. 435-480.

WILLIAMS, Patrick, 2016, « Nommer, connaître, faire connaître », in P. Williams, M. Olivera & V.A. Stoichita (eds.), *Roms en Europe. Sous le regard de trois ethnologues*. Nanterre, Société d'ethnologie, p. 7-18.

WILLIAMS, Patrick, 1998, « Langue tsigane. Le jeu 'romanès' », In *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, Tome 1 *Langues régionales et langues non territorialisées.* L'Harmattan, p. 381- 413.

WINSTEDT, Eric Otto, 1909, « The Gypsies of Modon and the 'Wyne of Romeney' », *Journal of the Gypsy Lore Society,* new ser., v. 3 (Jul.1909-Apr. 1910), p. 57-69.

WITTICH, Engelbert, « Vier Zigeunergeschichten », *Schweizerisches Archiv für Volkskunde / Archives suisses des traditions populaires*, 18 (1914), p. 170-180.

WOOD, Manfri Frederick, *In The Life of a Romany Gypsy*, ed. by John A. Brune, Routledge & Kegan Paul, 1973.

ZANKO, Alexandre, 2017, *La Bible des Roms. La tradition tsigane dévoilée par Zanko et recueillie par le révérent père Chatard*, Marseille, Editions Gaussen.

Annexes

Textes

1 – *Les cinq sous des bohémiens*

Quand le roi des Juifs apprit que Jésus était né, il donna ordre à ses soldats de mettre à mort tous les enfants de son royaume, au dessous de deux ans. La Mère Vierge et Joseph connurent bientôt cet ordre et se préparèrent à quitter le pays. Mais il fallait passer par une ville et ils ne savaient comment faire pour cacher l'enfant aux soldats.

Une bohémienne suivait la même route. Elle vit leur embarras et leur dit:

« Mettez le petit dans mon bissac, et je le ferai bien passer, moi, à la barbe des soldats. »

La Sainte Vierge remercia bien la bohémienne et arrangea, du mieux qu'elle put, l'enfant dans le bissac.

Les soldats qui gardaient la porte la laissèrent passer sans lui rien dire, non plus qu'à Joseph, mais arrêtèrent la bohémienne.

« Que caches-tu dans ton bissac ? vieille coquine!

– Un enfant, mes amis, le plus beau du monde.

– Si tu portais un enfant, tu ne le dirais pas. »

Les soldats étaient rangés de chaque côté de la porte et l'enfant Jésus passa au milieu d'eux, dans le bissac de la bohémienne.

Pour récompenser les bohémiens d'avoir caché l'enfant Jésus aux soldats du roi, le bon Dieu leur a permis de voler cinq sous chaque jour.

S'ils en prennent davantage, ce qu'ils font aussi souvent qu'ils peuvent, ils ne sont responsables que du surplus, d'après la permission du bon Dieu.

Récité par M. Aguer transcrit par M. B. Laxague, instituteur de Musculdy

Cerquand 2006 : 315-316.

2 –

[…]

καὶ τὸ στρατὶ τῆς ἤβγαλε εἰς τοῦ χαλκιᾶ τὴν πόρτα

"Γιὰ πές μου, πές μου, ἀτσίγγανε, ἴντα 'ν' αυτὰ πῶ κάνεις ;"

'"Εβροὶ μου παραγγείλανε καρφιὰ γιὰ νὰ τὼς κάνω,

ἐκεῖνοι μοὖπαν τέσσερα, μὰ 'γὼ τὼς κάνω πέντε,

τὰ δυὸ στὰ δυό του γόνατα, τὰ δυὸ στὰ δυό του χέρια,

τὸ πέμπτο, τὸ φαρμακερὸ, εἰς τὴν καρδιά του μέσα."

[…]

'"Ἄντε, μωρὲ ἀτσίγγανε, ποτ' ἀκυλιὰ μὴν κάνῃς,

οὔτε ἡ τραχηλίτσα σου ποκάμισο μὴ βάλῃ,

τὸ σπίτι σου ποτὲ ψωμὶ, ποτὲ νὰ μὴν χορτάσῃς."

Legrand 1874 : 202-203

3 –

Als sie Christus kreuzigten, da riefen sie einen Meister herbei, damit er das Kreuz verfertige, und auch einen Ägypter (Zigeuner), damit er vier Nägel mache, womit sie Christum ans Kreuz nageln könnten. Weder der Meister noch der Ägypter machte dagegen eine Einwendung, trotzdem sie wußten, daß man Christum kreuzigen wolle. Der Meister verfertigte das Kreuz, so wie es ihm die Juden befohlen hatten, und der Ägypter schmiedete fünf statt vier Nägel. »Warum hast du fünf Nägel gemacht?« fragten die Israeliten, »wir haben dir nur vier angesagt, zwei für die Hände, zwei für die Füße.« »Ja, so habt ihr es angesagt,« meinte der Ägypter, »aber ich dachte bei mir anders und machte auch einen fürs Herz.« »Du hast es dir gut ausgedacht,« versetzten die Israeliten. Als sie dies sprachen, hörte ihre Worte ein Schafhirt, der in der Nähe stand; ihm tat es gar leid um Christum, und damit sie ihm den Nagel nicht durch das Herz schlügen, stahl er ihn. Als nun die Juden den Nagel fürs Herz nehmen wollten, da war dieser nicht mehr vorhanden. Die Israeliten meinten, daß ihn einer der Umstehenden genommen habe, und gaben den Soldaten den Befehl, alle der Reihe nach zu durchsuchen, und bei wem der Nagel gefunden würde, dem solle er durchs Herz geschlagen werden. Als der Schafhirt dies hörte, da war er ganz hin vor Angst, und da gab ihm im letzten Augenblicke Gott den Gedanken ein, den Nagel hinabzuschlucken, damit ihn die Israeliten nicht fänden. Und im letzten Augenblick verschluckte er ihn, und er blieb ihm am Ende der Gurgel stecken. Deshalb haben viele Menschen am Ende der Gurgel den Nagel (Adamsapfel), weil sie eben von diesem Hirten abstammen ... Der Ägypter wurde verflucht, daß er stets nur Nägel mache, und bevor er bitte und bettele, nichts zu essen bekomme. Auch der Meister, der das Kreuz verfertigte, wurde verflucht, daß er nie reich werden solle, darum gibt es bei diesem Handwerk keinen reichen Meister.

Strauß 1898 : 82.

4 –

The three soldiers set out to find a blacksmith and pay him the ten pieces of money to forge four large nails for the Crucifixion. The first smith they encountered was a Jew. When they told him of their needs, he refused, saying: “I will not forge nails to crucify the innocent or the insane, and Jesus of Nazareth is either truly the Son of God, or He is insane!” The soldiers became angry, for they had little time to procure the nails and return to Calvary. “Make the nails” they ordered ; but he would not, so they broke his skull with his own hammer.

They travelled on a short way and found another blacksmith at his forge; this smith was a Greek. They repeated their request to him and, as before, the Greek also refused to make the nails.

Now the soldiers were beginning to become afraid, for they would be punished severely if they failed in their mission, and it was very late. But in spite of their threats the Greek blacksmith would not make the nails they required, so they buried his head in his own forge and set out in search of a smith who would make their nails. Not far from the place where they had murdered the Greek, the soldiers came upon the tent of a Gypsy smith. They approached and shook his tent until he came out and greeted them with a smile of cunning and contempt as only a Gypsy, who hates all but those of his own blood, can smile. Before they could speak he addressed them: “I know what you seek: four nails—four nails to crucify the King of the Jews,” he smirked sarcastically. “I will not make your four nails.” The soldiers grabbed him threateningly and cursed him as they raised their swords. “No, Romans,” laughed the Gypsy, “you will not kill me, you dare not, for it is too late! I am not a Jew, nor am I a Greek, I am a Gypsy, and it is not because of my clean soul that I have refused to forge your nails, nor because I am of those who love the One who says he is the Messiah. It was my own people who denied That One lodging when they fled from Herod in Egypt " I refuse to make your

four nails because you have only ten pieces of money; for ten pieces I will forge only three nails, and you will accept my terms because you have no time with which to haggle !" He spat arrogantly at their feet. It was seldom that one of Caesar's soldiers had to remain silent in the face of such insult; but the Gypsy was right, they had no time at all to bargain with, they had to accept his terms. "You can crucify the little Jew you fear so much with three nails," he laughed, "pound one through both of his feet !" And that is how it was done, just as the Gypsy had jokingly suggested. Now the Jews had denied Our Lord Jesus, and in punishment God ordered that they be driven from their native land, but since the Jewish blacksmith had refused to make the nails to crucify Our Lord, He said that one day the Jewish People might return to their Israel, their Promised Land, again. And then God said that, in order to reward the Greeks for the deed of the Greek blacksmith, one day that people would serve as the head of one half of His church. The Gypsy, however, had openly defied God: he, and his whole race, must be condemned God ordered that the *Romane Prala* ("Gypsy brothers") must never know the comforts of a homeland, a roof, or bed. They were condemned to wander throughout the world for ever: never to sleep in a house, but always to live only in tents, and to sleep on the ground on a šeran (a Gypsy feather bed).
Pickett / Agogino 1960 : 73-77.

5 –
Dar a bha Crìosda 'ga chur ris a' chrann cheusaidh, leis a' chabhaig dhìochuimhnich na hIudhaich dhubha tarraigean a chur air dòigh. Chaidh iad far an robh an gobha agus dh'iarr iad air tarraigean a dhèanamh a chum làmhan agus casan an tSlànaigheir a thairrneachadh ris a' chrann. Ach dhiùlt an gobha tarraigean a dhèanamh air son a leithid sin a ghnothach. Chaidh na hIudhaich an sin far an robh an ceard agus dh'iarr iad air a' cheard tarraigean a dhèanamh a chum làmhan agus casan an tSlànaigheir a thairrneachadh ris a' chrann. Rinn an ceard an obair mar a dh'iarr na hIudhaich air, agus thairrneachadh làmhan agus casan Chrìosda Slànaighear nam buadh ris a' chrann cheusda. Is ann uaidh seo tha meas agus urram air a' gobha agus dìmeas agus tarcais air a' cheard a measg dhaoine, agus is ann uaidh seo a sgaoileadh agus a sgapadh sliochd a'cheaird thall agus a bhos feadh an t-saoghail mhóir. Charmichael 1940 : 260 (trad. anglaise, 261).

6 –
An déidh daibh Crìosda chur ris a'chrois thug iad ma-near nach robh tairrnean aca a chuirte ris, agus nach mutha bha balg aca leis an séidte an teine chon an t-iarann a bhruich a chon tairrnean a dhèanamh. Cha robh fios fo'n ghréin ghil 'd é theirte na dhèante anns an trìlleach a bh'ann. Ach thog a' bhanacheard a sguird agus shéid i an teine, agus bhruicheadh an t-iarann, agus rinn an ceard na tairrnean le'n do thairrnicheadh Crìosda ris a' chrann cheusda. Is ann a sin a thubhairt Ìosda Crìosda Mac an Dé bheò agus bhiothbhuan shuas air a' chrois ris a' bhanacheard shìos aig a' bhonn, 'Bithidh tus agus do sheòrsa bho linn gu linn, bho shaoghal gu shaoghal, a' siubhal slighe agus a' falbh fàsaich, gun tàmh oidhche gun fois latha, an leas do làmh agus an sgàth do ghnìomh.' Cha chòir comhnadh le olc na toir le droch ghnìomh ge do dh'iarrte oirnn agus ge do reachadh againn air ; cha chòir idir (ars an seanchaidh). Charmichael 1940 : 260 (trad. anglaise : 261).

7 –
When the Roman jailers were given the person of Yeshua ben Miriam, whom the world later called Jesus, that they should crucify him, because he had talked ill of the Emperor of Rome, two soldiers were sent out to get the four stout nails.
For every man to be crucified, the soldiers were given eighty kreutzer to buy nails from some blacksmith. And so when these soldiers were given their eighty kreutzer with which to buy nails, they first tarried at an inn and spent half of the coppers drinking the sweet-sour wine the Greeks then sold in Jerusalem. It was late in the afternoon when they remembered the nails again, and they

had to be back in the barracks by nightfall ; for early the following morning they were to crucify Yeschua ben Miriam, the Jew who had talked ill of the Emperor of Rome.
Soon they stumbled out of the inn hastily, not altogether sober, and coming to the first blacksmith, they said to him loudly, so as to frighten him into doing the work even if there was not enough money to pay for the iron and the labour:
“Man, we want four big nails made right away, to crucify Yeshua ben Miriam with...”
The blacksmith was an old Jew who had seen the long pale face and the light brown eyes of Yeshua ben Miriam, when he had once looked into his shop. So the man steeped out from behind the forge at which he had been working, and said: “I will not forge nails to crucify Yeshua ben Miriam.”
Then one of the soldiers put down the forty kreutzer and yelled loudly: “Here is the money to pay for them. We speak in the name of the Emperor!” And they held their lances close to the man. The Jews looked the soldiers straight in the eyes, and said:
“I will not make the nails to crucify Yeshua ben Miriam.”
Then The soldiers ran him through with their lances after setting his beard on fire.
The next blacksmith was a little farther away. It was getting on in the afternoon when they arrived there, so they told the man:
“Make us four stout nails and we shall pay you forty kreutzer for them.”
“I can forge only four small nails for that price. I have a wife and children.”
“Jew,” the soldiers bellowed, “make us the nails and stop talking!” Then they set his beard on fire
Frightened out of his wits, the Jew went to the forge and began to work on the nails. One of the soldiers, who tried to help at the forge, leaned forward and said:
“Make them good and strong, Jew; for at dawn we crucify Yeshua ben Miriam.”
When that name was mentioned, the hand of the Jew remained poised high with the hammer; The voice of the man whom the soldiers had killed, because of his unwillingness to forge nails to crucify Jesus with, called out faintly, as if it were only the shadow of a voice :
“Aria, do not make the nails. They are for one of our people, an innocent man.”
Aria dropped the hammer beside the forge.
“I will not make the nails”, he said.
“Make them !” the soldiers ordered, though they were frightened themselves, for they too had heard the faint voice of the man they had killed. Night was falling and they had drun forty kreutzer of the eighty they had been given.
“I will not make them,” Aria answered stubbornly.
“Jew, you said you had a wife and children,” one of the soldiers pressed, coming nearer to him with his lance.
“I cannot forge the nails you want to crucify Yeshua ben Miriam with,” the Jew cried out, and stretched himself to his full height. “I cannot. I cannot.”
Both soldiers, furiously, drunkenly, ran him through with their lances again and again.
The sun was low behind the hills and the soldiers were in great haste.
They ran to a third blacksmith, a Syrian. They entered his shop while he was getting ready to leave off work for the day. Their lances were still dripping blood when they called to that man:
“Khalil, make us four stout nails, and here are forty Kreutzer to pay for them. And be quick about it!”
The Syrian looked at the bloody lances and returned to his bellows. But he had no sooner begun to forge the first piece of iron when the voices of the two blacksmiths who had been killed by the soldiers called to him no to make the nails… The man cast his hammer aside. And he, too, was run through with the lances.
Had the soldiers not drunk forty of the eighty kreutzer, they might have returned to the barracks and told what had happened, and thus save Yeshua’s life. But they were short of forty Kreutzer so they ran out of the gates of Jerusalem, where they met a Gypsy who had just pitched his tent and set up his anvil. The Romans ordered him to forge four stout nails, and put the forty Kreutzer down.

The Gypsy put the money in his pocket first, and then set to work. When the first nail was finished, the soldiers put it in a bag. When the Gypsy had made another nail, they put it in the bag. And when the Gypsy made the third nail, they put it in the bag. When the Gypsy began to forge the fourth nail, one of the soldiers said:
“Thank you, Gypsy. With these nails we will crucify Yeshua ben Miriam.”
He had hardly finished speaking, when the trembling voices of the three blacksmiths who had been killed began to plead with the Gypsy not to make the nails. Night was falling. The soldiers were so scared that they ran away before the Gypsy had finished forging the last nail. The Gypsy, glad that he had put the forty pieces of copper in his pocket before he had started work, finished the fourth nail. Having finished the fourth nail, he waited for it to grow cold. He poured water upon the hot iron but the water sizzled off, and the iron remained as hot and red as it had been when held between the tongs in the fire. So he poured some more water upon it, but the nail was glowing as if the iron was a living, bleeding body, and the blood was spurting-fire. So he threw still more water on it. The water sizzled off, and the nail glowed and glowed.
A wide stretch of the night-darkened desert was illumined by the glow of that nail. Terrified, trembling, the Gypsy packed his tent upon his donkey and fled.
At midnight, between two high waves of sand, tired, harassed, the lone traveller pitched his tent again. But there, at his feet, was the glowing nail, although he had left it at the gates of Jerusalem. Being close to a water-well, the Gypsy carried water the rest of the night, trying to extinguish the fire of the nail. When the last drop had been drawn out of the well, he threw sand on the hot iron, but it never ceased sizzling and glowing. Crazed with fear, the Gypsy ran farther into the desert. Arriving at an Arab village, the blacksmith set up his tent the following morning. But the glowing nail had followed him.
And then something happened. An Arab came and asked him to join and patch the iron hoop of a wheel. Quickly the Gypsy took the glowing nail and patched with it the broken joint of the iron hoop. Then he saw with his own eyes how the Arab drove off.
The Arab gone, the Gypsy drove away without daring to look around. After many days, still not daring to look around, afraid to open his eyes when night fell, the Gypsy reached the city of Damascus, where he set up his forge again.
Months later, a man brought him the hilt of a sword to repair. The Gypsy lighted his forge. The hilt began to glow, from the iron of the nail upon the hilt. The Gypsy packed, and ran away again.
And that nail always appears in the tents of the descendants of the man who forged the nails for the crucifixion of Yeshua ben Miriam. And when the nail appears, the Gypsies run. It is why they move from one place to another. It is why Yeshua ben Miriam was crucified with only three nails, his two feet being drawn together and one nail piercing both of them. The fourth nail wanders about from one end of the earth to the other.
Bercovici 1983 : 41.

8 –
Legend says Gypsies stole nail meant to pin Oinst’s head to cross […] They (the Gypsy smiths) went to bed that night after making the nails, and woke up the next morning to find the fourth nail glowing," said Tene explaining the legend as it was told to him "And the angel came and said that this nail was supposed to be used to kill Christ..." "As time went on people said God gave Gypsies the right to steal" because they had stolen the fourth nail, Tene said. "I believe God gave Gypsies the right to build, not to steal." During 16 years of chasing Gypsies through Dane County, Sgt Branley repeatedly has heard the legends from those he has arrested or tried to arrest. Said Branley: "They feel that it is OK to steal. It is not against the law. It is their religion." [...] The legends of the nail are troubling to Tene. He wants to transcend the stereotypes, he wants the traveling bands to settle and become productive members of society, and he wants to preserve the culture. "It's all a

label game," he said loudly, fervently. "We're saying 'Listen, you can say so much bad about us, but now we are finally out in the open.' "When people see downtown Baltimore or downtown New York City, you don't find any Gypsy pimps, no Gypsy ladies in the night But the message comes down only that a Gypsy steals, that a Gypsy will kidnap your child," he laments. *The Des Moines Register* 1980 : 3.

9 – *O Karfin*

Sar pendiya mro dad... As my father told me, and as he was told by his father and each son by his father before them : at the time when the Roman soldiers were about to crucify Our Lord Jesus Christ there were many people gathered near Calvary, the site of the execution of three criminals, men who had broken Roman law. The three men were lying, bound hand and foot, near their crosses. The soldiers, not concerned with the captives since they were bound, were playing dice at a distance from the three condemned ones. The holes were dug in which the crosses would be stood upright after the outlaws had been nailed to them, each with four nails, one in each hand and foot. The mallets were there too, ready to be used in 'pounding' the nails through the flesh fastening the victims to the hideous crossed beams. Now it happened that among the crowd gathered about Calvary that day there was a Gypsy blacksmith. This man, of those who are outlaws and thieves by nature, thought it only fitting and proper that one criminal should help another if he were able. And, being a blacksmith, the Gypsy went up to the soldiers with his anvil and hammer and begged permission to sharpen the points of the nails, that they might be more easily pounded through flesh and wood. Scarcely looking up from their game the soldiers bade him sharpen as many nails as he could before the execution began. So he approached the condemned ones and picked up one of the nails and began to sharpen it. Seeing no one watching him he picked up a second nail and shoved it under his girdle and into his rectum. Then just as he reached for a third nail the soldiers approached and kicked him away from the place with their feet. "There is no more time, blacksmith," sneered the one who had kicked him last, not knowing that the Gypsy had one of the nails already hidden inside his body. The bruised Gypsy picked himself up and disappeared into the crowd running. He feared that the theft would be discovered before he could escape and so great was his terror that he did not even stop to recover his hammer and anvil. The crucifixion proceeded, and all went well until the soldiers reached for the fourth nail to pin Our Lord's left foot to the cross. They dug and scraped the entire area, but could not find it. Now in those days a nail was not to be had by purchase in the open market. It had to be ordered to specification from a blacksmith who would pound and shape it from iron on his anvil. Since there was no time to seek out a blacksmith and wait for him to make a duplicate of the missing nail, the soldiers placed one of Our Lord's feet over the other and pounded [i.e. fastened] both to the cross with a single nail. This is why Christ was crucified with only three nails. Now as the Holy Father in Heaven watched over Calvary from above, he had seen the Gypsy's attempt to alleviate the sufferings of the condemned by sharpening the nails, even although he also planned to steal one or more of the necessary nails from the execution spot. He knew that the Gypsy people were hopeless thieves, and that they served *O Kalo Beng*, the Black Devil, but He felt that He must reward anyone who tried to spare the suffering of His Son, and since the Gypsy blacksmith had used thievery to reduce the number of nails driven in Christ's body, He proclaimed that henceforward the Gypsies would be forgiven for any sins of theft. At the same time, since the Gypsy blacksmith had run from the place of execution, Our Father punished all Gypsies by making them forever wanderers, never resting but constantly moving from place to place. This is why the Gypsies are nomads even to-day.

Pickett / Agogino 1960: 73-77

10 – O štár kráfjo

1– O Baró Devél dikéla pre sa le Sínti. Le Sínti stik te biavén le ramanjá palál le gadžé ma le ramánjá ke le gadžé biavéna palál le Sínti na keréna ci. 2 – Kaná penáva túmenge óske i gjal. Kánte

idén o Baró Devél pro trušúl sas te merén trin rom nínge jon pro trušúl. 3 – Le gadžé kerdén deš ta duj kráfi, štar par óni jek. Ne oribángero ke sas te vel mardó sas ne sínto. Ková ororó sínto na kamélas ke le zunári maréna o Baró Devél. 4 – Par kavá kaj ordás jek kráfjo ta garadás les. Le zúnari rodjén rodjén ma nastik dikjén kaj sas garadó o kráfjo. 5 – Jon mardén-le o Baró Devél pro trušúl kun mónsi trin kráfi: duj par le vast ta mónsi jek par le piré. 6 – Alúra o Baró Devél pendás-lo ko sínto: Tu kerdál mištipén par mánde. Da kavá divés sa le Sínti kánte si bokalé stik te džan ndro bolibén te orén so si-len bróxa par te ningavén pen i bok.
Franzese 2004 : 64-65
Traduction :
1 – Le Bon Dieu prend soin de tous les Sinti. Les Sinti peuvent maudire les Gadjé mais les malédictions que les gadjé jettent contre les Sinti sont inefficaces. 2 – Je vais vous expliquer pourquoi il en est ainsi. Quand ils ont crucifié le Bon Dieu, deux autres hommes devaient mourir avec lui. 3 – Les Gadjé préparèrent douze clous, quatre pour chacun. L'un des voleurs qui devait être tué était un sinto. Ce pauvre sinto ne voulaient pas que les soldats tuent le Bon Dieu. 4. Pour cette raison il vola un clou et le cacha. Les soldats cherchèrent, cherchèrent, mais ne trouvèrent pas où était caché le clou. 5 – Ils crucifièrent le Bon Dieu seulement avec trois clous : deux pour les mains et un seulement pour les pieds. 6 – Alors le Bon Dieu dit au sinto : 'Tu as bien oeuvré pour moi. A partir d'aujourd'hui, quand les Sinti auront faim, ils pourront voler ce qu'il leur faut pour être repus'.

11 –
Als unser Herr Jesus Christus an's Kreuz geheftet werden sollte », hob er nämlich an, « da folgten ihm in der Volksmenge auch zwei Brüder auf die Richtstätte hinaus; der eine der beiden Juden hieß Schmul, der andere Rom-Schmul. Beim Anblick der Kreuzaufrichtung und der sonstigen Vorbereitungen zum Martertode Jesu blieb Schmul nicht bloß theilnahmlos, sondern bezeugte sogar seine Freude darüber; Rom-Schmul dagegen neigte jetzt zu anderen Gesinnungen, ihm ging das bevorstehende Schauspiel sehr nahe, und gern hätte er den Heiland von der Todesqual errettet. Leider war dies unmöglich. Da wollte er aber dennoch etwas tun, und nun stahl er wenigstens einen der vier Nägel, mit welchen der Herr ans Kreuz geheftet werden sollte. Und so kam es denn auch, wie man's bekanntlich auf vielen Bildern sieht, daß die Füße Christi übereinandergelegt werden mußten und nur mit einem Nagel angeheftet wurden. Rom-Schmul bekannte sich übrigens sofort zum Christentum, während sein Bruder ein Jude blieb. Er ist's, welcher der Stammvater der Roms oder Zigeuner ward.
Mühl 1874 : 92.

12 –
'Una Zingara, aveva rubato uno dei chiodi con i quali doveva essere crocifisso Cristo. I crocefissori non avevano avvertito il furto, ma, più tardi, constatarono la mancanza del quarto chiodo che doveva fissare il secondo piede. La Zingara, temendo di essere scoperta, conficcò il chiodo in un pezzo di lardo che le pendeva vicino. Ancor oggi le Zingare indovine, girando per i paesi, chiedono prima di tutto un pezzo di lardo perché, sostengono, forse un giorno una Zingara riceverà da qualcuno il pezzo di lardo nel quale è stato conficcato il chiodo'. Così mi è stata raccontata [la leggenda] in romanes da una Zingara diciottenne, visibilmente convinta della sua autenticità, tanto che litigava con una compagna la quale sosteneva un'altra versione. Secondo questa, il chiodo era stato gettato in un fiume e ingoiato da un luccio ; infatti, assicurava : 'Quando si mangia un luccio, si trova sempre dentro un chiodo di quel tempo antico'
Raditi 1970 : 22.

13 –

Hay una leyenda que dice que en tiempos de más antes, habían gitanos por todas partes del mundo. Los gitanos aquí en Taos se conocían como 'turcas'. Estos gitanos quizá eran muy ladrones. Pues parece que llegó una caravana de estas turcas a la ciudad de Jerusalén al tiempo que Poncio Pilatos había sentenciado a Cristo a muerte. Viendo la muchedumbre de gente que se había juntado par ver a Cristo morir, los gitanos se pusieron muy águilas ; allí habría dinero y riquezas entre la gente que podrían robar. Mientras que toda la gente estaba con los ojos atencionados, los gitanos los bolsearon. Un cierto gitano jóven había estado muy atencionado mirando a los verdugos despojar a Cristo de sus vestiduras. De repente, le cayó la vista sobre los cuatro clavos preparados para los pies y manos de Cristo. Así relumbraban como plata en el sol. "Quizá serán clavos de gran valor," pensó el gitanito. Poco a poco, sin que nadie los viera, se acercó a los cuarto clavos. Como ladrón experto que era, se cogió un clavo y lo puso en su bolsa. Ya listos para crucificar a Cristo, vinieron los romanos por el martillo y por los clavos. Le clavaron la mano derecha y le escucharon quejarse. Las piadosas mujeres de Jerusalén así lloraban de simpatía. Le clavaron la mano izquierda. Se escondió el sol entre las nubes al ver a Cristo en agonía. Cuando ya estaban listos para clavarle los pies a Cristo, los verdugos no hallaban más que un clavo. Necesitaban dos; uno para cada pie. Se pusieron a buscar el otro clavo pero el gitanito se hacía el muy disimulado. Por fin se decidieron clavarle los pies con un sólo clavo. De un sólo golpe le clavaraon los dos pies a la cruz y lo levantaron en lo alto… Dios Padre, que todo vé, vio cuando el gitanito se había robado el clavo y dijo: "Bendito sea aquel ladrón que le quitó una medida de dolor a mi hijo. De hoy en adelante los gitanos pueden robar todo lo que quieran, con bendición mía." Torres 1992 : 45-46.

14 –

En aquéu tèms d'aqui tres bóumian passavon pèr Jesusalèn.
Just se capitavo qu'èro lou jour mounte li Jusióu, Farisen e prince di prèire crucificavon lou fiéu de Diéu.
Aguént rescountra la Vierge, li bóumian ié diguèron : – Femo de-que ploures ?
Lé respoundeguè :
– Van crucifica moun fiéu.
E li barrulaire, balin-balant, vague mai de grata camin.
Quand fuguèron arriba sur la colo mounte lou suplice s'alestissié, seguèron, proche li trau de la crous, uno bouito duberto e dins la bouito i'avié de clavèu, un martèu em'ùns estenaio.
E coume èron soulet raubèron l'un li clavèu, l'autre lou martèu, l'aure lis estenaio.
Pièi s'entournèron e passant mai davans la Vierge :
– Tè ! Bono femo, ié faguèron, veici de clavèu, un martèu em'ùnis estenaio qu'au bourrèu venèn de leva: eiçò dóu mens macara pas toun fiéu.
E mandèron li besougno au sòu.
La Vierge vougè faire uno gràci i bóumian coumpatissènt. Mai, coume avié cregnènço de pas recounèisse li tres barrulaire de Jerusalèn, coucediguè lou privilège de rauba sènso pecat à tóuti li fiéu de Bouèmi
Domenge 2005 : 153-154.

15 –

« Trois Bohémiens, passant par Jérusalem, le jour où les Romains et les Juifs mirent en croix le fils de Dieu, rencontrèrent sur leur chemin une bonne femme qui pleurait. Ils s'approchèrent d'elle, et lui dirent :
— Bonne femme, pourquoi pleures-tu ?
Et la Vierge leur répondit qu''on allait crucifier son fils.
— Qu'a-t-il donc volé ? Dirent-ils.
— « Tous les péchés qu'ont fait les hommes, » leur répondit la Vierge en s'arrêtant un instant de pleurer. Alors ils se rendirent sur le mont Golgotha où se préparait le supplice. Il y avait au pied de

la croix une boite avec un marteau, des tenailles et des clous. Et l'un d'eux vola le marteau ; l'autre les clous ; et l'autre, les tenailles.
Ils les cachèrent sous leurs guenilles.
Puis, quand ils repassèrent devant la mère dû Dieu :
— Bonne femme, lui dirent-ils, voici des clous, un marteau et des tenailles que nous avons pris aux bourreaux, et qui ne blesseront pas ton fils.
— Merci, bons Bohémiens, leur dit-elle. Vous ne serez pas oubliés.
Or, quand Notre-Dame fut au ciel, à la droite du Juge de toute Vérité, elle voulut payer sa dette aux pitoyables vagabonds. Mais comme elle n'était pas bien sûre de reconnaître les trois passants, elle accorda de voler sans péché à tous les fils de la Bohême.
Tharaud 1934.

16 –
There was once an innkeeper who traded in horses, donkeys and mules. One year, the Romans conquered invaded the land and built roads. The horses' hooves suffered a great deal of wear and tear as the result of going over the hard surface of the roads, instead of the sandy dunes as hitherto. One night the innkeeper's son brooded over the problem and it occurred to him that it should be possible to fit wooden clogs onto the horse's hooves. So the next day he carved some wooden horseshoes out of cedar wood – but these were not very durable.
Some weeks after making the first wooden horseshoes, the innkeeper's son had a dream – he dreamed of a way of forging iron horseshoes, and within a month the first smithy in the world was built. The innkeeper's son was the first smith and he shoed horses and made nails for the whole world.
One day, when the smith was already very old, a man came to him and ordered the twelve large nails with wich Jesus and the two thieves were to be nailed to the cross ; but after having delivered nine of the nails, he found out what these nails were to be used for and so he withheld the other three nails.
One of the executioners came round to the smithy to get the other three nails, and a search party came with him ; but one of the smith's sons had managed to escape with these three nails, and so the gentiles never managed to find them and the crucifixion had to be managed with nine nails only, three for each of the condemned. The saying goes that the Gentiles have been looking for the missing three nails ever since and it has been this constant search for them that has led to the persecution of the Gypsies. If ever these nails are found the persecution will come to and end. But if they are not found soon, the Gorgious will kill each other off by being too clever by half and only the Gypsies and other wandering people will survive the holocaust.
Anyway, to return to the tale, Christ and the two thieves were crucified with only three nails each – two through the wrists and one through both feet – and after the crucifixion the citizens of the town formed a lynch mob and went to string up the smith and all his friends and relations, because they had delivered the nine nails used for the crucifixion ; but the smith and all his lot had managed to make a getaway, and have been hounded from place to place ever since. / The smith was condemned to eternal life. On bright nights you can see him sitting on the moon with his hammer in his hand, his anvil by his side and other tools of his trade scattered around him.
One of the smith's sons managed to conceal his identity and marry a princess. Her father, the King of Romania, went blind because of the curse on the smith's family. The smith's son went in search of a magic herb grown by a magician belonging to his tribe. But he was waylaid by the King's three sons who nailed a red hot horseshoe on his backside and branded its imprint deep into his skin. However, the smith's son recovered from this torture and procured the magic herb. The king was cured of his blindness and he should have been grateful to the smith's son, but he banished him from the country instead when his daughter, the princess, told him about the mark branded on her husband's backside. However, he did not banish any of the smith's people from the country – partly

because they were clever herbal doctors and partly because they forged very good weapons for his army. Only his daughter’s husband was banished for making a fool of him and his royal house. So the smith's descendants stayed in Romania for many centuries and that is why they are to this day known as Romanies, and their way of life is called roaming or roving.
Wood 1974 : 74-75.